

PH 75



Exemplaire pour S. Germain

PRÉHISTOIRE

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

75
PH



TOME I, FASCICULE I.

PRÉHISTOIRE

SOMMAIRE DU FASCICULE I

- D^r HENRI MARTIN. - *Les Sculptures du Roc (Charente)*. 1-8
- HUGO OBERMAIER. - *Œuvres d'art du Magdalénien final de la Grotte du « Pendo », près Santander (Asturies, Espagne)*. 9-18
- ROBERT FERRER. - *Les chars culturels préhistoriques et leurs survivances aux époques historiques*. 19

PARAITRONT PROCHAINEMENT :

- COMTE BÉGOUEN. - *Les fouilles de Bèdeilbac (Ariège)*. — HENRI BREUIL. - *Peintures néolithiques d'Espagne. - Le Clactonien. Éclats et bifaces*. — P. BOSCH GIMPERA et R. LANTIER. - *L'art ibérique*.
JEAN CHARBONNEAUX. - *Fibules béotiennes du Louvre*. — GUSTAV RICK. - *Fouilles dans le gisement aurignacien de Stetten ob Lontal*. — FRANÇOISE HENRY. - *Reliquaires irlandais de l'ancienne collection V. Gay*. — PAUL JACOBSTHAL. - *Celtes et Grecs dans le Sud de la Gaule*. — HÄRPER KELLEY. - *La Grotte des Eyzies (Dordogne)*. — JEAN LAGORGETTE. - *Le testacio du Lalisco (Côte d'Or)*. — RAYMOND LANTIER. - *Les oenochobés de Bouzonville. - Pièces nouvelles d'art préhistorique au M.A.N.* — LUIS PERICOT. - *La Grotte del Parpalló (Valence)*. — ABBÉ PHILIPPE. - *Le Fort-Harrouard*. — PEYRONY. - *La Ferrassie*. — OTTO TSCHUMI. - *La Céramique peinte de l'Engelbalbinsel (Berne)*. — EMIL VOGT. - *Animaux en argile de la fin de l'âge du bronze en Suisse*. — PAUL VOUGA. - *Objets inédits des palafittes du lac de Neuchâtel*.

COMITÉ DE RÉDACTION :

- | | |
|---|---|
| COMTE BÉGOUEN, Professeur à l'Université de Toulouse (France). | COMTE CONSTANTINI, à Florence (Italie). |
| G. BERSU, premier directeur de l'Institut romano-germanique de Francfort (Allemagne). | VAN GIFFEN, conservateur au Musée de Groningue (Hollande). |
| P. BOSCH GIMPERA, doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Barcelone (Espagne). | MARCEL MAUSS, professeur au Collège de France (France). |
| ABBÉ HENRI BREUIL, professeur au Collège de France (France). | OSWALD MENGHIN, professeur à l'Université de Vienne (Autriche). |
| M. C. BURKITT, professeur à l'Université de Cambridge (Grande-Bretagne). | HUGO OBERMAIER, professeur à l'Université de Madrid (Espagne). |

Rédacteur en chef : RAYMOND LANTIER
conservateur-adjoint au Musée des Antiquités Nationales, Saint-Germain-en-Laye (France).

Pour tous renseignements concernant la rédaction de PRÉHISTOIRE, s'adresser à M. Raymond LANTIER, conservateur-adjoint au Musée des Antiquités Nationales, Château de Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise).

ADMINISTRATION

Adresser tout ce qui concerne l'administration, à la Librairie Ernest LEROUX, 28, rue Bonaparte, à Paris.

L'année complète formera un volume d'environ 240 pages, comportant de très nombreuses illustrations dans le texte et hors texte. Prix d'abonnement à l'année complète . . . 250 frs.

Les fascicules de Préhistoire étant d'importance et de prix variables, les personnes qui désirent les recevoir sans s'abonner, sont priées d'envoyer leur adresse à la Librairie Ernest LEROUX, 28, rue Bonaparte, à Paris, qu'elle avisera au fur et à mesure de la parution.

PRÉHISTOIRE

PH 75

TOME I, FASCICULE I



PRÉHISTOIRE

LIBRAIRIE ERNEST LÉROUX
28, rue Bonaparte, Paris

1932



AVERTISSEMENT AU LECTEUR

La curiosité est de plus en plus attirée par la Préhistoire et la Protohistoire. C'est qu'en effet le développement et l'établissement sur des bases solides de ces disciplines nouvelles leur ont assuré le rang auquel elles peuvent prétendre parmi les sciences qui traitent de l'histoire de l'humanité. Les importantes découvertes, effectuées tant en Europe qu'en Asie et en Afrique depuis le début du siècle, ont d'autre part attiré l'attention générale sur les problèmes relatifs aux origines, aux développements et aux rapports des civilisations du vieux monde depuis les temps les plus reculés jusqu'aux époques des grands empires historiques.

Dans les limites de ce cadre chronologique, nous nous proposons de publier avec *Préhistoire* un recueil de mémoires originaux portant sur des travaux de fouilles, sur un objet ou un groupe d'objets d'un intérêt suffisamment général dans l'ordre de l'art ou de l'archéologie pré et protohistoriques. Nous considérons qu'en dehors des nouveautés ou des idées neuves qui peuvent trouver dans *Préhistoire* l'occasion de s'exprimer d'une façon plus étendue que dans les revues d'archéologie, il serait également d'un haut intérêt de reprendre, sous forme d'exposés systématiques, soit des travaux anciens que les circonstances n'ont pas permis à leurs auteurs de publier avec tout le développement qu'ils comportent, soit des perspectives synthétiques sur l'ensemble des travaux touchant un problème particulier ou une région déterminée.

Dans ce périodique, l'ethnographie et la sociologie aussi bien que l'anthropologie et la paléontologie animale ou végétale n'auront place que dans la mesure où ces disciplines peuvent directement concourir

à la connaissance de l'homme, de son milieu et de sa vie, de l'interprétation de ses œuvres et de sa pensée.

Préhistoire n'est pas une revue, mais un recueil périodique de mémoires. On ne saurait donc y trouver ni comptes-rendus d'ouvrages, ni exposé du mouvement scientifique. Dans les circonstances présentes où trop souvent d'impérieuses nécessités interdisent de reproduire avec toute l'illustration nécessaire les monuments de l'art et de l'archéologie, il y a place pour une publication dans laquelle la part la plus large serait faite à la documentation graphique. Le but que nous nous proposons en publiant *Préhistoire* est précisément de mettre à la disposition des archéologues et des chercheurs un instrument de travail dans lequel ils pourront faire connaître, avec toute l'iconographie nécessaire, les résultats de leurs découvertes ou de leurs recherches en Préhistoire et en Protohistoire.

Raymond LANTIER.

LES SCULPTURES DU ROC

Depuis l'année 1927 les découvertes se sont succédé au Roc avec un intérêt croissant et les résultats obtenus permettent aujourd'hui de modifier nos vues sur l'époque solutréenne et plus particulièrement sur les hommes qui ont pénétré dans le S.-O. de la France vers la fin de l'époque aurignacienne. La migration, d'origine asiatique, paraît avoir traversé l'Europe centrale pour venir jusqu'à nous, et selon toute vraisemblance la race qui la composait était celle de Chancelade. C'est à Testut, notre grand anatomiste, que nous devons l'étude d'un squelette où il sut retrouver un ensemble de caractères communs avec ceux des Esquimaux. L'homme découvert à Chancelade n'est pas le seul connu dans la série anthropologique pouvant se rapprocher du type mongoloïde : au Placard il existe au moins une calotte crânienne bien carénée, puis le crâne féminin n° 2 de Cro-Magnon paraît aussi se rapprocher du type mongoloïde. Quant au Roc de Sers, qui nous occupe ici, les deux crânes adultes que j'ai découverts dans une sépulture bien modeste, mais néanmoins existante, se rapportent au type décrit par Testut : petite taille, 1 m. 54, face large, orbites rectangulaires, crâne caréné. Nous connaissons ces hommes par les beaux produits de leur industrie, superbes spécimens classiques : la pointe à cran et la feuille de laurier. Ces silex taillés ont universellement fait adopter une époque basée sur la présence de ces armes très caractéristiques. Mais si on considérait les hommes solutréens comme d'habiles tailleurs de silex, on ne leur reconnaissait aucune aptitude pour la gravure et la sculpture. Cette grave erreur provient sans doute d'une interprétation inexacte de certains niveaux. Cependant quelques gravures bien timides, ont été signalées en exemplaires uniques, à La Cave, à Solutré, à Neu-Essing et dans la grotte du Figuier. En outre une pierre portant des sculptures a été trouvée par M. Peyrony, en 1925, au Fourneau du Diable, et, d'après l'inventeur, la sculpture est de l'époque solutréenne.

Nous étions loin de nous douter qu'un jour au Roc, des découvertes nous feraient connaître des sculptures d'une beauté et d'une originalité sans égales dans les œuvres connues jusqu'à ce jour.

La station du Roc m'a fourni de 1927 à 1929, en trois campagnes de plusieurs mois chacune, douze blocs sculptés du plus grand intérêt. Insistons d'abord sur leur âge : la stratigraphie ne permet pas de placer ces œuvres dans des couches

aurignaciennes ou magdaléniennes pures, car l'ensemble industriel se rapporte nettement à un faciès solutréen, mais je dois reconnaître qu'au pied du talus et vers la base des dépôts j'ai rencontré des pointes qui se placent dans l'horizon présolutréen, niveau si heureusement observé par l'abbé Henri Breuil.

Au Roc, en effet, la stratigraphie et la typologie s'accordent pour mettre en évidence un faciès qui prélude à la technique solutréenne. Quelques pointes pédonculées pourraient être rattachées à la fin de l'Aurignacien, mais cette industrie retrouvée à la base de notre talus est également mélangée de pointes à cran et de feuilles de laurier typiques. Cette association industrielle est compatible avec un mélange de races, peut-être existait-il au Roc et même ailleurs, à la fin de l'Aurignacien d'autres hommes que ceux du type Cro-Magnon ? Comme je le pense, les hommes de la race Chancelade étaient ceux qui connaissaient la technique solutréenne. La position stratigraphique de notre industrie nous donne celle de quelques blocs sculptés, mais avant d'aborder la description des pierres ornementées trouvées dans la station, je dois signaler la présence d'un atelier flanqué sur une terrasse au milieu de la falaise et jouissant d'une belle exposition au midi. Cet atelier est le point capital de notre station, car il nous donne une stratigraphie des plus importantes ; en effet les blocs de la frise sculptée reposent sur une couche à industrie solutréenne de 30 centimètres environ d'épaisseur (fig. 1). Ces blocs sont eux-mêmes surmontés par deux autres couches contenant une industrie de même allure, l'âge de nos sculpteurs est donc d'une grande précision. Le plan de l'atelier répond à une sorte d'ellipse dont les axes mesurent 5 et 7 mètres. La surface horizontale s'étale dans la région moyenne de la falaise et elle interrompt la déclivité de la pente. C'est là que les ouvriers solutréens venaient travailler si habilement le silex et c'est encore là qu'ils cuisaient leurs quartiers de viande ; les vestiges d'éclats siliceux, les cendres et les os brûlés confirment ces déductions.

En poursuivant l'exploration de la couche archéologique de la plate-forme et lorsque le travail de dégagement parut terminé, je me suis heurté à de gros blocs de pierre qui formaient un hémicycle au fond de l'atelier, contre la falaise.

Quelle surprise merveilleuse m'attendait !

Chaque bloc retourné portait sur sa face inférieure d'admirables sculptures.

L'étude détaillée de chaque bloc a déjà été faite (1) et je me contenterai ici de donner une vue d'ensemble tout en insistant sur les croyances vraisemblables attachées à ces sculptures. Ces œuvres représentent un effort considérable, car les hommes de cette époque n'étaient secondés que par un matériel et un outillage précaires.

(1) Dr Henri Martin, *L'Atelier solutréen du Roc (Charente). Sa frise sculptée*. L'Anthropologie, t. XXXVIII, 1928.
Du même, *La frise sculptée et l'atelier solutréen du Roc*, Arch. Inst. Paléont. Humaine, Mémoire 5, 1928.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la planche I qui représente la reconstitution sur place de la frise, pour être frappé de l'ampleur de l'œuvre exécutée par nos artistes solutréens.

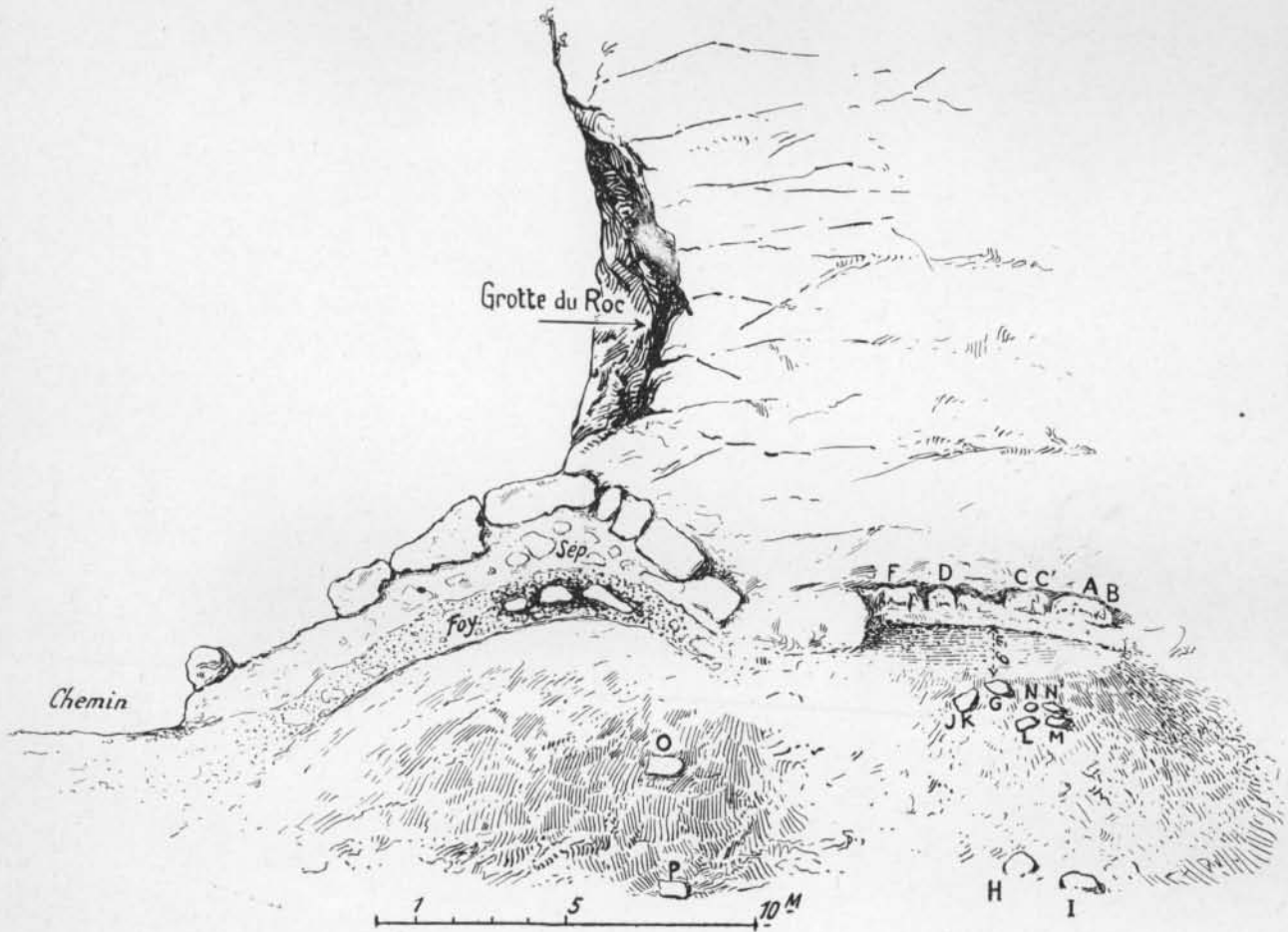


FIG. 1. — La station solutréenne du Roc (Charente).

Ce n'est pas le hasard qui a poussé ces hommes à figurer sur presque tous les blocs des femelles au ventre gravide. Nous voyons en effet sur le bloc situé à droite un Suidé et une Jument, leur abdomen est distendu, puis sur le bloc suivant deux autres Juments au ventre volumineux, l'une des cavales paraît même supporter un mâle. Nous nous trouvons, à n'en pas douter, devant des œuvres très précises où la reproduction des animaux est mise en jeu. Cette frise est exposée au grand jour, en plein midi, et non au fond d'une grotte comme certaines œuvres mystiques de l'âge du Renne ; au Roc les idées directrices ne sont probablement pas les mêmes. Devons-nous ici reconnaître le culte de la

fécondité et de la vénération des naissances ? Je le penserai volontiers, car l'apparition de jeunes animaux devait améliorer les conditions de vie dans ces colonies de Troglodytes. Ce culte très naturel est moins compliqué que les pratiques de sorcellerie entrevues, gravées ou peintes sur les parois des grottes.

Notre frise contient aussi une scène remarquable : un Bœuf musqué, chargeant un homme. Cette exécution unique dans l'art quaternaire est d'un effet saisissant ; l'homme est un peu stylisé, mais très expressif dans ses mouvements, tandis que le bœuf est d'une exécution magistrale. Ses pattes postérieures sont en propulsion, sa tête abaissée occupe l'arête de la pierre ; la bête se précipite et charge l'homme qui fuit. En effet, abandonnant une lutte inégale, il a posé son bâton sur l'épaule et l'accélération de la course est accentuée par la flexion des jambes, l'homme semble même jeter un regard de côté pour estimer la proximité du danger. L'artiste solutréen a réalisé ici la technique de la ronde bosse en utilisant les différents plans offerts par le bloc, ainsi l'homme en fuite est sculpté sur une face latérale.

Dans cette sculpture nous pouvons admirer l'observation exacte des mouvements et la grande habileté de l'exécution. C'est un chef-d'œuvre qui se place au premier rang, devant toutes les œuvres connues de l'âge du Renne.

La frise signalée précédemment est une découverte faite en 1927 ; l'année suivante, j'ai été assez heureux, après d'importants terrassements, de découvrir une série de nouveaux blocs. Plusieurs d'entre eux ne sont que des fractions ayant appartenu à des exécutions probablement importantes.

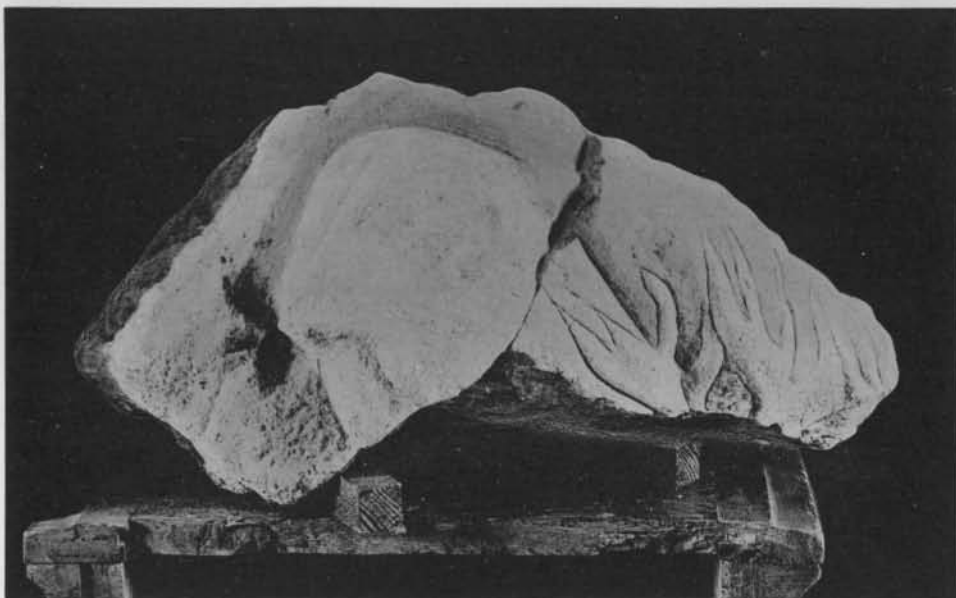
Un assemblage de deux fragments donne l'impression d'un Renne bondissant avec sa ramure couchée sur le dos, tandis que ses pattes sont repliées. Les deux blocs qui constituent cette reconstitution sont désignés sur le carnet de fouilles sous les lettres J, K (pl. II, 1).

Signalons encore la reconstitution obtenue avec 4 blocs (L, M, N et N'), trouvés dans le talus sous-jacent à l'atelier. L'assemblage des quatre fragments représente la région centrale du corps d'un Renne ; la croupe, la tête et l'encolure font défaut (pl. II, 2). La longueur apparente de l'animal incomplet atteint 41 centimètres et la hauteur comprise entre le dos et le ventre ne dépasse pas 21 centimètres. Cette œuvre malheureusement mutilée devait être d'un bel effet ; la position des pattes indique un animal arrêté. La technique des traits est à peu près celle que nous retrouvons sur le bloc JK, les deux œuvres sont de la même école, peut-être du même artiste, d'ailleurs elles ont été retrouvées sur le talus à proximité l'une de l'autre.

Le bloc H (pl. II, 3) mesure 32 centimètres de longueur et sa hauteur donne du poitrail à la croupe 12,10 et 20 centimètres, il a été retrouvé dans la terrasse formant l'ancien chemin, il ne faisait pas partie du groupe de pierres constituant



Le Roc (Charente). Reconstitution sur place du Sanctuaire solutréen.



1. Le Roc (Charente). Renne bondissant.



2. Le Roc (Charente). Renne.



3. Le Roc (Charente). Partie inférieure d'un corps de Bovidé.



1. Le Roc (Charente). L'Oiseau.



2. Le Roc (Charente). Combat de Bouquetins.



3. Le Roc (Charente). Le bloc au Bison.

la frise de l'atelier, mais rien ne s'oppose à y voir une œuvre façonnée jadis sur la plate-forme.

La sculpture représente un animal massif, vraisemblablement un Bovidé, dépourvu d'élégance. La tête manque ainsi que la ligne dorsale jusqu'au voisinage de la croupe. Les membres existent mais la fracture du bloc a sectionné les quatre pieds. Le fanon est sculpté très profondément et apparaît comme un boudin. Sur la bordure de l'atelier, mais ne faisant pas partie de la frise, j'ai trouvé un bloc fort curieux, il est désigné sous la lettre G (47 centimètres sur 29), et porte un Oiseau sculpté très vigoureusement.

M. Berlioz a bien voulu l'examiner et il a trouvé de grands points de ressemblance avec un Gallinacé. La tête globuleuse et la brièveté du bec permettent ce rapprochement (pl. III, 1). L'œil est légèrement elliptique et le cou assez allongé. Le trait qui limite cet oiseau correspond à un profond sillon pouvant atteindre 4 millimètres. Les bords du sillon ont été grattés et l'œuvre se détache sous un champlévé très appréciable. Si nous poursuivons le profil du corps dans la région inférieure, nous tombons sur des traits qui n'ont aucun rapport avec l'anatomie des oiseaux ; le dessin se transforme en un corps très allongé, en fuseau, où on peut distinguer une région rénale et une autre fessière.

Un trait courbe se détache du dos de l'Oiseau, son tracé est élégant et rien ne s'oppose à le considérer comme le trait de l'aile. Au-dessous du point de contact de l'aile et du dos, la silhouette se transforme : l'aile de l'Oiseau se prolonge en une courbe qui représente la croupe d'un autre animal et l'amorce de sa cuisse. Nous sommes donc en présence d'un trait commun à deux animaux différents ; ce procédé se rencontre quelquefois dans la technique employée par les artistes de l'âge du Renne. Ici le second animal est certain, car en reconnaissant la croupe nous pouvons distinguer très facilement la ligne abdominale profondément entaillée. La région antérieure de ce gros mammifère, qui est peut être un Bovidé, n'est pas représentée.

Les gravures et les sculptures reproduisant des oiseaux ne sont pas très fréquentes dans les œuvres de cette époque reculée ; l'abbé H. Breuil en a relevé une dizaine d'exemplaires.

Presque tous ces blocs ont été rencontrés sur le plan déclive en avant et au-dessous de l'atelier, leur position ne fait pas supposer qu'ils faisaient partie de la frise reproduite ici sur la planche I. Les sculpteurs solutréens ont pu travailler leurs pierres sur la plate-forme, mais la destination de ces œuvres nous reste inconnue, car en dehors des socles qui supportaient les blocs de la frise, je n'ai rencontré aucun emplacement certain pour recevoir les sculptures de la deuxième et de la troisième série.

Un bloc désigné sous l'indice I a été retrouvé dans les terrassements de l'ancien chemin. C'est une peinture et non une sculpture. L'une des faces de la pierre

porte une silhouette que nous pouvons vaguement attribuer à un Rhinocéros, le trait de peinture est large, il atteint parfois un centimètre et sa coloration, due au manganèse, est violette. La longueur du dessin est environ de 45 centimètres. Cette œuvre est très primitive, on y distingue une tête un peu allongée, une corne effilée placée trop en arrière, un corps dont l'arrière-train est massif et des membres courts très épais. Le dessin est mauvais, mais il y a lieu de se demander si nous ne sommes pas devant la mise en place d'un animal destiné à une sculpture ultérieure.

La troisième série de blocs découverts au Roc en 1929 comprend deux sujets ; l'un est une véritable merveille avec ses deux Bouquetins affrontés, l'autre un Bison est exécuté avec beaucoup de hardiesse.

Le premier bloc est une œuvre remarquable, les deux animaux sont de taille moyenne, celle d'un chien *fox* par exemple, ils sont sculptés sur l'une des grandes faces de la pierre, les fronts sont en contact et les deux animaux se dressent l'un contre l'autre (pl. III, 2). Le Bouquetin figuré à droite bondit sur son adversaire, les jambes antérieures sont ployées et occupent la position qu'on observe sur un animal qui s'élève et se dresse. La tête est légèrement inclinée et se trouve reportée sur un plan antérieur. Au niveau des deux têtes et des poitrails existe une entaille très profonde, c'est un champlevé dont la profondeur est considérable.

Le dégagement des profils est bien indiqué dans presque toutes les régions, mais l'accentuation de l'entaille centrale est trop précise pour ne pas reconnaître dans ce procédé la volonté d'intensifier un relief en donnant de la vie à cette exécution magnifique.

Cette scène combative est assez différente de celle observée sur le bloc F, où nous assistions à la charge d'un Bœuf contre un être humain ; ce n'est pas un combat mais une fuite. Au contraire nos Bouquetins, certainement deux rivaux, combattent et obéissent à une loi de la sélection. C'est une lutte que nous avons vue se dérouler fréquemment dans les jardins zoologiques, lorsque deux mâles se rencontrent. Au Roc, tout particulièrement, les scènes sont souvent très animées quoique compliquées ; elles sont parfaitement observées et rendues avec exactitude. Nos artistes solutréens qui avaient fait du mouvement une étude certaine et très précise, savaient reproduire de mémoire des choses vues. Ce mode d'exécution est de la composition et relève des plus hautes qualités artistiques.

Le bloc F, orné d'un Bison, est de forme pyramidale, un calage très effectif est nécessaire pour maintenir la pierre dans la position verticale (pl. III, 3). L'échelle de notre Bovidé se rapporte à peu près à la même réduction adoptée en général pour les autres sculptures.

Celle qui nous occupe mesure transversalement 39 centimètres. L'avant-train de l'animal paraît de proportions énormes, devant la réduction considérable de l'arrière-train. Ainsi du sommet de la bosse à la partie inférieure de la

barbe la mensuration donne 22 centimètres, tandis que l'arrière-train, de la région dorsale à la région ventrale, n'accuse que 10 centimètres. Il existe dans cette sculpture un effet voulu de perspective, un profil fuyant, rejetant l'arrière-train sur un plan très reculé. C'est le résultat d'une étude fort complexe et on peut se demander comment ces hommes qui vivaient, il y a au moins vingt-cinq mille ans, avaient déjà pu acquérir de pareilles notions de dessin.

La tête de ce Bovidé est massive, on y distingue un œil assez précis et au-dessus de lui l'insertion de la corne recourbée en haut et en avant ; au-dessous de la tête la barbe recouvre toute la région du fanon, elle est épaisse et accentuée par des incisions courtes mais profondes. Le sommet de la tête dans la région où devrait se trouver le chignon est un peu vague, mais en suivant la ligne dorsale, on tombe sur la région de la bosse, ici très accentuée, puis le corps s'effile et se termine en une croupe réduite et fuyante, où les lois de la perspective sont parfaitement observées.

La croupe est surmontée d'une petite queue en crochet. Les membres, malgré quelques mutilations, sont visibles, les pattes postérieures ont un peu plus souffert que les antérieures. En avant on distingue seulement un membre il apparaît assez court et d'une belle exécution.

Les limites de cette sculpture sont très voisines des arêtes du bloc et on se demande encore devant cette curieuse et très habile exécution, quelle pouvait être sa destination ? Le bloc ne pouvait se redresser et se tenir seul dans la position indiquée sur la planche III, 3. En dehors des cinq éléments de la frise (pl. I) dont la position est parfaitement identifiée, il existait un groupe de six blocs disséminés sur la bordure de l'atelier et sur son plan décline. La pierre située inférieurement était en contact avec une couche infiltrée par les eaux de la vallée.

La première série nous a été transmise presque intacte, car les blocs ont été culbutés et renversés au pied même de leurs socles et ce vandalisme remonte à une époque où l'occupation solutréenne de la station est certaine, puisque ces blocs sont recouverts par deux horizons où j'ai rencontré des feuilles de laurier et des pointes à cran.

L'emploi ou la destination des pierres de la deuxième et de la troisième série est plus difficile à préciser. Trois blocs comprenant le Bison, les Bouquetins et l'Oiseau sont peu fragmentés, les trois autres sont brisés et incomplets. Sans doute ont-ils été fabriqués sur la plate-forme de l'atelier, mais on ne peut affirmer qu'une place spéciale leur était réservée.

Il ne faut pas perdre de vue que la terrasse de l'atelier était un centre très actif de travail et que ces pierres sculptées qu'on y fabriquait pouvaient, comme les pièces en silex, être transportées ailleurs.

Les découvertes faites au Roc (de Sers) nous montrent l'époque dite solu-

tréenne plutôt comme un facies industriel et artistique qui est venu impressionner la fin de l'Aurignacien et le début du Magdalénien. C'est une époque de Renaissance, avec des artistes et des ouvriers nouvellement arrivés, enseignant leur art et leurs procédés.

L'atelier du Roc paraît être actuellement le plus beau centre solutréen connu, mais je suis persuadé que les recherches ultérieures feront connaître d'autres colonies solutréennes de même valeur dans le Sud-Ouest de la France. Hier, l'art sculptural des Solutréens était ignoré, mais bientôt nous saurons reconnaître que ces artistes mongoloïdes étaient les auteurs probables des plus belles œuvres de l'âge du Renne.

D^r Henri MARTIN.

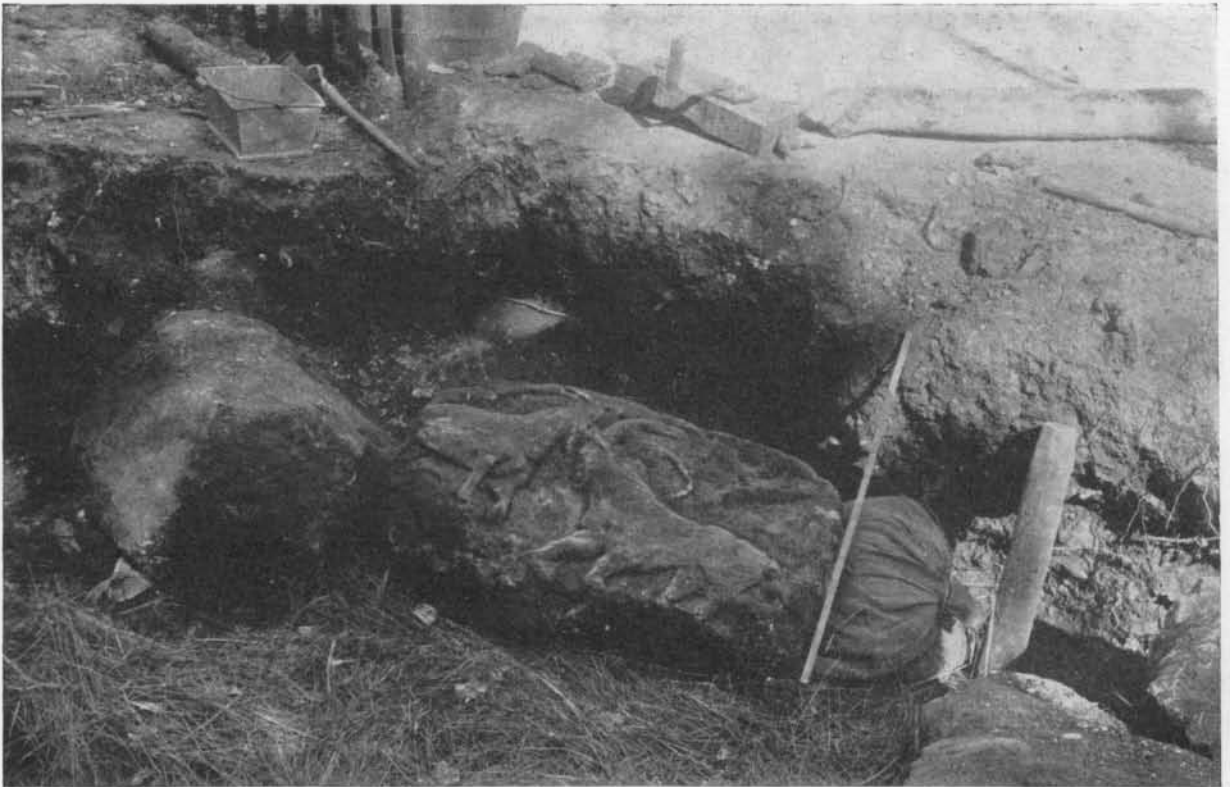


FIG. 2. — LE Roc (Charente). — Les Bouquetins au moment de la découverte.

ŒUVRES D'ART DU MAGDALÉNIEN FINAL DE LA GROTTTE DU « PENDO », PRÈS SANTANDER (ESPAGNE)

La caverne du « Pendo » (« cueva del Pendo »), également désignée sous le nom de « Cueva de San-Pantaleón », est située près du village d'Escobedo, commune de Camargo, à une quinzaine de kilomètres à vol d'oiseau de Santander, capitale de la province du même nom. Profonde d'environ 150 mètres, elle se perd, à la façon d'un aven, aux flancs de la montagne. Dans le dernier couloir, resserré, se cachent quelques gravures, de style primitif, représentant des Oiseaux (peut-être des Pingouins), découvertes par H. Alcalde del Río et dont la description est donnée dans le grand volume sur les peintures pariétales de la région cantabrique (1).

D'un intérêt beaucoup plus captivant est l'immense gisement paléolithique, déjà signalé par Marcelino de Santuola (2), gisement dont les amoncellements s'entassent sous la voûte d'entrée et retombent en pente oblique à l'intérieur de la grotte. Il a été, depuis plusieurs années, détruit systématiquement par les paysans du voisinage qui venaient y chercher l'engrais nécessaire à la fertilisation de leurs champs. Ce n'est que depuis fort peu de temps qu'on a pu mettre fin à ces déprédations si profondément regrettables, malheureusement trop tard, car la plus grande partie des ossements et des objets avaient été déterrés ou rejetés pêle-mêle dans le plus grand désordre.

Au cours de plusieurs visites au « Pendo », j'ai pu recueillir, dispersées au hasard, un grand nombre de dents de *Rhinoceros Merckii*, animal représentatif de la faune chaude, très abondante au nord de l'Espagne dans les couches acheuléennes et moustériennes, et dont l'existence se poursuit pendant l'Aurignacien inférieur et moyen (3). La découverte dans les déblais de pointes à cran atypiques autorise la supposition que l'Aurignacien supérieur était représenté dans ce gisement, et celle de pointes en feuille de laurier rhomboïdales indique que le Solutréen supérieur y existait également. De plus, j'ai recueilli un assez grand

(1) H. Alcalde del Río, H. Breuil et L. Sierra, *Les cavernes de la région cantabrique*. Monaco, 1911, p. 35-39.

(2) M. de Santuola, *Breves apuntes sobre algunos objetos prehistóricos de la Provincia de Santander*. Torrelavega, 1880.

(3) H. Obermaier, *El Hombre Fósil*, 2^e éd., Madrid, 1925, p. 165, 177, 178, 180 et 308.

nombre de pièces, silex taillés, os ou bois ouvrés de cervidés, témoignant d'une occupation de la caverne au Magdalénien supérieur et à l'Azilien. Les harpons à simple ou double rangée de barbelures, découverts au cours de ces dernières années par J. Carballo, prouvent l'importance de l'habitat pendant le Magdalénien final.

Il y a lieu d'attacher un intérêt tout particulier à la découverte d'œuvres d'art mobilier qui en effet, sont relativement rares dans le Paléolithique supérieur de la Péninsule Ibérique et dont la trouvaille au Pendo ne rend que plus déplorable la dévastation de ce gisement. Dans la région cantabrique, seules les cavernes de Valle, près de Rasines ; de Rascaño, près de Mirones ; du Castillo, près de Puente Viesgo ; d'Altamira, près de Santillana del Mar, de Balmori et de Cueto de la Mina, près de Posada, ont livré des sculptures ou des gravures.

Le premier objet d'art, découvert dans la grotte du « Pendo », est un bâton de commandement, long de 165 $\frac{m}{m}$, formé d'un andouiller de cerf et portant une série d'incisions profondes et simples. La trouvaille en est due à O. Cendrero (1). J. Carballo, directeur du Musée de Préhistoire installé au Lycée de Santander, devait être encore plus heureux. Depuis 1917, ses amis et lui-même ont mis à jour toute une série d'œuvres d'art qui n'ont encore donné lieu qu'à de courtes notices (2).

La plus belle pièce de la collection est un bâton de commandement, ouvré dans un andouiller de cerf, à section ovale, de 165 $\frac{m}{m}$ de longueur, sur 34 $\frac{m}{m}$ dans sa plus grande épaisseur, qui a été découvert en août 1926 par Antonio Arce Puente (Escobedo). L'objet, primitivement préparé en vue d'obtenir une sculpture, a la forme d'une tête d'animal très allongée, d'ailleurs mal venue et de travail imparfait (fig. 1, A et B). La perforation représente « l'œil » de l'animal (25 $\frac{m}{m}$ \times 20 $\frac{m}{m}$) et ne porte au pourtour aucune trace de gravures. L'extrémité proximale du bâton se termine par quatre petites protubérances dont une seule, longue de 15 $\frac{m}{m}$, subsiste encore à l'état complètement intact. Ces appendices figuraient certainement des « oreilles », et leur multiplicité n'est pas pour étonner, puisqu'il s'agit d'une stylisation du Magdalénien final. De même manière, à l'extrémité opposée, le « museau » se profile en quatre saillies pointues ; vers

(1) O. Cendrero, *Resumen de los bastones perforados (bastones de mando) hallados en la provincia de Santander, y noticia sobre uno nuevo de la caverna « El Pendo »*, dans *Boletín de la Real Sociedad Española de Historia Natural*, XV, 1915, p. 106. (Repris dans *Notas* (n° 1 et 2), de la Comisión de Investigaciones Paleontológicas y Prehistóricas, Madrid, 1915.)

(2) J. Carballo, *De Prehistoria*, dans *Ibérica*, XIV, n° 708, 31 déc. 1927. — Voir également : *Boletín de la Sociedad Ibérica de Ciencias Naturales*, XXVI, 1927, p. 203. Du même, *Bastón de mando prehistórico, procedente de la caverna del « Pendo »*, Santander, 1927. — Voir également : J. Martínez Santa Olalla, dans *Ipek*, 1929, p. 99 et planche.

Que M. J. Carballo veuille bien trouver ici l'expression de mes meilleurs remerciements pour la courtoisie avec laquelle il m'a autorisé à étudier et à publier les objets découverts par lui et en partie encore inédits. La reproduction de l'important bâton de commandement (fig. 2, 3, 4) présente, en particulier, plusieurs rectifications et améliorations aux dessins qui en avaient été donnés en 1927.

l'arrière, il est limité sur les côtés, par deux traits profonds et convergents.

Il est évident que l'artiste a cherché à reproduire une tête d'animal, et c'est la vue de face, montrant le front étroit de l'animal, qui fait clairement

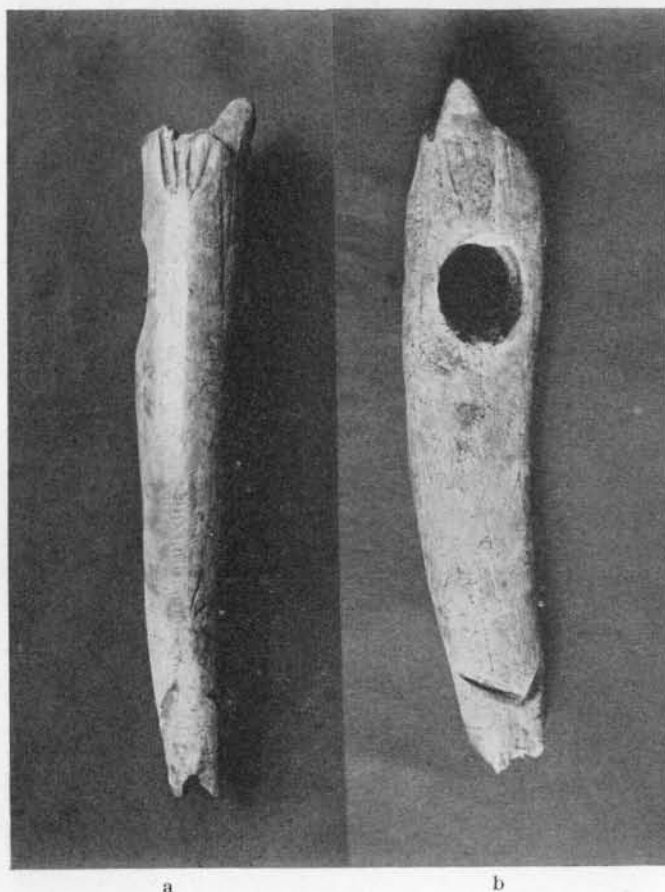


FIG. 1. — Grotte du Pendo. — Bâton de commandement :
a, face ; b, profil.

ressortir cette intention (fig. 1, a et fig. 2). Une forte dépression est visible en dessous des oreilles, ainsi que quatre larges incisions, représentation évidente d'une mèche frontale de poils. Le chanfrein, allongé et légèrement convexe, apparaît de profil entre les orbites, quelque peu rétréci, il est vrai. Toutes ces traces d'un patient aménagement de la matière et, à l'extrémité inférieure, les incisions soulignant la

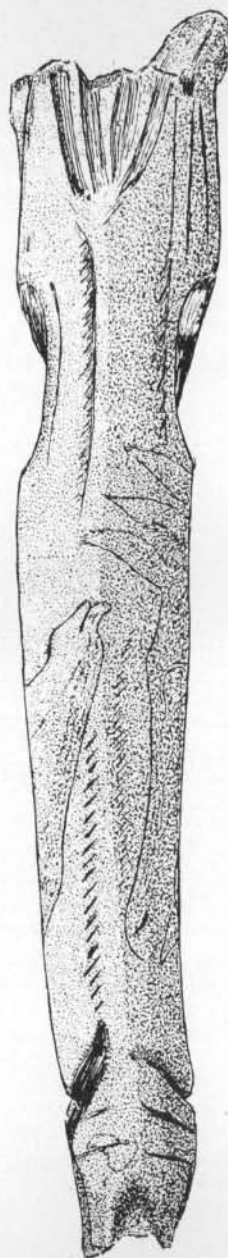


FIG. 2. — Grotte du Pendo.
— Bâton de commandement, face (grandeur naturelle).

vue de face, tendent à rendre, bien que d'une façon très subjective, les caractères d'une tête de cheval.

Les nombreuses gravures qui recouvrent le fût soigneusement poli de ce bois de cerf, sont d'un haut intérêt. Leur technique est des plus habiles, mais elles sont parfois si usées, que la photographie ou le moulage ne peuvent en donner une exacte reproduction. Toutefois un patient examen permet de les lire à l'œil nu. La figure 3 reproduit l'image développée de ces représentations. Dans le haut on distingue la tête d'un Cerf, dont les bois, trop petits pour les proportions de la tête de l'animal, sont de plus maladroitement plantés sur le front. Un choc a légèrement endommagé la représentation de la partie supérieure de la ramure. En pendant à cette tête de Cerf, dont la mâchoire inférieure n'a jamais été dessinée, on peut distinguer une tête de Biche représentée à l'envers. Dans le bas, deux autres têtes de Biches se superposent de telle sorte que la mâchoire inférieure de l'une d'elles est recouverte par la tête de l'autre. A l'opposé, une tête de Cheval très allongée, à museau dépourvu de poils, est bien caractérisée par sa dentition et la partie fortement velue de la mâchoire. Toutes ces gravures sont très finement dessinées, tantôt d'un trait léger, tantôt au moyen de courtes hachures, et témoignent d'un art et d'une technique très développés. Leur mollesse et leur maniérisme laissent cependant entrevoir une certaine décadence d'un art, dont les manifestations les plus parfaites appartiennent à la phase qui précède celle de l'exécution de ces pièces, c'est-à-dire à celle de la moitié inférieure du Magdalénien.

On remarquera encore sur la pièce en question quelques autres gravures, ressemblant à des harpons et placées aux abords de la perforation ainsi que quelques traits incisés à l'extrémité distale près de la tête de l'Équidé et des museaux des deux Biches voisines, qui appartiennent au groupe des soi-disantes « marques de chasse ». D'aucuns, à l'imagination extravagante, les interpréteront peut-être comme une « écriture paléolithique ».

Ce bâton de commandement offre de surprenantes analogies avec un objet de même nature, découvert dans la caverne de Valle, située à 45 kilomètres environ à l'est de la caverne du « Pendo », à la limite orientale de la province de Santander. Le bâton, recueilli par M. L. Sierra dans la couche magdalénienne caractérisée par la présence de harpons à deux rangées de barbelures, est également orné d'une tête de Biche très finement gravée et de petits dessins qui vraisemblablement représentent des figures humaines (fig. 4) (1).

Parmi les autres trouvailles on doit encore signaler celle d'un petit bâton plat en os (long. : 115 $\frac{m}{m}$; larg : 10 $\frac{m}{m}$; épaisseur : 6 $\frac{m}{m}$), qui paraît complet, mais dont les extrémités sont grossièrement travaillées (fig. 5). L'une des faces

(1) H. Obermaier, *El Hombre Fósil* (1925), p. 171-173, fig. 71.

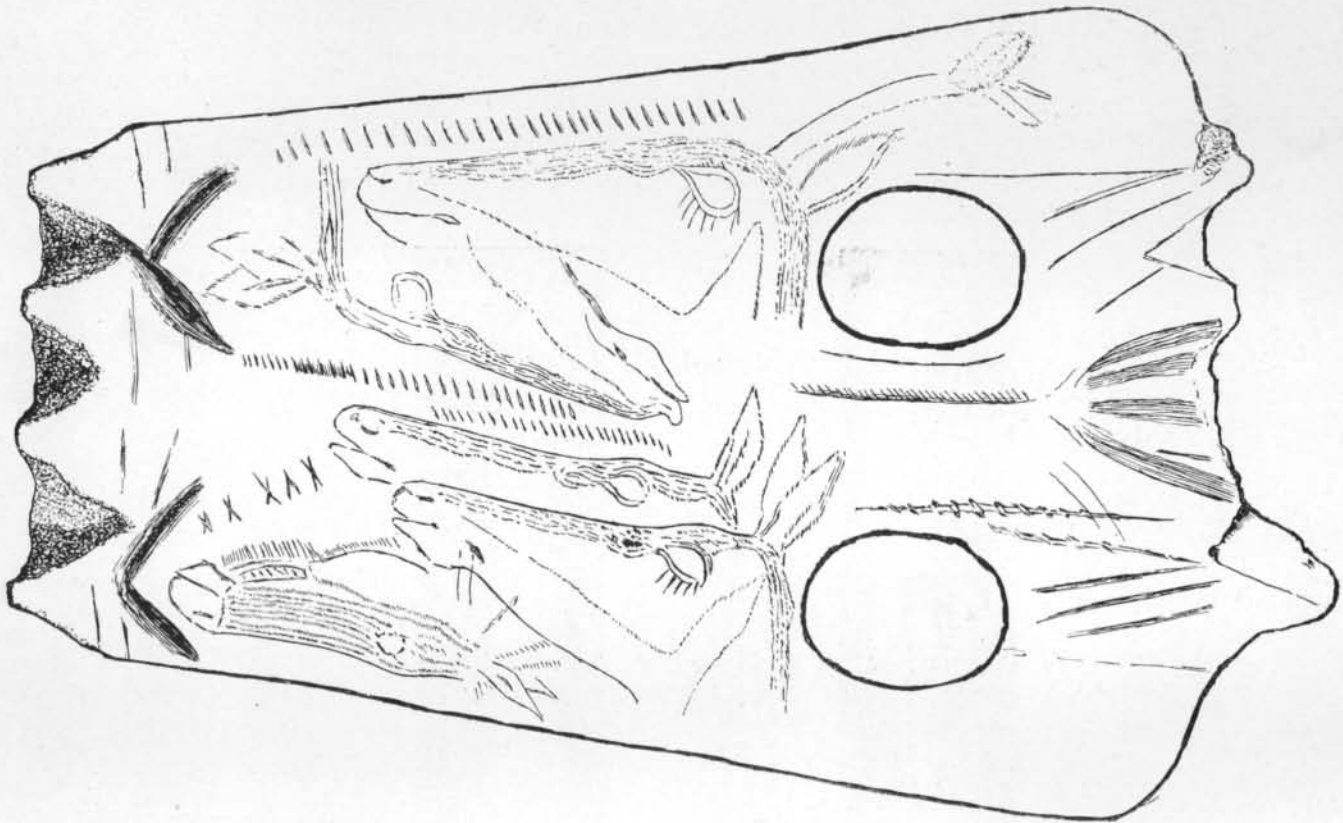


FIG. 3. — Grotte du Pendo. — Bâton de commandement. — Développement des gravures.

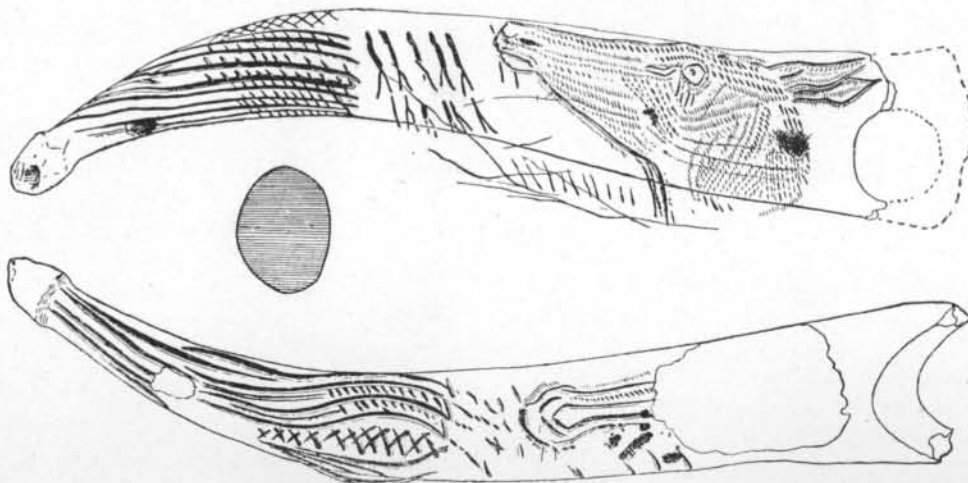


FIG. 4. — Cueva de Valle (Santander). — Bâton de commandement de la collection du R. P. L. Sierra (Grandeur nature).

porte la représentation vigoureuse et fortement stylisée d'un Poisson à la tête allongée, au corps ramassé, terminé par une grosse queue. La gueule ouverte est armée, à la mâchoire supérieure, d'une rangée de fortes dents. La tête, ainsi que le haut du dos, sont couverts d'incisions. La mâchoire inférieure, traitée en un violent raccourci, ne se raccorde point avec les lignes dessinant le ventre

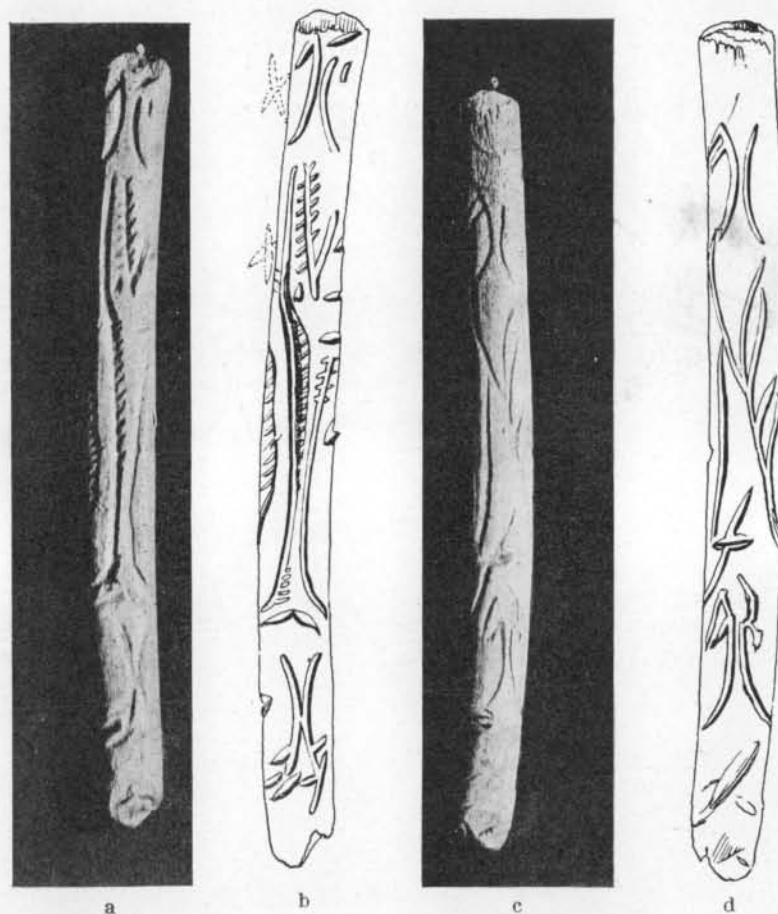


FIG. 5. — Grotte du Pendo. — Petit bâton plat en os. (Grandeur nature).

que viennent couper quelques courts traits verticaux figurant sans doute les nageoires. Il serait trop osé de vouloir déterminer l'espèce représentée avec une aussi forte stylisation. Il s'agit certainement d'un « vorace » et très probablement d'une espèce maritime, ce qui n'est pas surprenant, car la caverne du « Pendo » s'ouvre très près de la côte. En avant du Poisson se trouve le dessin schématisé d'une tête de Bouquetin, vue de face et réduite à la représentation des cornes et des oreilles. Une image semblable apparaît à gauche de la queue avec quelques

traits confus en plus. Sur l'envers de la pièce, vers les deux extrémités, se détachent deux têtes vues de face, fortement schématisées, de *Capra Ibex*. Entre elles s'enroulent d'élégantes volutes de caractère purement décoratif.

Le gisement a également donné, en assez grand nombre, des bâtons percés à demi-épaisseur du bois. Ce ne sont pas, comme le croit M. J. Carballo, des « bâtons de commandement », mais des pendeloques massives, comme il en a été recueilli en assez grand nombre dans les niveaux de la fin du Magdalénien

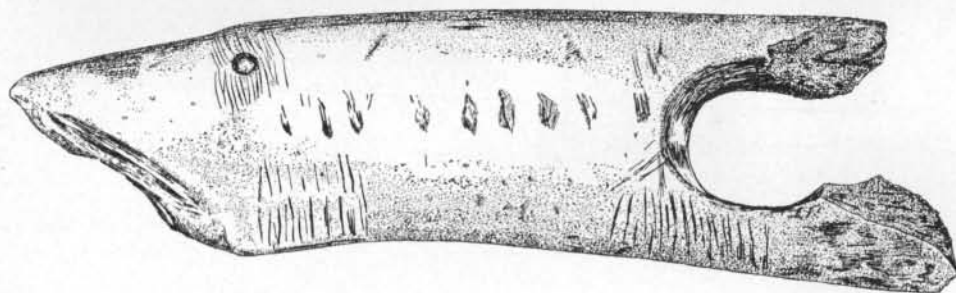
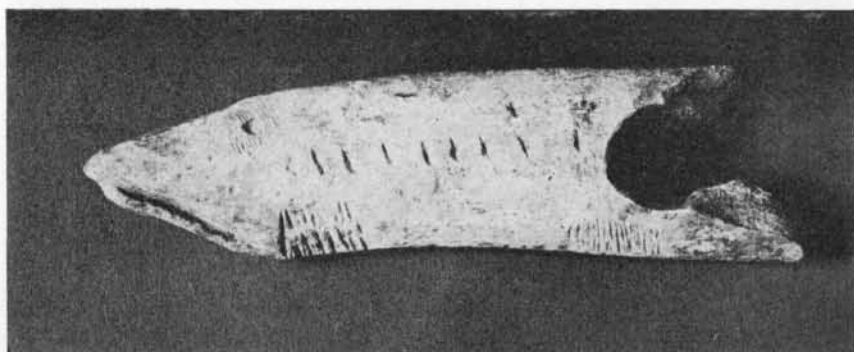


FIG. 6. — Grotte du Pendo. — Pendeloque en forme de poisson. — Bois de cerf (long. 0 m. 12).

supérieur des cavernes françaises pyrénéennes (Massat, La Vache, etc.). La pièce la plus remarquable de cette série est une lourde pendeloque en bois de Cerf (fig. 6), brisée à la hauteur de la perforation (long. : 130 $\frac{m}{m}$; larg. : 32 $\frac{m}{m}$; épaisseur moyenne : 13 $\frac{m}{m}$). Le revers est brut et laisse voir la partie interne et spongieuse du bois. La face antérieure, soigneusement polie, est ornée de la représentation d'un poisson, sculpté lourdement et en bas-relief. La gueule, soulignée par un trait profond, se termine en museau pointu. L'œil est rendu par un point profondément creusé, entouré de petits traits irréguliers. Au milieu du corps se creusent neuf dépressions, c'est à dire de courtes entailles ; vers l'extrémité

opposée à la tête, deux groupes de très fines hachures occupent l'emplacement des nageoires ventrale et caudale.

Une seconde pendeloque (fig. 7), taillée dans un bois de cerf, et légèrement recourbée (long : 137 $\frac{m}{m}$; larg : 21 $\frac{m}{m}$; plus grande épaisseur : 7,5 $\frac{m}{m}$) est perforée et coupée à l'extrémité droite. Seule la face antérieure, polie, offre des

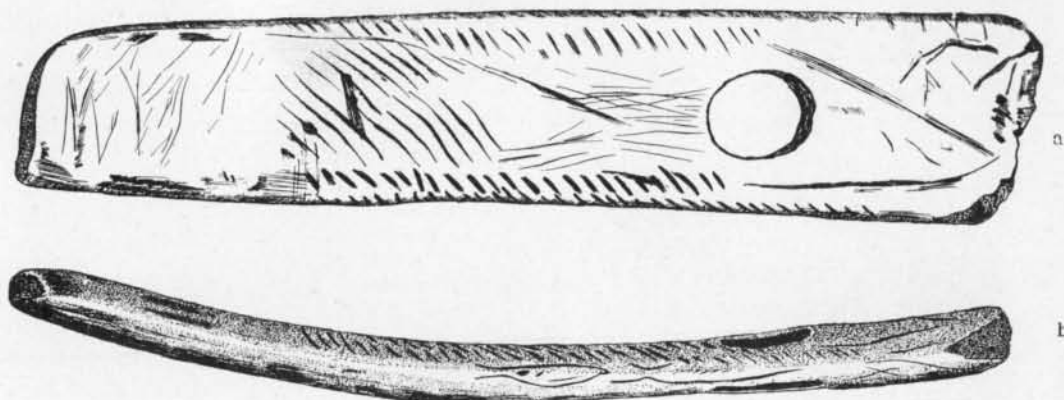


FIG. 7. — Grotte du Pendo. — Pendeloque en bois de cerf. — a, face antérieure ; b, face latérale (Grandeur nature).

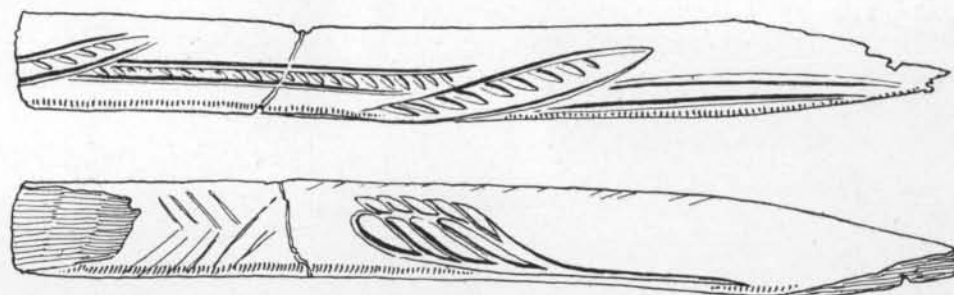


FIG. 8. — Grotte du Pendo. — Ciseau en corne. (Grandeur nature).

traits sans signification. Le revers montre la partie spongieuse du bois. L'un des bords de la pendeloque est orné d'incisions, l'autre de deux stylisations de Poissons (fig. 7 b).

Un ciseau en corne (fig. 8), massif, incomplet, à section quadrangulaire, et dont la base mutilée se termine en double biseau (long : 125 $\frac{m}{m}$; épaisseur : 15 $\frac{m}{m}$), est recouvert, sur ses deux faces, d'oves remplies de hachures.

Tous les autres objets offrent des motifs décoratifs très simples. La pièce la plus complète est un poinçon gravé, long : 19,5 $\frac{m}{m}$ (fig. 9), dont l'une des

faces, soigneusement polie, est recouverte de nombreux dessins au trait; le revers fruste, est sans décor.

Par le style et le caractère schématique de leurs représentations, toutes ces œuvres d'art doivent être attribuées indiscutablement au *Magdalénien final*. La découverte de harpons (fig. 10), à simple ou double rangée de barbelures, appartenant à la même période, confirme cette conclusion. Leur hampe est généralement ronde. Deux exemplaires portent une perforation basilaire taillée dans une protubérance latérale. Il s'agit d'un type très caractéristique de la zone



FIG. 9. — Grotte du Pendo. — Poinçon gravé. (Grandeur nature).

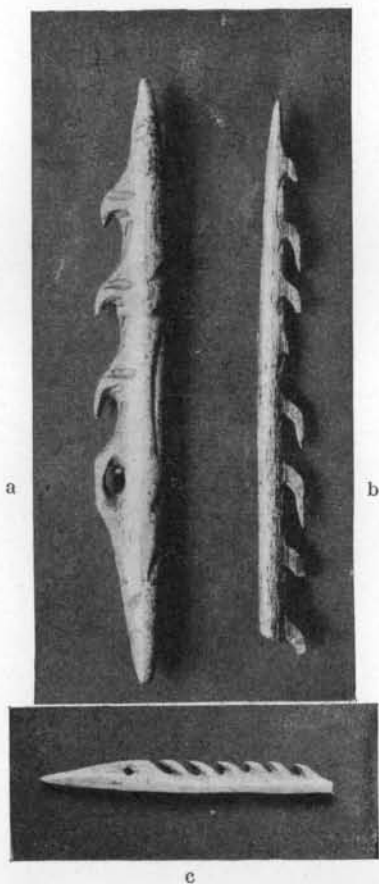


FIG. 10. — Grotte du Pendo. — Harpons en bois de cerf. — a, type cantabrique (long. 119 $\frac{3}{16}$); b, type européen (long. 109 $\frac{3}{16}$); c, type cantabrique (long. 57 $\frac{3}{16}$).

cantabrique dans laquelle il reste exclusivement cantonné. L'absence de harpons de ce type pourtant parfaitement pratiques, observée dans les gisements français, est une preuve qu'à la fin de l'âge du Renne, les tribus nomades magdaléniennes avaient considérablement rétréci les aires de leurs zones de parcours. La répartition des types industriels a, par contre-coup, subi les mêmes restrictions régionales. A ce propos il est intéressant de signaler que le niveau du Magdalénien final, à La Madeleine même (Dordogne), a fourni un harpon à protubérance basilaire de type cantabrique. Mais celle-ci n'est pas perforée ; à l'ouverture s'est substitué un simple décor ovalaire gravé. Les Aziliens ont repris plus tard l'usage de la perforation, mais en la plaçant à la partie médiane de la base de leurs harpons. Cette modification eut lieu également en Espagne, patrie des signes rouges recouvrant les galets peints du Mas d'Azil et dont la plupart des représentations concordent de manière si surprenante avec les peintures rupestres schématiques de la Péninsule Ibérique (1).

Hugo OBERMAIER,
professeur à l'Université de Madrid.

(1) H. Obermaier, *El hombre Fósil* (1925), p. 366-370 et pl. XXIII et XXIV.

LES CHARS CULTUELS PRÉHISTORIQUES ET LEURS SURVIVANCES AUX ÉPOQUES HISTORIQUES

La matière demeure, la forme se perd.

RONSARD.

L'histoire du char, principalement aux époques protohistoriques, est riche en problèmes. Son invention, son développement, la différenciation de son utilisation et de sa construction posent encore maintes questions.

Que d'utilisations pratiques et variées l'antiquité n'en a-t-elle pas connues ? depuis ces chariots de toutes dimensions destinés au transport des marchandises, ces lourds appareils roulants servant au déplacement d'énormes blocs de pierre ou de ces gigantesques statues qui faisaient l'enchantement du monde antique, jusqu'aux chars de chasse ou de guerre représentés sur les peintures égyptiennes et les situles hallstattiennes, dont les formes élancées contrastent avec celles des lourds chars de guerre assyriens, précurseurs des tanks modernes. Déjà même Homère signale l'existence de petits chariots utilisés par les femmes pour transporter le linge ou y conserver leur matériel de tricotage. On ne saurait encore oublier dans cette rapide énumération les jouets d'enfants, en forme de petits chevaux ou de brebis, parfois portant la poupée familière et que traînent les tout petits, ou bien ces voitures tirées par un attelage d'agneaux ou de jeunes chiens que guident garçonnets et fillettes. On a également mis sur roues, pour en faciliter le déplacement, des braséros, des porte-viandes, et probablement aussi des chaudrons pour toutes sortes de breuvages.

Ces chariots porteurs de récipients ne sont point sans rapports avec un second groupe de véhicules, principalement en usage aux époques protohistoriques, et dont l'utilisation correspond à des besoins religieux ou magiques : chars votifs et funéraires, grands chars processionnels et leurs réductions, puis tout un monde de chars de toutes formes et toutes dimensions, difficiles à grouper méthodiquement parce que les différentes catégories s'entremêlent les unes les autres et que souvent les mêmes types se rencontrent dans des régions très diverses. C'est le sujet que nous nous proposons de traiter dans ces pages, sans pourtant prétendre l'avoir épuisé, après avoir réuni nombre de matériaux, en partie inédits ou peu connus.

Il y a bientôt une cinquantaine d'années, en 1883, j'ai trouvé, lors des dragages dans la station lacustre de Wollishofen (Zurich), une petite roue en terre cuite (fig. 18,7) ayant sans doute appartenu à un chariot semblable à ceux en bronze ou terre cuite découverts à Este, Corneto, Glasinac, etc. Étaient-ce des jouets d'enfants ou des chars cultuels ? Cette question occupait aussitôt mon jeune cerveau et je me mis à étudier le sujet (1). Mais bientôt je vis que le problème avait attiré l'attention de gens bien plus compétents, R. Virchow par exemple, et surtout Ingvald Undset. Je me contentai donc de signaler tout simplement ma découverte dans la petite revue préhistorique *Antiqua* que je rédigeais à cette époque (2).

Je me suis souvenu et j'ai profité de ces études d'antan lorsqu'en 1921 j'ai publié dans les *Cahiers d'Archéologie et d'Histoire d'Alsace* une découverte bien plus importante pour l'histoire du char, celle du grand char à quatre roues et trône, richement orné, trouvé brisé en morceaux dans un tumulus gaulois du début de l'époque de La Tène, à Ohnenheim (Alsace) (3). Je rapprochai alors ce monument d'autres grands véhicules semblables, utilisés dans les cortèges religieux aux âges du bronze et du fer, et des petits chars votifs, ceux-ci étant à mon avis, pour la plupart, les réductions de certains modèles particulièrement célèbres et vénérés.

Ce travail terminé, je croyais pouvoir laisser à d'autres le soin de s'occuper des chars antiques et des nombreux problèmes qui continuent à se poser à leur sujet. Mais un an à peine après ma publication, le hasard me mit en présence d'un petit char ibérique supportant quatre statuettes, resté presque inconnu des archéologues. Une reproduction en avait été cependant déjà donnée en 1887 dans l'*Historia General de España* de Modesto Lafuente (4).

L'objet aurait été découvert, d'après ledit ouvrage, à Mérida, dans la *Casa de Meleagro*, et était alors conservé dans une collection particulière de Badajoz (5). Si l'on peut admettre l'ancienne *Augusta Emerita* comme lieu de la découverte, il semble bien que la ruine dans laquelle le bronze fut recueilli ait justement tiré son nom et après coup du groupe lui-même, interprété alors comme une représentation de Méléagre.

La légende de Méléagre et du sanglier de Calydon connu, en effet, dans

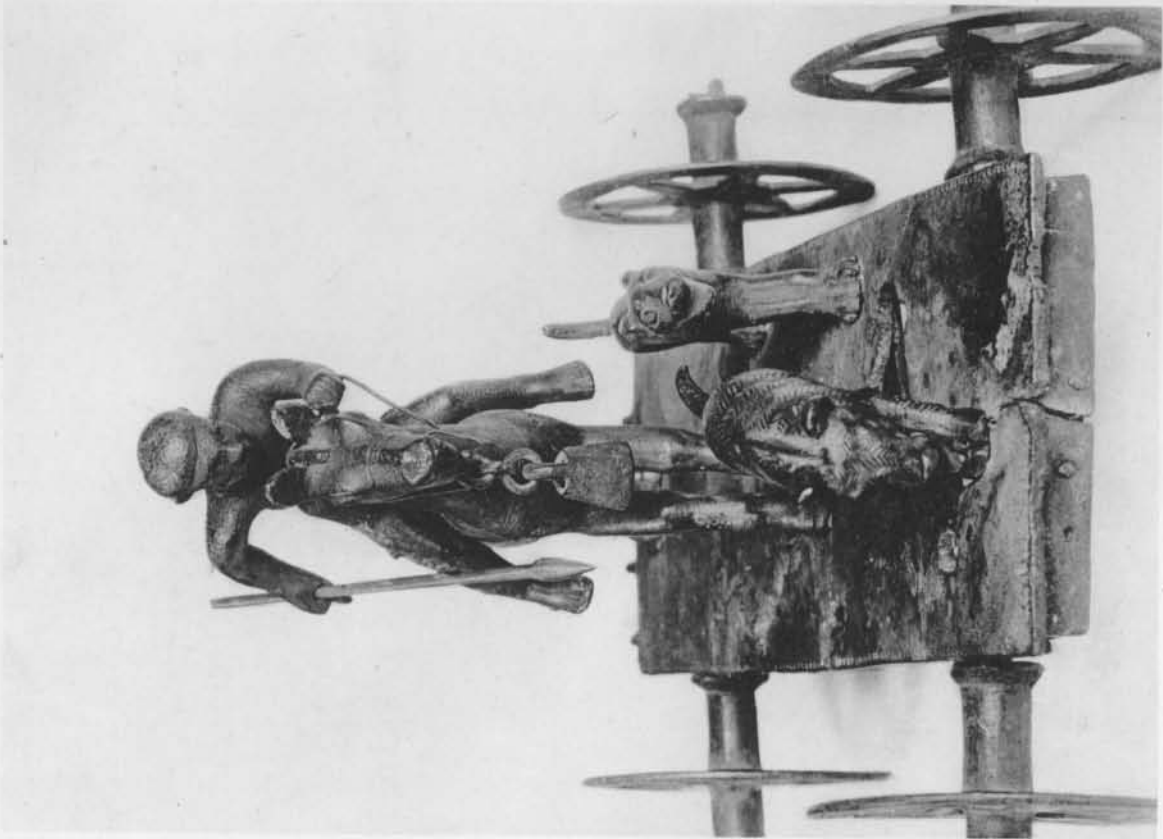
(1) Notes manuscrites et dessins des années 1883 et 1884 que je possède encore.

(2) *Antiqua*, 1883, II, p. 79 ; 1886, p. 28, 29 et fig. 10, 11, 13, pl. II ; *Indicateur d'antiquités suisses*, 1884, n° 1 et pl. 1, fig. 6. Les fragments de deux petites roues (fig. 18,8,9) proviennent de la même palafitte.

(3) R. Forrer, *Un char de culte à quatre roues et trône découvert dans un tumulus gaulois à Ohnenheim en Alsace*, dans *Cahiers d'Archéologie et d'Histoire d'Alsace*, Strasbourg, 1921, et tiré à part avec 43 figures et 4 planches.

(4) *Historia General de España desde los tiempos primitivos hasta la muerte de Fernando VII*, par don Modesto Lafuente, continuée par don Juan Valera, 1887, t. 1, p. 247.

(5) Sur cette découverte voir J. Ramon Mélida, *El Jinete ibérico*, dans *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, 1900 ; Pierre Paris, *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, 1900, II, p. 228.



Le char de Culte de Mérida
(Espagne)



Le char de Culte de Mérida
(Espagne)

l'antiquité, une grande vogue. Elle a été reproduite par la statuaire et sur les sarcophages (1), mais si le héros est toujours représenté sous les traits d'un adolescent et d'un chasseur, il n'est jamais figuré à cheval comme le personnage de ce char ibérique.

Afin de pouvoir étudier à loisir cette pièce si curieuse et aussi pour l'empêcher de partir vers des pays plus lointains, je m'en rendis acquéreur, puis la cédai, au mois de novembre 1930, au Musée des Antiquités Nationales (2). C'est ce bronze que nous allons d'abord décrire et comparer dans ses détails à d'autres chars antiques et préhistoriques.

I. Description du char de Mérida et comparaisons (Pl. IV et V)

Le char se compose d'une plate-forme montée sur quatre roues et supportant les figurines en bronze d'un cavalier, accompagné d'un chien et poursuivant un sanglier. Aux petits côtés, suspendues par des chaînettes, deux groupes de clochettes sont fixées par des bélières. Les quatre roues ont un diamètre égal de 9 $\frac{m}{m}$. Ce parallélisme dans les dimensions est particulier aux chars préhistoriques et ce n'est qu'à l'époque romaine, avec la généralisation de l'emploi de l'appareil à tourner, qu'apparaissent des véhicules dont les roues arrières sont plus hautes que celles de l'avant-train (3). Toutefois le dispositif primitif est conservé dans les chars processionnels (4), et cela parfois même jusque dans les temps modernes.

Les roues du char de Mérida, bien qu'ayant à peine 2 $\frac{m}{m}$ d'épaisseur, sont très résistantes, d'autant plus que jante, rayons et moyeu sont coulés d'un seul jet. C'est dire qu'elles se prêtaient fort bien à rouler, sans danger de plier ou de rompre. Du reste leur usure témoigne d'un usage assez prolongé du char. Les jantes sont minces, mais larges, qualités communes à toutes les roues de bronze préhistoriques ayant appartenu soit à des voitures, soit à de petits chars votifs. Chaque roue a six rayons. Le même nombre réapparaît sur le char à plate-forme de la situle de Watsch (5), sur les chars de Larnaca (fig. 16,2), de l'Italie méridionale et les reliefs représentant des chars transportant des

(1) Voir à ce sujet Baumeister, *Denkmäler*, II, s. v. *Meleager* et les planches.

(2) Annonce de l'acquisition dans le *Bulletin des Musées de France*, 1931, p. 28-29 par R. Lantier, *Le Char de culte de Mérida*, avec 2 figures.

(3) Chars à quatre roues d'Adamklissi, d'Orbe et du relief romain de Strasbourg. (Forrer, *Un char de culte... à Ohnenheim*, fig. 26, 29, 30). Les roues de diamètre inégal du petit char de Suse (fig. 5,1) appartiennent à deux petits chars différents.

(4) Chars de Cybèle et de l'Abondance. *Ibid.* fig. 22, 23, etc.

(5) R. Forrer, *Ohnenheim*, fig. 15.

prêtres (1). On peut constater que, plus on remonte dans l'antiquité, plus la roue à quatre rayons est prépondérante ; au contraire, plus on se rapproche de l'époque romaine, plus le nombre des rayons se multiplie. Si un grand char est alors muni de roues à quatre rayons, c'est généralement pour accentuer son caractère cultuel et ancien, tel le char de procession portant la déesse de l'Abondance (fig. 27,2). Sur le char de Mérida, les rayons sont découpés dans un disque plat, procédé assez souvent employé dans la construction de ces petits monuments votifs (chars de Larnaca, de Glasinac, fig. 16,1,2). Parfois les rayons vont en s'élargissant vers le moyeu comme sur le char de Wollishofen (fig. 18,7), mais le plus souvent leur largeur reste constante ou augmente à la hauteur des jantes.

Les moyeux des roues sont faits de tubes de bronze très solides, fondus d'un seul jet avec les autres parties de la roue. Aux deux extrémités ils sont renforcés par des bourrelets rappelant ceux du char de Judenburg (fig. 13,5). La largeur totale des moyeux est de 5 à 6 $\frac{c}{m}$, soit par paire de roues 112 $\frac{m}{m}$, presque la moitié de la largeur totale du char (235 $\frac{m}{m}$ avec les essieux). Cette remarquable largeur est, du reste, l'une des caractéristiques des roues de bronze pré- et protohistoriques aussi bien sur les grands chars de combat ou de cérémonie que sur les petits chars votifs (2). Il en est de même pour la disposition des rayons sur le moyeu : à Mérida, comme du reste sur la plupart des monuments de ce genre, les rayons s'insèrent au milieu de la tubulure, tandis que sur les roues du second âge du fer, de l'époque romaine et du moyen âge, ils tendent à se rapprocher de la caisse.

Les essieux, faits d'une tige ronde de bronze de 7 $\frac{m}{m}$ de diamètre, se terminent par une section carrée qui vient s'insérer dans le cadre sur lequel repose la plate-forme, renforcée en ce point par un renflement du métal. Contrairement à l'usage, les essieux ne traversent pas complètement la caisse et le véhicule est ainsi pourvu de quatre essieux correspondant aux quatre roues. A l'extrémité opposée à la plate-forme l'essieu est percé d'une ouverture pour le passage de clavettes qui ont disparu.

La plate-forme est placée à 5 $\frac{c}{m}$ au-dessus du sol, très peu au-dessus de la hauteur des moyeux, c'est-à-dire que le char est relativement bas, tout comme celui de Trundholm (fig. 12,1) et surtout celui de Judenburg (fig. 13,5). Ce dispositif est des plus primitifs : en effet, plus on se rapproche de l'époque romaine, plus on voit la plate-forme s'élever au-dessus du sol (3). A Mérida, celle-ci se

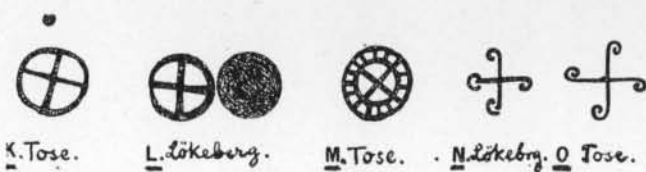
(1) *Ibid.*, fig. 25, 27, 28.

(2) Chars de Trundholm (fig. 12,1), de Judenburg (fig. 13,5), de Bourg-sur-Sprée etc. (fig. 17,4-7), les grandes roues de Cortailod (fig. 19,11), Nîmes et la Côte-Saint-André (Déchelette, *Manuel...*, II fig. 111 et 111 bis) et les nombreux exemples recueillis par Lindenschmitt (*Altertümer unserer heidnischen Vorzeit*, 111, pl. 11).

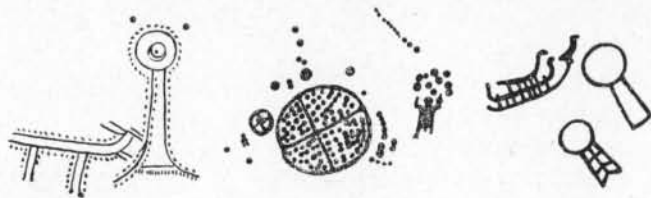
(3) Char de Dejbjerg (Forrer *op. cit.*, fig. 21) ; chars de prêtres et prêtresses, chars de l'Abondance et de Cybèle, fig. 27, 1,2,3.



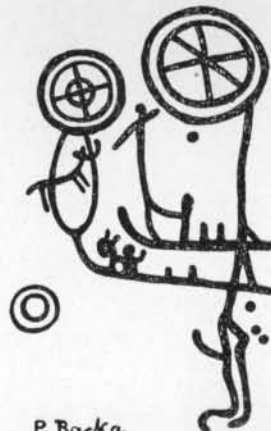
A. Athènes. B. Mondon. C. Nauplie. D. Mondsee. E. Mykenae. F. Athènes. G. Ljubach. H. Mondsee. I. Jalta.



K. Tose. L. Lökeberg. M. Tose. N. Lökeberg. O. Tose.



S. Stargard, Pomn. Q. Tanum Suède. R. Backa, Suède.



P. Backa.

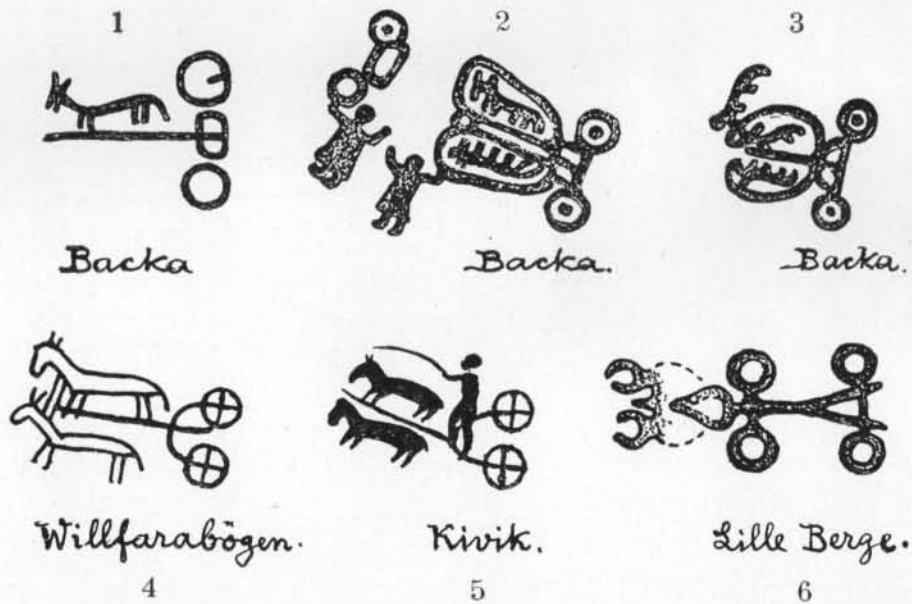


Fig. 1. A-M, Disques et roues solaires (âges du cuivre et du bronze). — N-O, Swastikas. — P, Divinité solaire dont la tête est constituée par une roue. — Q, Disque-roue solaire. — R, Barque solaire et comètes. — S, Disque solaire dressé sur pilier ou menhir. — 1-4, 6, Chars primitifs des pétroglyphes scandinaves. — 5, Char sur une stèle de la sépulture de Kivik.

compose d'une plaque rectangulaire de métal, supportée par un cadre fondu avec elle d'un même jet. Longue de 280 $\frac{m}{m}$, large de 105 $\frac{m}{m}$, épaisse de 25 $\frac{m}{m}$, la plate-forme est donc assez massive ce qui est, du reste, nécessaire pour donner au groupe équestre qu'elle supporte une base solide.

A une légère distance des bords et parallèlement à ceux-ci, la plaque est ornée de petits cercles estampés, semble-t-il, au moyen d'un poinçon. Sur le petit côté, à l'arrière, sont fixées cinq bélières fondues en même temps que la plaque et destinées à supporter de petites clochettes suspendues à de courtes chaînettes.

Il y a lieu de remarquer que la longueur de la plate-forme (28 $\frac{c}{m}$) correspond de bien près à celles des pieds phrygien (27 $\frac{c}{m}$ 75) et italique (27 $\frac{c}{m}$ 5); elle s'écarte, par contre, de celle du pied romain (29 $\frac{c}{m}$ 57). Ces mesures ne sont peut-être pas l'effet du hasard; le char a pu être commandé à la dimension d'un pied phrygien ou autre. Quant au poids total du monument, avant les mutilations qu'il a subies, il devrait atteindre environ 3 kg. 900, ce qui correspond à peu près à dix mines carthagoises de 392 grammes (= 3.920 gr.). Dans cette région de l'Espagne, il n'est pas surprenant qu'à l'époque du char de Mérida, un des derniers siècles av. J.-C., le système numéral carthaginois et peut-être même les techniques artistiques de ce pays aient encore joué un certain rôle.

Le groupe équestre. — La figure principale du groupe est constituée par un cavalier brandissant une lance (1). Celui-ci, penché sur l'encolure de sa monture, du bras gauche levé à hauteur de la poitrine, rassemble les rênes comme pour un brusque arrêt, tandis que du bras droit, dressé en arrière, il se prépare à frapper de son arme le sanglier qui fuit devant lui. Le personnage est jeune et vigoureux; les traits du visage sont nettement accusés, nez grand et droit, menton fuyant, imberbe; les yeux sont indiqués par des incisions assez profondément gravées. Involontairement, mais inspiré évidemment par son entourage, l'artiste a donné au cavalier les traits d'un Ibère. Le crâne brachycéphale, paraît chauve; mais autour de la calotte apparaît une sorte de bordure formée de tout petits cercles poinçonnés qui, en réalité, n'est pas autre chose que le bord d'un bonnet ou d'un casque de cuir, casqué de chasse, semblable à celui que porte parfois Méléagre chassant le sanglier de Calydon (2). Les petits cercles sont évidemment la représentation des clous retenant la doublure de la coiffure à laquelle ils servent en même temps d'ornement.

Le même décor se répète sur tout le reste du costume du cavalier qui porte un habit de chasse en cuir, orné de boutons de métal. Les bras puissants sont nus, mais aux épaules des lignes doubles gravées et agrémentées de petits

(1) La lance pourrait être une restauration du temps de Lafuente.

(2) Baumeister, *Denkmäler*, fig. 990.

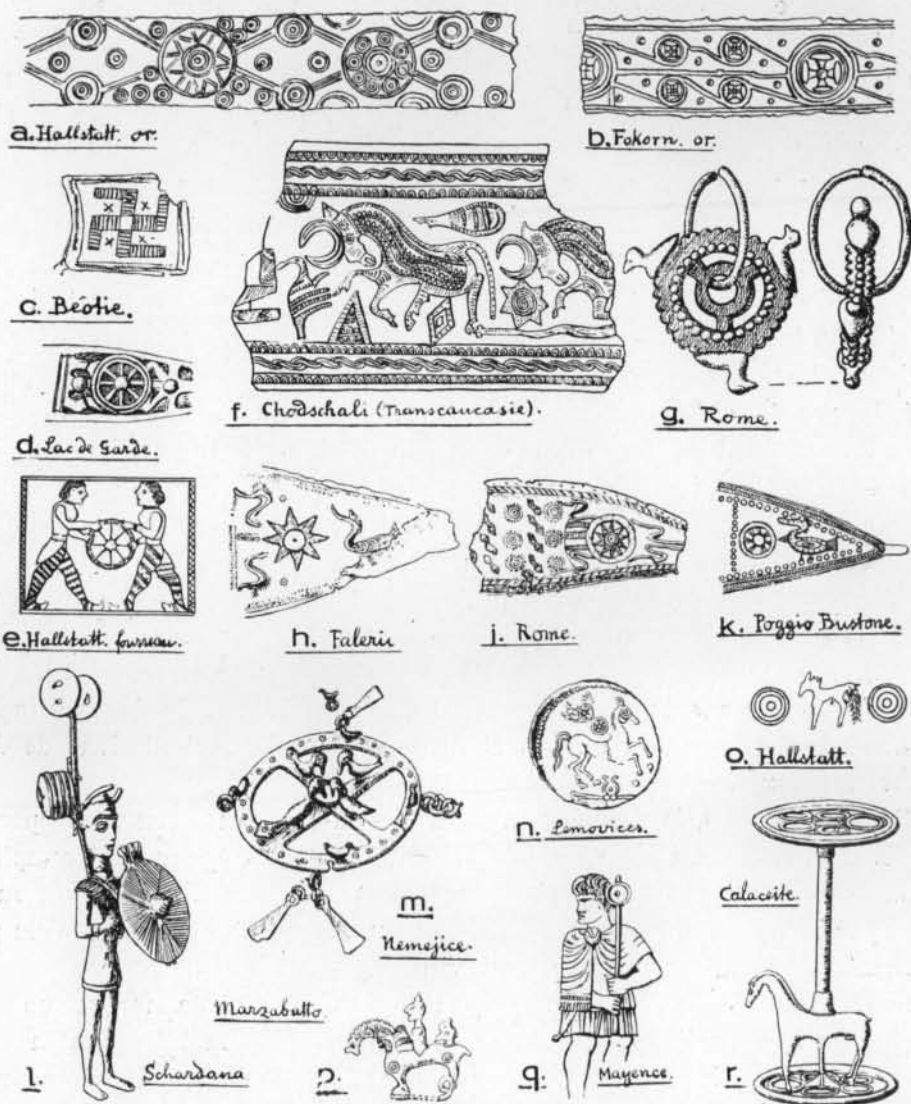


Fig. 2. Documents du culte solaire à l'âge du Fer. — a-b, Disques solaires et astres disposés en ornements. — c, Swastika sur une fibule grecque. — d, Roue solaire mise en mouvement par quatre bras. — e, Roue solaire mise en mouvement par deux personnages (fourreau d'épée). — f, Soleil, taureaux à cornes disposés en croissant, bétyle en forme d'obélisque. — g, Roue solaire flanquée de canards ou colombes. — h, i, k, Soleils et canards sur ceinturons. — l, Guerrier sarde portant une situle à cordons, un char solaire, des flèches (éclair) et un bouclier. — m, Roue solaire ornée de colombes et d'une écuelle. — n, Monnaie gauloise avec cheval et divinité solaire. — o, Cheval solaire à grosse queue. — p, Fibule au cavalier solaire (Marzabotto). — q, Relief romain représentant un *signifer*. — r, Roue et cheval solaire d'Espagne.

cercles ne peuvent être que les galons placés aux lisières d'un pourpoint. Deux autres lignes entourent le cou et dessinent l'échancrure du vêtement. De nouveaux traits, également remplis de petites circonférences, descendent du haut de la poitrine et ne peuvent figurer autre chose que les courroies, rehaussées de phalères, destinées à la fois à décorer le costume et à le rendre plus solide et plus résistant. Deux de ces courroies vont du cou aux épaules, trois autres descendent et dans le dos et sur la poitrine. Elles se poursuivent jusqu'aux genoux où de semblables galons bordent l'extrémité inférieure de cet étrange vêtement. J'y vois un pourpoint uni à des pantalons se terminant au-dessus des genoux. La taille, placée assez haut est fortement serrée dans une ceinture ornée de croix de Saint-André gravées, de type ibérique.

Pour compléter ce costume assez extraordinaire, le cavalier a les jambes protégées par des cnémides, également ornées de gravures. En avant, des lignes en zigzag rappellent les chevrons que l'on voit sur le corps du sanglier. Au-dessus des genoux et des pieds et vers les mollets découverts, les cnémides sont de nouveau cernées par les mêmes petits cercles décorant les autres parties de l'habit. On pourrait justement les comparer à ces clous décorant encore aujourd'hui les ceintures ou les harnachements utilisés par les bouviers espagnols et mexicains.

Le cavalier est fixé sur sa monture au moyen de trois tenons dont l'un, placé entre ses jambes, pénètre verticalement dans le dos de l'animal ; les deux autres s'insèrent dans des ouvertures pratiquées après la fonte dans les jambes de l'homme et le dos de l'animal. Monture et cavalier sortent donc de deux moules différents.

Celui-ci monte à la manière antique, c'est-à-dire sans étriers, ni éperons, ni selle. Celle-ci qui n'était d'ailleurs pas connue à cette époque, est remplacée par une couverture gravée bordée de ces mêmes galons. Elle est fixée sur le cheval par le moyen d'une courroie passant sous le ventre et d'une bricole plus richement décorée dont la boucle est visible.

Le cheval, un étalon, lancé au galop (1), est sur le point de marquer un arrêt brusqué motivé par l'approche du sanglier poursuivi. La tête bien modelée rappelle un peu celle du mulet, principalement par la largeur du crâne et la longueur des oreilles. La crinière est finement gravée, la queue remarquablement longue, touche presque le sol comme on la rencontre souvent sur les représentations très anciennes de chevaux (2) et tout particulièrement sur les monnaies celtibériennes, alors qu'à l'époque romaine elle est généralement plus ou moins fortement raccourcie. Fait digne de remarque, la queue est recouverte de dessins au trait finement gravés, chevrons à la racine, puis à mi-hauteur lignes trans-

(1) Hauteur totale, avec le cavalier : 13 %, longueur totale : 16 %.

(2) Vase du Dipylon (fig. 4, 15), la situle de Watsch (Forrer, *op. cit.*, fig. 15), le char de Judenburg, etc.

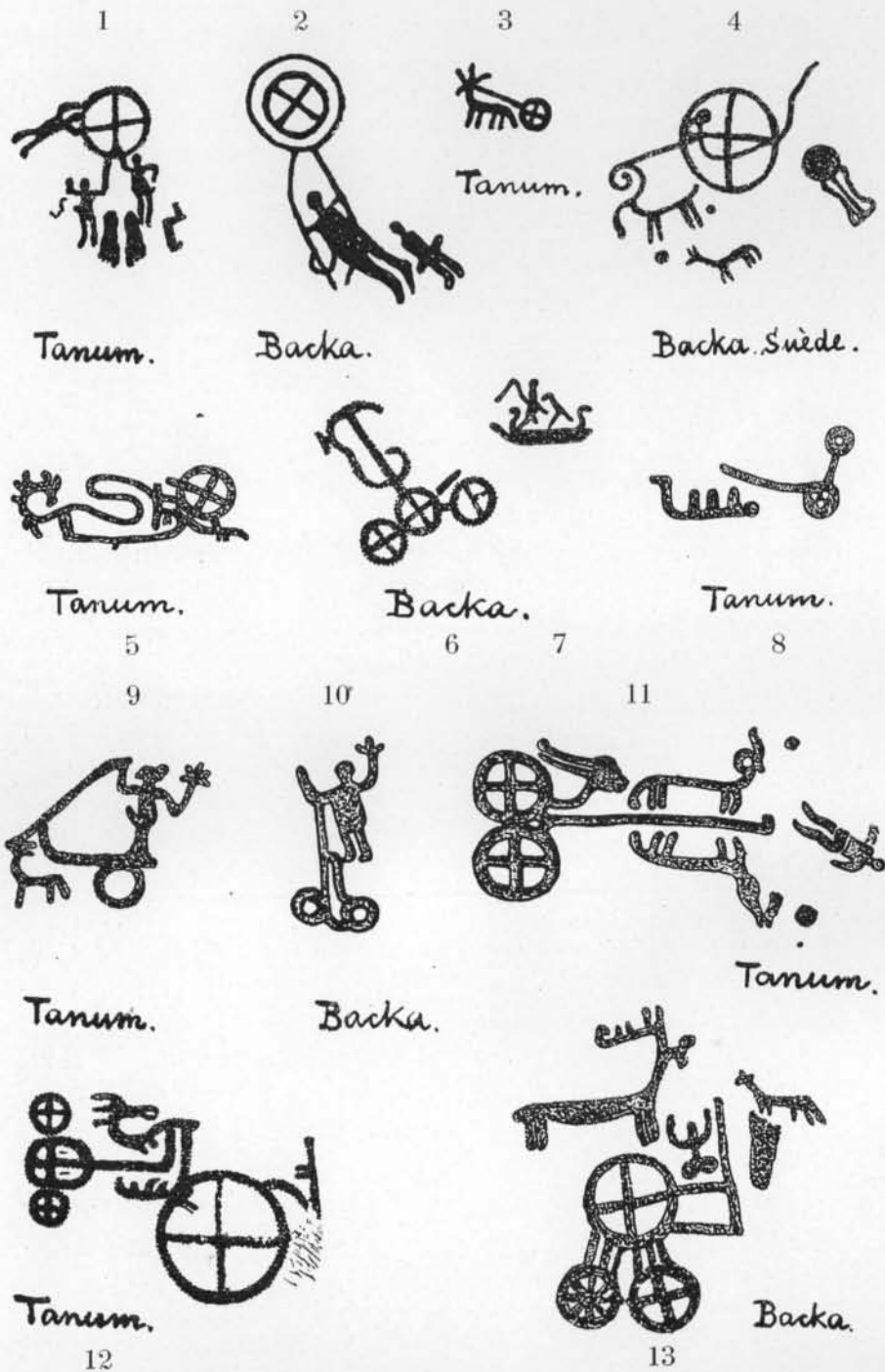


Fig. 3. Gravures rupestres suédoises de Backa et de Tanum avec représentations de chars cultuels. — 1, Hommes mettant en mouvement une roue solaire ; dans le voisinage immédiat canard et empreintes de pieds humains. — 2, Roue solaire montée sur timons et poussée par un homme. — 3-13, Chars solaires traînés par un homme (10), par des quadrupèdes (3, 4, 9, 11-13), ou par des dragons (5-8). — 6, Char à trois roues. — 7, Barque solaire.

versales et verticales. Ces dernières indiquent évidemment les crins, tandis que les autres représentent les rubans d'une garniture, coutume encore très répandue en Espagne. Les sabots bien dessinés sont cernés vers la base d'un trait horizontal qui ferait supposer l'existence d'une ferrure. Mais le fer à cheval était-il connu en Espagne à cette époque ? Nous l'ignorons, bien que partisan de l'ancienneté assez reculée de cette invention. A en croire les découvertes du marquis de Cerralbo (1) la ferrure aurait été en usage dans la Péninsule ibérique dès l'époque hallstattiennne. Mais y a-t-il contemporanéité entre ces fers à chevaux et les sépultures hallstattiennes dans lesquelles ils auraient été trouvés ? On nous permettra de ne pas insister ici sur cette question. La largeur des sabots a donné à l'artiste l'idée de les réunir deux à deux pour fixer sous chaque paire un très large tenon vertical, coulé avec l'animal et destiné à être inséré dans la plate-forme pour assurer au groupe une base plus solide.

Le harnais de tête est fait de courroies gravées et ornementées de phalères semblables à celles que nous venons de décrire. Le fil de bronze qui constitue le mors et la bride est peut-être moderne. Il traverse de part en part et par une large ouverture la bouche de l'animal. Sous la mâchoire inférieure, formant corps avec la statuette, est fixée une bélière à laquelle est suspendue une chaînette supportant une clochette. Mais cet objet n'a rien à voir avec le harnachement du cheval comme le prouvent ses dimensions. Il fait partie des *lintinnabula* dont nous parlerons plus loin.

Au point de vue de la technique, la fonte du cheval est assez inégale ; de place en place apparaissent les traces de soufflures que l'auteur du groupe a essayé de masquer en ajoutant au poinçon des ponctuations qui parfois affectent la forme d'astérisques ou même d'alphabétiformes que j'ai en vain cherché à déchiffrer. Seuls, sur la poitrine du cheval, cinq points, disposés en rosace, semblent former le signe solaire et rappellent les disques solaires apparaissant sur la monture de certaines statuettes de cavaliers de bronze trouvées en Espagne (fig. 2, P et 20,3). Ce parallélisme est trop frappant pour rester ignoré et dans les deux cas il s'agit sans doute du cavalier solaire. Les autres signes, moins nets, gravés sur le cheval de Mérida correspondraient peut-être alors à des représentations astrales.

Quant au *chien* qui accompagne le cavalier et poursuit le sanglier, sa présence n'est pas pour étonner puisqu'il s'agit d'une chasse. L'animal, long de 95 $\frac{m}{m}$, court à gauche du cheval, les oreilles couchées, la gueule ouverte, aboyant après le sanglier. Les yeux sont creux ; la queue longue est relevée, le cou entouré d'un collier gravé au trait. Le type représenté reproduit le chien bien connu des monuments romains. L'animal est fixé à la plate-forme du char au moyen

(1) *Congrès internat. d'archéolog. et d'anthr. préh.*, Genève, 1912.

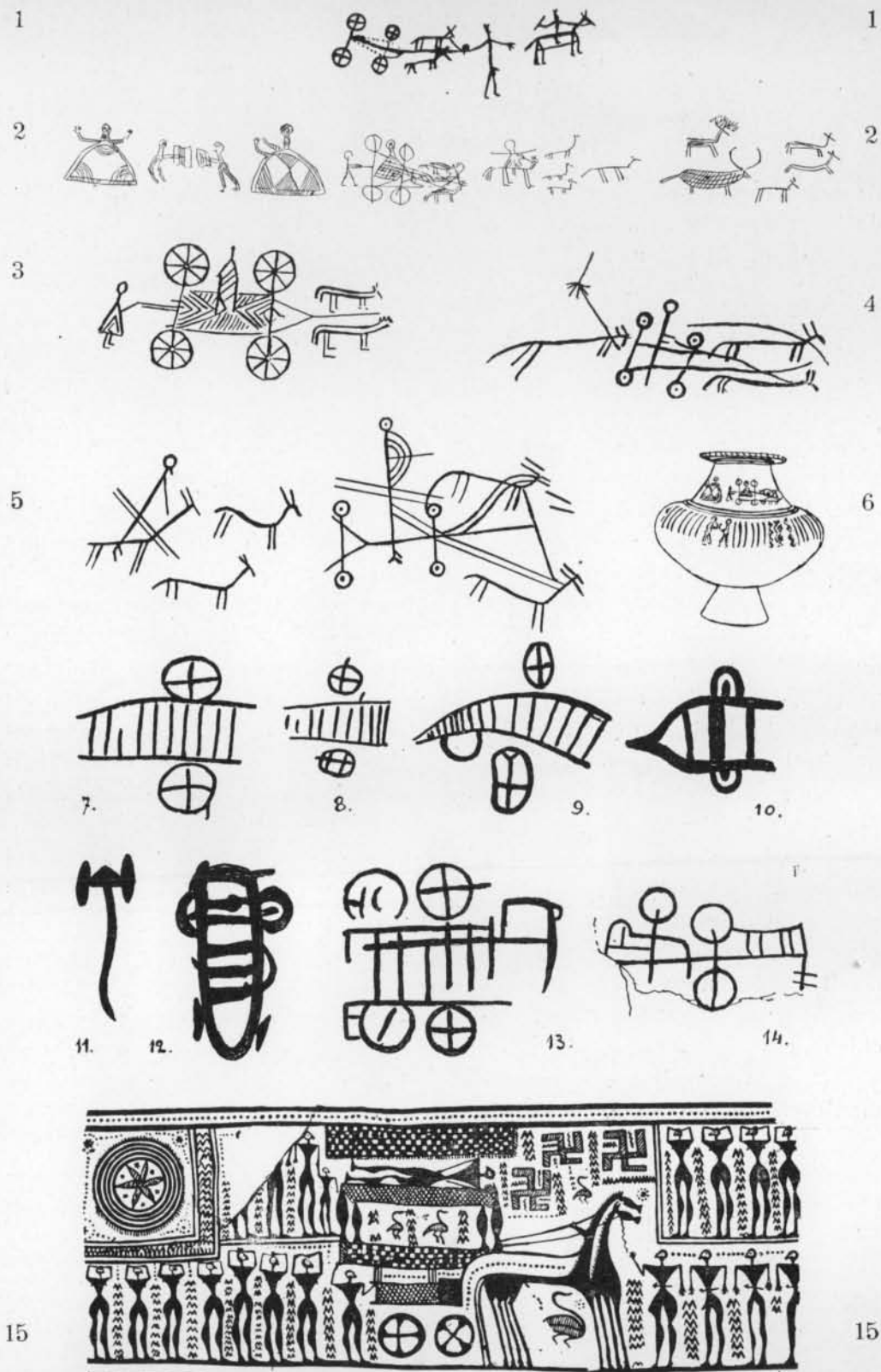


Fig. 4. Représentations de chars culturels sur des urnes hallstattiennes. — 1, Darslup (Prusse orientale). — 2-3, Oedenburg (Hongrie). — 4, Lindebuden (Prusse orientale). — 5, Wittkau (Prusse). — 6, Vase d'Oedenburg. — 7-13, Gravures rupestres d'Estemadure (d'après H. Breuil et J. Cabré Aguilo). — 14, Char de la stèle de Solana de Cabanas (musée de Madrid), d'après J. Cabré Aguilo. — 15, Athènes, vase du Dipylon, convoi funèbre : au centre, le char à quatre roues portant le mort sur un lit de parade, surmonté d'un baldaquin, est tiré par deux chevaux ; en arrière, des pleureuses et le conducteur ; à la tête des chevaux un palefrenier et des hommes armés ; au registre supérieur, la famille du défunt, des pleureuses, puis le disque solaire, des canards et des swastikas.

de deux tenons coulés en même temps que la figurine dans le prolongement des pattes réunies deux à deux.

De l'autre côté du cavalier, deux ouvertures carrées de $1 \frac{c}{m}$ de côté et séparées par un espacement de $65 \frac{m}{m}$, marquent l'emplacement d'une troisième figurine disparue, qui était peut-être un second chien, lancé au galop prêt à coiffer le sanglier. Cette statuette ne figurant pas sur la photographie publiée en 1887, pas plus d'ailleurs que dans la description donnée par M. J. Ramon Mérida (1) qui ne signale qu'un seul chien, on est en droit d'admettre qu'elle n'existait déjà plus au moment de la découverte.

Le *sanglier* est une lourde statuette, longue de près de $11 \frac{c}{m}$, haute de cinq. C'est un animal robuste, courant à toute vitesse, la langue pendante hors de la gueule. Les yeux sont profondément creusés comme ceux des deux autres animaux du groupe, les défenses fortement marquées comme pour attester la dangereuse puissance du fauve. La crinière, finement gravée, est peu importante si on la compare à celle d'autres images de sangliers d'origine ibérique ou gauloise (2). Le hérissément des soies est particulièrement bien rendu par tout une suite de lignes en zig-zag qui recouvrent entièrement le corps de l'animal et contribuent encore à lui donner un aspect de férocité. Les deux tenons de fixation ont disparu et toute cette partie de la plate-forme est brisée, mais les deux ouvertures carrées, encore visibles, ne laissent aucun doute sur la position primitivement occupée par le sanglier.

Quant aux encoches, aujourd'hui vides, dans lesquelles nous avons supposé que venait se fixer une deuxième statuette de chien, si elles ont été réservées pour l'emplacement d'un second sanglier, il faudrait alors admettre que le geste du chasseur, brandissant une lance, était destiné à celle-ci. Mais le chasseur ne serait alors accompagné que d'un seul chien ; aussi est-il plus logique d'admettre que ces deux ouvertures étaient destinées à recevoir la statuette d'un second chien.

Le groupe de Mérida se serait donc composé à l'origine du chasseur, de sa monture, de ses deux chiens et du sanglier.

Les sonnailles du char. — Nous avons déjà signalé la présence de clochettes en bronze suspendues à des chaînettes du même métal, soit à la plate-forme du char, soit à la tête du cheval. L'une d'elles est fixée à la mâchoire inférieure du cheval par une chaînette courte mais forte, faite de trois anneaux. La bélière qui la retient ayant été, comme nous l'avons dit, fondue en même temps que la figurine, c'est donc que la clochette devait, dès l'origine faire

(1) *El Jinete Iberico.*

(2) Cf. les sangliers ibériques reproduits dans P. Paris, *op. cit.*, pl. III, fig. 5 et pl. V, fig. 6 et S. Reinach *Bronzes figurés de la Gaule romaine*, nos 29, 249, à 251, 265 à 281, 389 à 391 et 463.

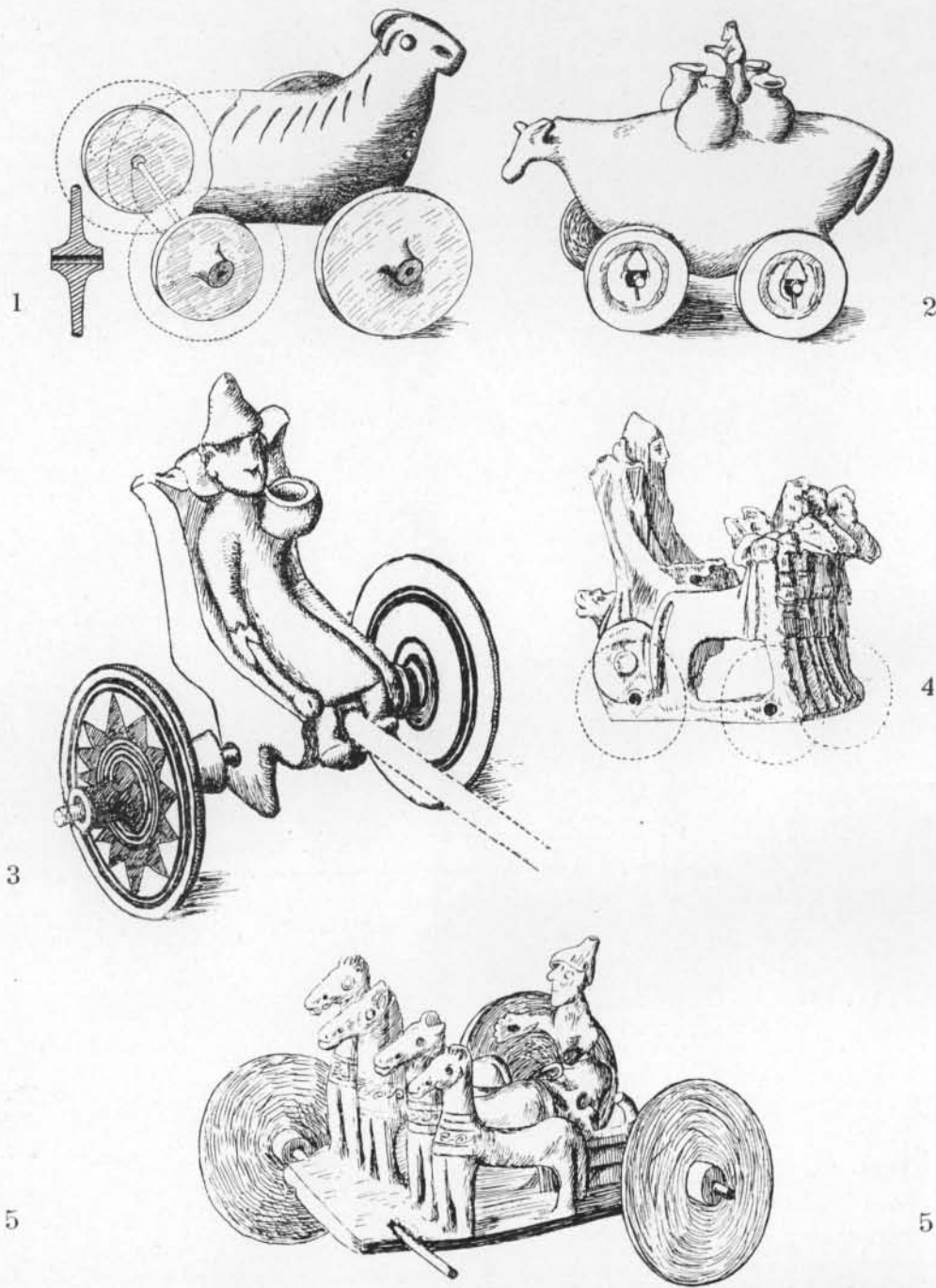


Fig. 5. Chars votifs chypriotes et élamites en terre cuite. — 1, Statuette de bouc monté sur roues. Les roues arrière n'appartiennent pas au véhicule. Suse. Env. 1/3 (Musée de Marseille). — 2, Statuette de brebis, portant un personnage assis entre quatre vases. Suse (?) (Musée du Louvre). — 3, Char à deux roues portant une image de divinité tenant une massue phallique. Ile de Chypre (fouilles Piéridès-Fossard, 1873 ; collection R. Forrer). La caisse du char est peinte en jaune or. — 4, Char phénicien à deux roues fixes, jadis monté sur quatre roues mobiles et tiré par quatre chevaux. Le véhicule portait quatre personnages dont trois sont brisés ; style pseudo-assyrien. Nécropole d'Ançrit. Haut. 0 m. 20. Musée du Louvre (L. Heuzey *Catal. fig. antiq.*, 1923, p. 53, fig. 2, V). — 5. Char à quatre roues, traîné par quatre chevaux. Chypre.

partie intégrante du groupe et jouer un rôle qui a dû être important à en juger par ses dimensions beaucoup trop importantes pour celles du cavalier et de sa monture. Plus petites, ces sonnailles n'auraient pu remplir leur office qui était de se faire entendre distinctement.

La clochette diffère étrangement par sa forme des sonnettes modernes et, ce qui est encore plus remarquable, de celles de l'époque romaine. Sa forme est des plus primitives et rappelle de très près celle des plus anciennes clochettes de la Chine, faites de tubes plus ou moins cylindriques. Le tube, ouvert à ses deux extrémités est pourvu dans le haut d'un petit arc de suspension; le tout est coulé d'un seul jet y compris, semble-t-il, la petite traverse interne à laquelle s'attache un petit battant de même métal, assez fort cependant pour faire résonner le métal. C'est là évidemment un type antérieur à l'époque romaine, imité de cloches bien plus grandes, coulées ou forgées, d'époque préhistorique.

Les clochettes de la plate-forme sont identiques. Elles étaient primitivement au nombre de cinq, deux seulement ont subsisté, les trois autres ont été refaites après la découverte. Au total, le char de Mérida portait donc un appareil sonore composé de six clochettes dont le bruit se mêlait à celui produit par le roulement du véhicule.

On ne saurait douter que ces sonnailles ne fussent destinées à jouer le même rôle que les anneaux et les pendentifs de résonance placés sur les chars d'Ohnenheim (fig. 22,2), de Skallerup (fig. 13,2), etc. A Ohnenheim, nous avons pu constater la présence de plusieurs groupes d'anneaux en fer, réunis par groupes de trois ou quatre et placés le long du char. Lors de la mise en marche du véhicule, tout cet appareil produisait un cliquetis caractéristique. Sur le petit char de Rome (fig. 16,5), avec les fiches destinées à recevoir les cierges (1), on rencontre également, mais de très petites dimensions, les mêmes anneaux résonnants placés précisément au même endroit que sur le char de Mérida, à l'arrière de la voiture. D'autres semblent avoir été fixés jadis à l'extrémité des essieux et cela pour renforcer encore les bruits. Il en est de même de l'un des petits chars à timon découverts à Gross-Perschnitz (cercle de Militsch, Silésie) (fig. 17,4) où une tête de cygne tient dans son bec un anneau auquel sont suspendus trois petits anneaux résonnants (2).

Parfois ces anneaux, qui d'ailleurs ont leurs parallèles dans le sistre des prêtresses d'Isis et sur les bâtons-sistres de Bouddha, sont remplacés par d'autres sonnailles. Sur le char de Skallerup (fig. 13,2), sont attachés, au rebord du chaudron, des pendentifs remplissant un rôle semblable. Ces pendentifs en forme

(1) J. Undset, *Antike Wagengebilde* dans *Zeitschr. f. Ethnolog.* XXII p. 62, fig. 2.

(2) Sur les anneaux résonnants qui ornaient jadis la coupe du char de Judenbourg, voir p. 104 et fig. 30,2.

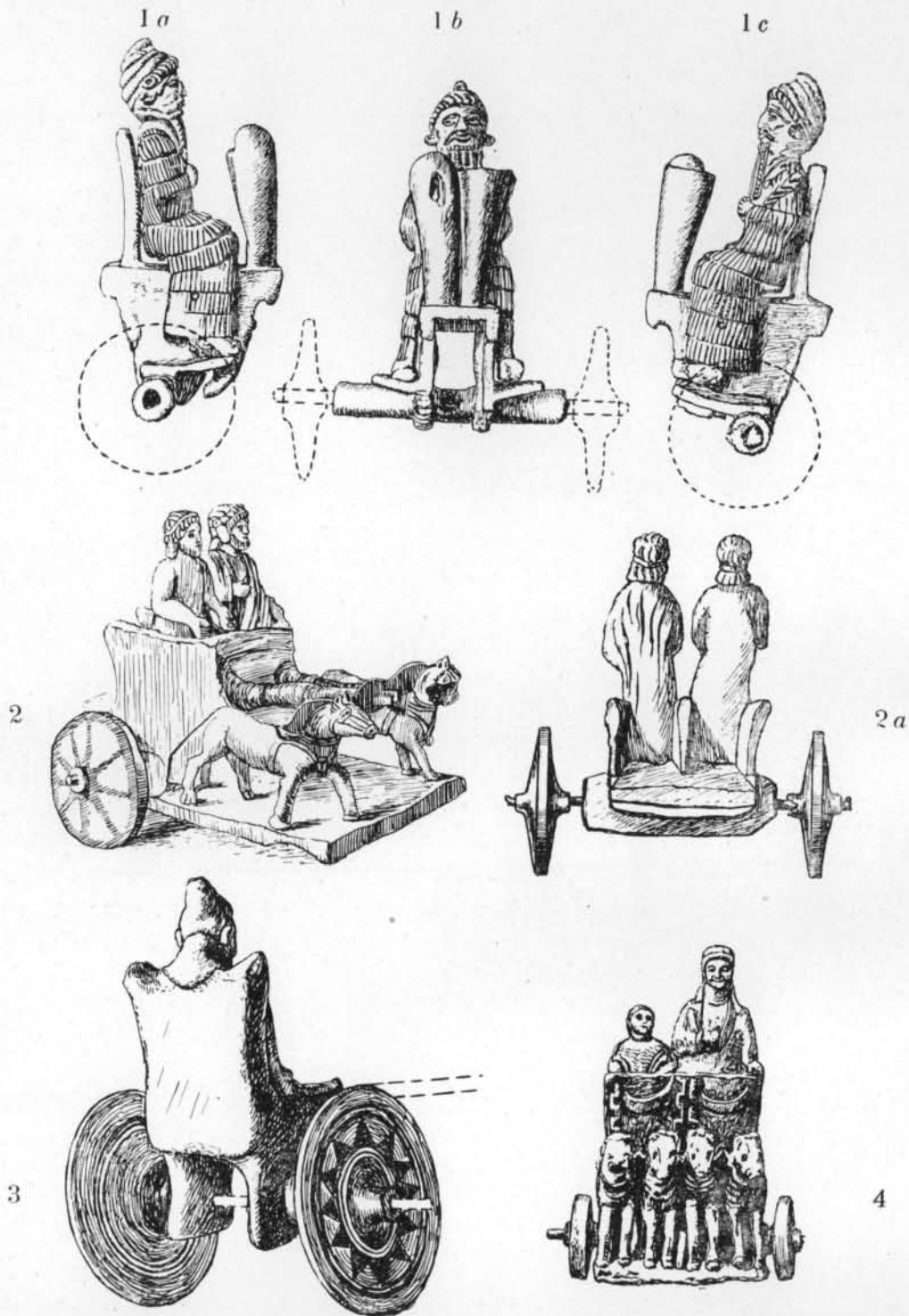


Fig. 6. Chars votifs chaldéen et chypriotes en bronze(1) et en terre cuite(2-4). — 1, a, b, c, Char à chevalet élamite, portant un dieu-prêtre (Shamash) assis à califourchon en arrière de deux bétyles; époque d'Hammourabi (G. Contenau, *Manuel*, I, p. 859), entre 3000 et 2300 av. J.-C. (Lef. bvre des Nouëttes, *La locomotion*). Suse (Musée du Louvre). — 2, 2a, Char à roues peintes. Curium (Cesnola, *Cypren*). — 3. Char à roues peintes, Chypre (fig. 5, 3); dossier du siège peint en jaune or. — 4. Char à quatre chevaux portant les images d'un dieu et du prêtre conducteur. Chypre.

de lames de poignards ou de fer de lance nous rappellent les neuf bardes gaulois et irlandais de la littérature néo-celtique qui, posant les pointes de leurs lances dans les neuf chaînes d'un chaudron, chantent un poème (1).

Dans les kourganes scythes de la Russie méridionale, on trouve des débris de chars enterrés avec le mort parfois associés avec des boules de bronze ou de fer travaillées à jour et renfermant de petits grains de métal destinés à faire résonner le sphéroïde quand le véhicule se met en mouvement. Certains autres chars des VI-III^e siècle avant J.-C. portaient au lieu de ces grelots de véritables petites clochettes (2), tel est le char funèbre d'Alexandre le Grand, qu'entouraient selon la description de Diodore, des sonnettes dont le cliquetis lors du transport ne cessait de se faire entendre.

Le but de ces appareils sonores était double : attirer l'attention du public sur le véhicule principal du cortège, puis assurer la protection des divinités bienfaisantes qui chassent les mauvais démons. Dans un même ordre d'idées les prêtres égyptiens agitaient leurs sistres pour « chasser Typhon » et les Grecs, au cours des cérémonies funéraires, frappaient l'airain sonore pour mettre en fuite les spectres. Encore aujourd'hui dans les croyances populaires « le son des cloches chasse le diable ». Les mêmes préoccupations se manifestent lors de la mise en marche du char portant le chaudron de Crannon dont on faisait résonner les flancs pour implorer la pluie bienfaisante ; le son de l'airain devait chasser les démons retenant les eaux du ciel, en même temps qu'il réveillait de son sommeil la divinité et la contraignait à entendre les prières de l'assistance. Les sonnailles du char de Mérida obéissent très certainement aux mêmes préoccupations de culte et de rituel superstitieux.

Une des plus anciennes descriptions de la procession d'un char cultuel accompagné de tams-tams et de chants nous est révélée dans un des textes cunéiformes protohatti de Boghazkœï. Je dois la connaissance de ce texte, inédit jusqu'ici, à mon fils, le professeur Émile Forrer. Quoique incomplet, il est assez explicite (3). Il s'agit d'une fête donnée en l'honneur du Dieu Telibinus dans la ville de Hanhanna, située en Cappadoce septentrionale, dans le royaume des Protohatti (III^e millénaire avant J.-C.). A propos de cette fête qui durait au moins quatre jours, il est dit : « Le quatrième jour, quand il fait jour, le chanoine [du temple] de la ville de Hanhanna attèle le char du Dieu avec des bœufs. Mais deux bœufs sont donnés par le chanoine de Hanhanna de la maison [c'est-à-dire la propriété] de Orijanni [un grand seigneur dont le métier n'est pas précisé]. Alors ils y posent le Dieu [c'est-à-dire la stèle du dieu] et son prêtre... [lacune]. Le second jour : « leurs oreilles [celles des bœufs] ornent-ils également... »

(1) Déchelette, *Manuel* II, p. 446.

(2) M. Ebert, *Die Bootfahrt ins Jenseits* dans *Prähist. Zeitschr.* 1920, p. 181.

(3) Textes inédits du dossier É. Forrer, Bo 2616, III, 18-25 et 2534, I, 18-23.

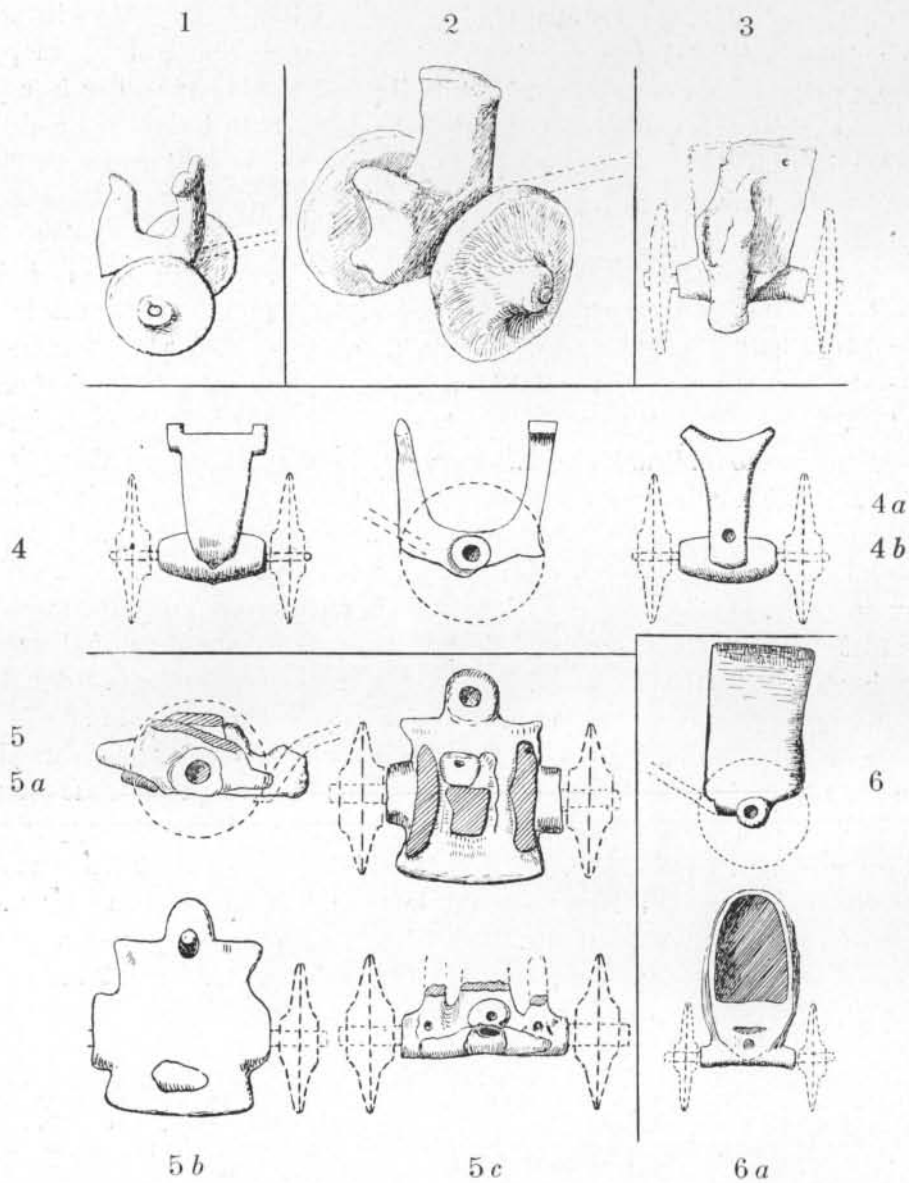


Fig. 7. Chars élamites et mitanni en terre cuite, à chevalet, escabeau ou capote. Elam et Syrie. — 1, Char à chevalet élamite (vers 3000 av. J.-C.). — 2, Char à escabeau, élamite. — 3, Char élamite à chevalet. — 4, a, b, Char à chevalet mitanni (environ 1/2), Sélimiyé (Syrie) (d'après du Mesnil du Buisson). — 5, a, b, c, Char votif mitanni de l'époque de Tell-Masin (Syrie) : profil (5), dessus (a), dessous (b), devant (c) (d'après du Mesnil du Buisson). — 6, Char à bâche, Homs-Emesa (Syrie) ; hauteur. 115 $\frac{m}{m}$ (d'après du Mesnil du Buisson).

[lacune où l'on parlait sans doute des prêtres conduisant les animaux et des objets qui ornaient les bœufs et probablement aussi le char]. « Alors ils posent le dieu derrière [c'est-à-dire derrière les bœufs sur le char]. Mais son prêtre [le grand prêtre] se place avec lui. Ensuite il [le prêtre] tient le dieu à sa place (évidemment pour empêcher que la statue ou la stèle divine ne se déplace ou ne tombe du char) (voir à ce sujet le char du trésor de l'Oxus, fig. 19,3.)

« Les objets du Dieu [les objets sacrés, tels les vases, etc.] et les vierges [les prêtresses] y ont-ils [les prêtres] serrés en arrière « [derrière le dieu ou sur un second char suivant le premier ?] » Au coin de... [lacune ayant indiqué une place, probablement celle devant le temple] ils battent devant le dieu « [c'est-à-dire battent en l'honneur de l'idole, des tams-tams, sorte de tambours, de chaudrons, ou de plaques métalliques]. » Les vierges derrière lui chantent [chantent le chant sacré dont voici le texte fragmenté] : siuni... devenus des taureaux, taureaux,... ils... Et cela... ils posent. Les crieurs précèdent le Dieu... »

La procession du char divin était donc ouverte par une troupe de « crieurs » musiciens faisant résonner leurs tams-tams à leur arrivée devant le temple, pour souligner le son de leurs voix, peut-être aussi pour accentuer la cadence de leur marche. Derrière ces musiciens suivait un attelage de plusieurs bœufs, richement ornés de feuillages, guidés par les prêtres marchant à leur côté. Ces animaux, appartenant les uns au temple, les autres au grand dignitaire, tiraient d'un pas lent et solennel le char sacré sur lequel était posée l'idole du dieu Télibinus de Hanhanna. Un prêtre accompagnait et surveillait la statue placée sur le char. Derrière, sur le même char (probablement à quatre roues) ou sur un second char à deux roues, étaient entassés les objets sacrés, appartenant au dieu, vases, encensoirs, etc. Ce second véhicule transportait également les prêtresses vierges, qui, arrivées devant le temple, chantaient un hymne en l'honneur du dieu. Si le texte était complet, nous saurions peut-être que ces prêtresses, descendues du char, exécutaient, en chantant devant l'idole, des danses rituelles (1). Des sacrifices suivaient sans doute (2).

(1) Mon fils me rend attentif encore à un autre texte de Boghaz Koeï, n° 52 *Keilschriftkunden aus Boghazkœi* (livraison n° 10, n° 9), parlant d'une procession à char : « Le quatrième jour, dès qu'il fait jour, le char déjà orné d'avance, est amené devant le temple. Trois draps, un blanc, un rouge, un bleu, ils réunissent et les suspendent au char. Ensuite ils cherchent le dieu [c'est-à-dire sa statue] du temple et le posent sur le char. Ils le font précéder de deux armes [haches ou insignes?] et d'une charrue de bois. Les femmes burrutim, les femmes gadrus et les femmes hunnis précèdent [également, probablement des danseuses, chanteuses et prêtresses]. Les gens Hub-Ne et les gens Kar-Lil précèdent [également]. Ils tiennent une torche brûlante. Ils aspergent continuellement en avant du « harnais » [de l'eau bénite ou parfumée]. Derrière eux le dieu avance. Alors ils amènent le dieu à la porte de Tavinia vers le bois. Aussitôt le dieu arrivé dans le bois devant la madone du bain, l'homme Tab-Ri [un prêtre] prend une éponge et de l'eau et tourne le dieu vers la maison du bain. Alors le dieu entre dans la maison du bain [c'est-à-dire qu'on y lave la statue] et l'homme Tab-Ri le redresse. Il orne l'autel de bois arti [branches de bois ?] Ensuite il y dépose deux pains et redresse le dieu. L'homme Hal [quelque autre prêtre] prend une cruche d'argent remplie de vin... » [la suite manque].

(2) Un sacrifice humain pour obtenir la pluie, voir le cylindre de style hittite du Musée de Boston. Conteneau, *Manuel*, II, fig. 654.

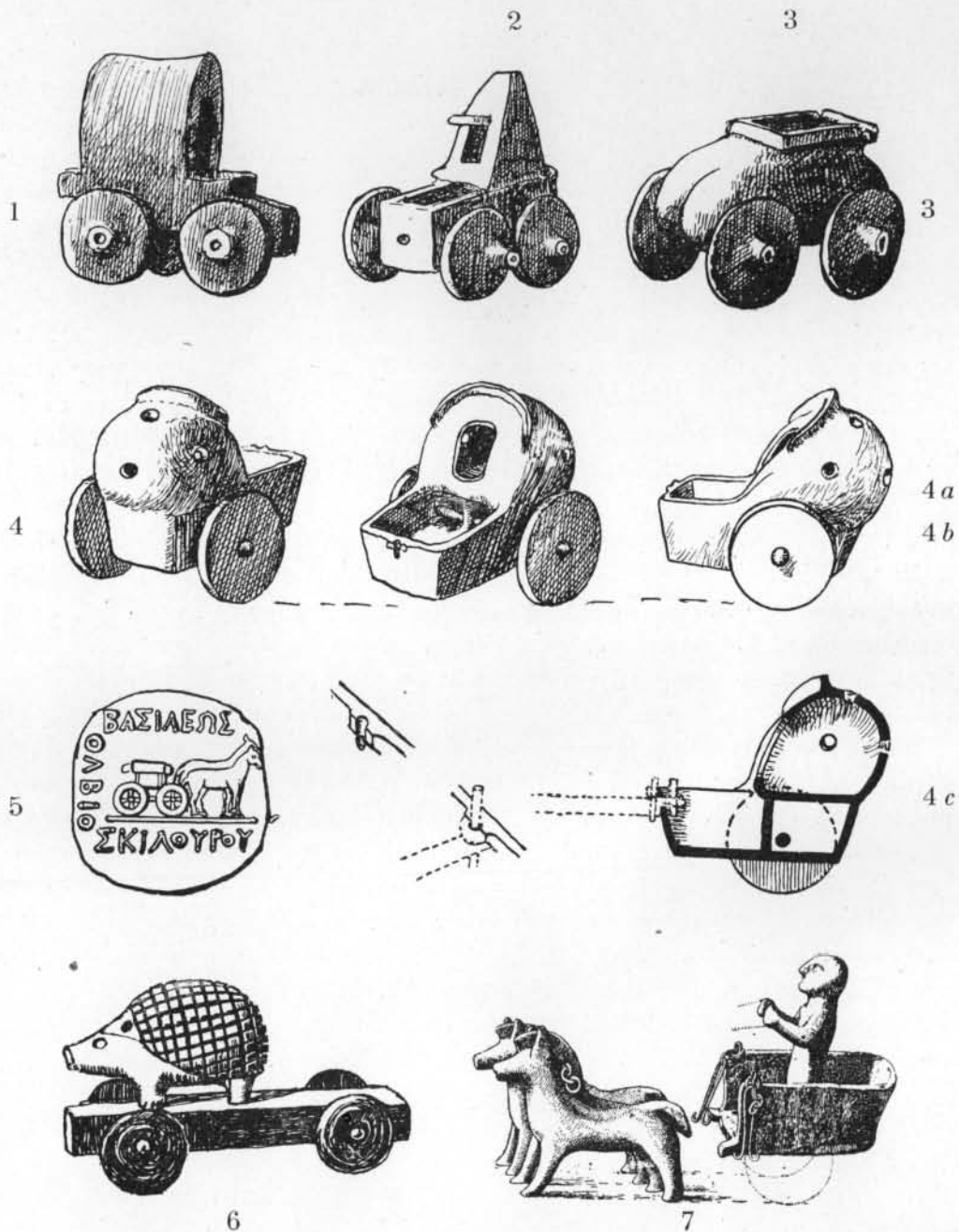


Fig. 8. Chars votifs scythes et italique. — 1-2, Chars scythes à quatre roues et capote, Crimée (d'après Minns). — 3, Char scythe en forme de testicu'es ; le couvercle en forme de phallus manqué, Kertch (d'après Minns). — 4, a, b, c, Char scythe à deux roues et capote, Crimée (1/5, coll. R. Forrer). — 5, Monnaie du roi scythe Scilouros, avec représentation d'un char cultuel portant un objet sacré (phallus ?) empaqueté. — 6, Char votif à hérisson ; marbre blanc ; dépôt rituel de Suse, au Musée du Louvre. — 7, Char étrusque en terre cuite à deux roues, traîné par deux chevaux. Ponte-Cucchiaio, près de Chiusi.

Les fragments du chant sacré conservé sur une des tablettes de Boghazkoeï (1) laissent entrevoir que le dieu Télibinus est comparé à un taureau. Cela rappelle le chant du Rig-Véda qui dit de son dieu : « Tu es le taureau du ciel, le taureau de la terre, le taureau des fleuves, le taureau..., à toi qui donnes la pluie [comparée au sperme que rejette le taureau], oh ! taureau, s'enfle l'Indu... » Mais il se peut aussi que le dieu ait été adoré sous la forme même d'un taureau. Le char n'aurait pas alors transporté une idole anthropomorphe, mais l'image d'un taureau. On rapprochera de ce texte le petit char oriental, à quatre roues, de la collection de M. Altounian (fig. 11) portant la statuette d'un taureau, copié évidemment d'après un char de procession de grandes dimensions. On se rappellera aussi le Veau d'Or adoré des Israélites et que, dans le Rig-Véda, le nom du dieu Indra est synonyme de taureau (2). Si l'on admet par contre que le dieu Télibinus, comparé à un taureau, ait revêtu la forme humaine, il faut se le représenter semblable aux divinités traînées sur un char que reproduisent les cylindres chaldéens ou mittannis (fig. 23,1,2,3) et sur le petit char chaldéen (fig. 6,1), du III^e millénaire avant notre ère, conservé au Musée du Louvre (3). Toutefois sur ce monument, on pourrait se demander si le dieu n'est pas alors incarné par les deux stèles rondes placées en avant du personnage barbu, celui-ci figurant le prêtre que le texte hittite signale comme préposé à la surveillance de l'image divine.

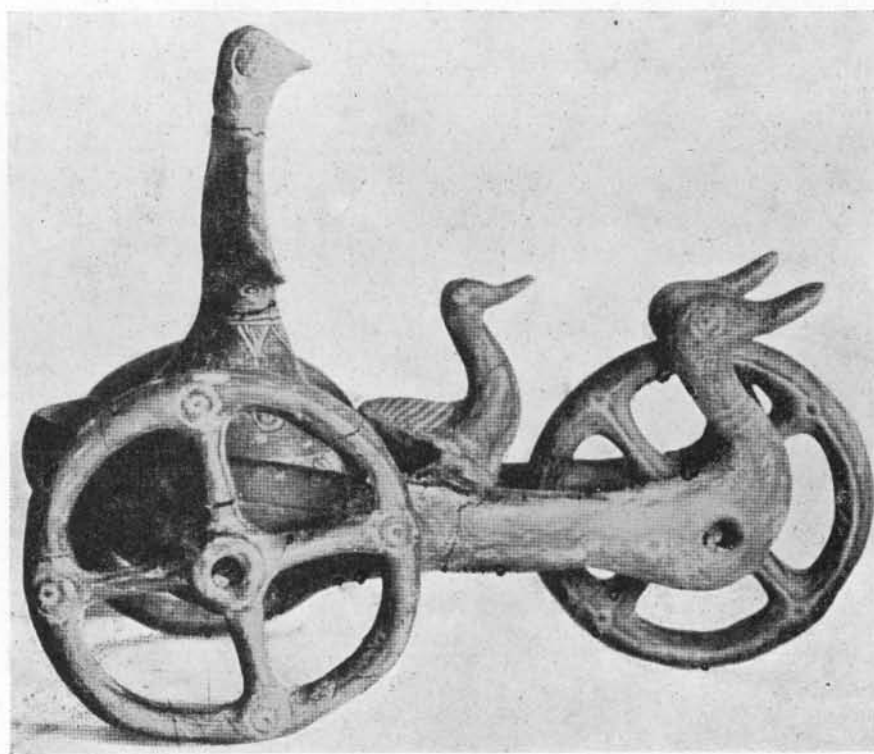
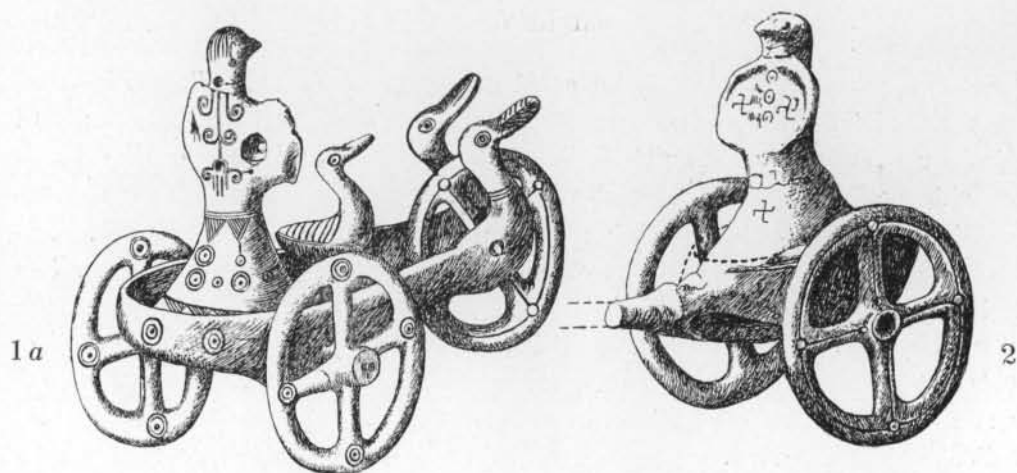
Les chars que l'on promenait dans l'antiquité aux fêtes dionysiaques gardent le souvenir des processions plus anciennes où l'on sortait, traînées sur un chariot, les images de Dionysos-Pan, accompagnées des personnages de son thiasse. Les sarcophages antiques reproduisent fréquemment ces cortèges, transformés au cours des siècles en mascarades orgiaques. Les figures 23,7,10,11 reproduisent quelques-uns de ces monuments : Dionysos et Ariadne sur leur char traîné généralement par des panthères, quelquefois même par des centaures (fig. 28,3) ; sur un vase archaïque (fig. 21,3) Dionysos est représenté s'embarquant sur un véhicule transformé en bateau, semblable aux chars carnavalesques d'aujourd'hui.

On peut se demander si les figures du vase Blacas (fig. 24,1) ne sont pas inspirées précisément d'une antique procession religieuse en l'honneur d'Helios-Sol. Le dieu nimbé lance son char de course vers le firmament ; c'est le soleil qui monte au ciel. La rapidité de la course est indiquée par la position oblique de Sol, de son char et, surtout, des quatre Pégases qu'il dirige. En dessous du char on voit, s'enfonçant dans l'Océan (ou dans la brume du matin), les deux adolescents et les autres constellations, tandis que l'Étoile du matin et Phos-

(1) Bo 2616 III, 18,25.

(2) A. Ludwig, *Der Rigveda* (1876), 11, p. 147.

(3) A. Lefèvre des Noëttes, *La force motrice animale à travers les âges* (1924), pl. IV.



1

Fig. 9. Les deux chars votifs en terre cuite de la nécropole de D. Iplaj (Yougoslavie). — 1 et 1a, Char à trois roues portant une idole masculine (musée de Belgrade) : 5/8 ; d'après Petrovitch, *Starinar*, 1920). — 2, Char à deux roues avec son idole (Musée de Versel ; d'après Meneker, dans *ibid.*, 1930).

phore s'apprêtent à s'élancer elles aussi dans la mer des brouillards. Plus en avant Eos ailée, l'aurore, prend congé du chasseur Kephalos tandis qu'au fond Seléné-Luna, sur un mulet, quitte le jeune Pan. Toutes ces figures constituent un excellent modèle de cortège solaire antique.

Dieux, chars, coutumes et langues ont évolué au cours des siècles, mais les cortèges religieux ont survécu et enchantent encore aujourd'hui les fidèles aussi bien en Europe qu'en Orient. En Espagne (1) surtout les processions jouent un très grand rôle dans la vie de l'Église et de la population. On y promène les statues de la Vierge et des saints sur de grands chars (fig. 31,2 et 35) dont les sonnailles d'autrefois sont aujourd'hui remplacées par le son des cloches ou l'éclat des fanfares.

L'une des survivances médiévales les plus curieuses d'un char cultuel nous a été conservée par le *Chronicon novaliciense* (2) : « Il y avait dans le couvent (de Novalese), situé entre Turin et le Mont-Cenis, un char de bois finement travaillé qui ne devait porter aucun autre objet qu'une grande poutre munie au sommet d'une sonnette très résonnante. A certaines dates, ladite poutre était dressée sur le char de façon que tous pouvaient voir et entendre la cloche. Or, toutes les fermes et villages appartenant au couvent possédaient des chariots sur lesquels on apportait aux moines du vin et du blé ; cinquante ou cent de ces véhicules suivaient alors le char du couvent dont les tintements de la cloche annonçaient que le convoi était destiné au célèbre couvent de Novalese. Et il n'y avait ni duc, ni comte, seigneur ou paysan qui eût osé attaquer le convoi. On dit même que les marchands des foires n'ont jamais ouvert leur commerce qu'à l'approche de ce char à sonnerie... »

Il s'agit bien là d'un char, enseigne de sanctuaire, destiné à ne transporter jamais autre chose qu'un appareil sonore, annonçant la récolte et la foire, protégeant par sa seule présence moissons et marchandises, apportant partout où il passe la paix. Et l'on se souviendra également du char de la divinité germanique *Nerthus* qui elle aussi voyageait à travers sa paroisse et dont le passage était un gage de paix.

Le char de Novalese me rappelle encore un autre char que j'ai vu, il y a une cinquantaine d'années, passer par les rues de ma ville natale de Zurich, lors des fêtes de la Mi-Carême (*Sechseläuten*), jour où on célèbre la fin de l'hiver et l'approche du printemps. On promenait alors par les rues un char muni en avant d'une cloche et surmonté d'un mannequin grandeur nature, représentant un homme en habit noir et chapeau haut de forme, dont le corps était

(1) La procession annuelle de Séville, à laquelle participent en l'honneur de la Vierge plus de douze chars à statues est particulièrement célèbre.

(2) Cité par Grimm, *Deutsche Sagen* N° 412, II, 7-13. Je dois ce renseignement à mon fils Émile Forrer.

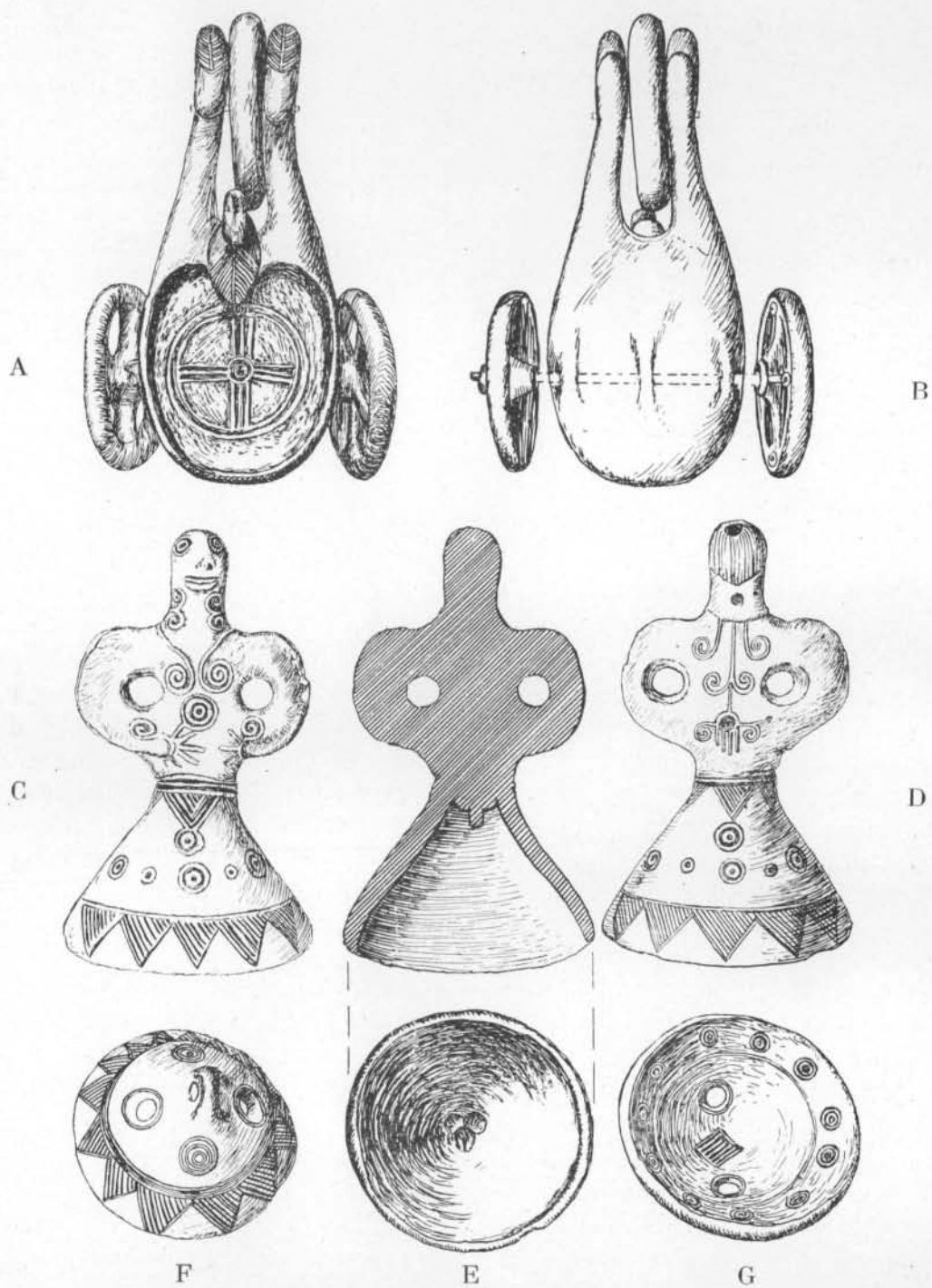


Fig. 10. Détails du char en terre cuite à trois roues de Duplaj (Fig. 9,1). Musée de Belgrade. — A, La caisse, vue d'en haut, avec roue solaire dans le fond. — B, La caisse, vue en-dessous. — C, Statuette d'homme avec robe décorée et torques, vue de face. — D, La même, vue de dos. — E, La même, en coupe; le sexe apparaît sous la robe. — F,G Coupelle ornée sur les deux faces (couverture, parasol ou clochette), trouvée avec le char.

bourré de paille et de toutes sortes d'explosifs. Le char était conduit et entouré par des jeunes gens déguisés en mendiants ou sorcières, ces dernières chevauchant des balais. Tout ce monde menait grand vacarme au moyen d'instruments plus ou moins primitifs où dominaient les crécelles. Contrastant avec ce groupe, une troupe de jeunes gens, costumés en lansquenets et belles dames, faisaient la quête au moyen de bourses fichées à l'extrémité de bâtons plus ou moins longs. Le soir, le mannequin, dit le *Boegg*, était conduit sur une place où avait été dressé par avance un bûcher surmonté d'une perche. Arrivé là, on hissait le Boegg à la potence et l'on mettait le feu au bûcher. On « brûlait l'hiver ».

C'était là encore un char avec appareil sonore, conduit en procession, annonciateur de la fin de la saison froide et sombre, l'hiver. Au reste, les grands et fastueux chars du jour du Mardi-Gras et de la Mi-Carême, à Paris, et ceux du carnaval de Nice ont la même origine. Ils représentent une survivance, très déformée il est vrai, des chars cultuels ; la sonnerie survit toujours remplacée par les fanfares et le vacarme des participants.

Pour en revenir à notre char de Mérida, il reste encore à rechercher par quel moyen le char était mis en mouvement pour que les sonnailles puissent entrer en action. C'est là un des chapitres les plus intéressants et, comme nous le verrons plus loin, des plus importants. Au repos, les clochettes naturellement restent muettes ; elles le sont encore si l'on traîne le chariot dans une seule direction, le mouvement n'étant pas assez fort pour les faire résonner. Il n'en est pas de même si l'on actionne le véhicule à la façon de celui de Crannon, c'est-à-dire par un mouvement de va-et-vient. Clochettes et chaînettes entrent alors en mouvement et à leur son s'associe le cliquetis produit par leur contact avec le bronze de la plate-forme et du corps du cheval.

II. *La locomotion des chars cultuels.*

L'étude des sonnailles du char de Mérida nous a amené à un résultat assez inattendu, celui d'une *locomotion en va-et-vient*. Je dis assez inattendu, car le but primitif du char est cependant son déplacement en « sens unique » et sur des distances assez considérables, importantes s'il s'agit de chars de guerre ou de voyage, moindres pour des chars processionnels.

Le mouvement de va-et-vient a quelque chose d'hésitant, de comparable aux premiers pas d'un enfant, à un homme marchant avec peine sur la glace ou à un char primitif n'avancant qu'avec difficulté sur une mauvaise route et de ce fait s'arrêtant à chaque pas. On est ainsi ramené aux époques lointaines des premiers chars encore si imparfaits, et c'est peut-être dans l'imitation de leurs mouvements que ce procédé, ayant pris dans la suite des temps le caractère



Fig. 11. Chariot votif en bronze portant une figurine de taureau (coll. Altounian). Travail phénicien, probablement syrien. — La plateforme est munie en avant d'une bélière destinée à faciliter la traction (environ 2/3 grandeur nature).

d'une marche ou danse rituelle, a ses origines. La célèbre procession des sauteurs d'Echternach (Luxembourg), la *Echternacher Springprozession* où les participants marchent en sautant toujours deux pas en avant et un en arrière semble garder le souvenir d'un rite de ce genre (1). Il n'est pas interdit d'imaginer une foule de dévôts préhistoriques suivant de la même façon l'image de leur dieu dont le char, par un mouvement semblable, avançait de quelques mètres, s'arrêtait ou reculait un peu, puis reprenait sa marche en avant. C'est le rite indiqué par le char de Mérida et qu'on peut également soupçonner pour celui de Crannon et pour bien d'autres chars culturels : le petit char à timon de Gross-Perschnitz (fig. 17,4) dont la chaînette ne résonne qu'en remuant le char en va-et-vient ; le petit char en bronze de Costa Figueira en Portugal (fig. 21,4), attelé des *deux* extrémités et destiné par conséquent à être remué dans les deux sens (2) ; les chars de Szaszvarossek (fig. 13,4) et Peccatel (fig. 13,3) portant des tiges servant à les mouvoir ; des têtes d'animaux placées dans les deux sens tandis que sur d'autres chars les tracteurs en forme de têtes de canards et de taureaux sont toujours placés dans une seule et même direction (3).

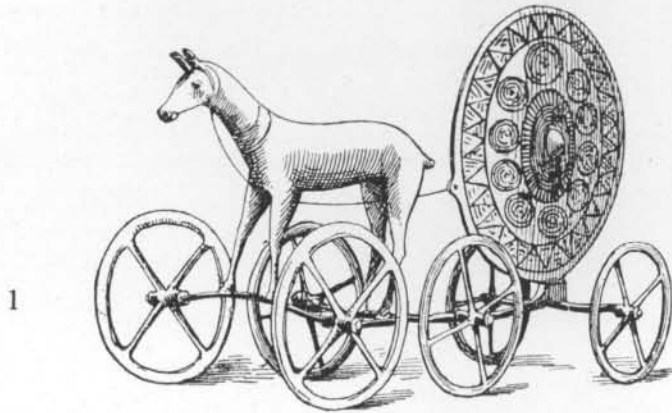
Des véhicules destinés à des voyages plus ou moins étendus, se rencontrent surtout chez les peuplades nomades ou jadis nomadisantes. Il en est ainsi du char vide, mais richement orné de Xerxès qui, selon Hérodote, suivait le roi et son armée dans tous leurs déplacements et transportait, sur un trône, invisible aux yeux des profanes, le Maître des dieux.

Il devait en être de même pour le char de la déesse germanique *Nerthus*, image de la terre féconde, dont le culte était commun à huit tribus de la Germanie du Nord, Reudignes, Avions, Angles, Varins, Endoses, Suerdones et Nuithones. Leur sanctuaire était situé, d'après Tacite, dans une île de l'Océan, au fond d'une forêt sacrée où l'on conservait, recouvert d'un tapis, le char de la déesse. Ce tapis était destiné sans doute à cacher l'idole aux yeux des profanes, la vue de la déesse étant seulement permise au prêtre qui accompagnait le char dans ses visites aux différentes tribus. Le véhicule, probablement à quatre roues et richement orné, était traîné par des vaches. Sa présence interdisait toute guerre, et tout objet de fer devait être éloigné de son passage. Cette interdiction paraît indiquer que l'origine du culte remonte à l'âge du bronze. Au retour de son long

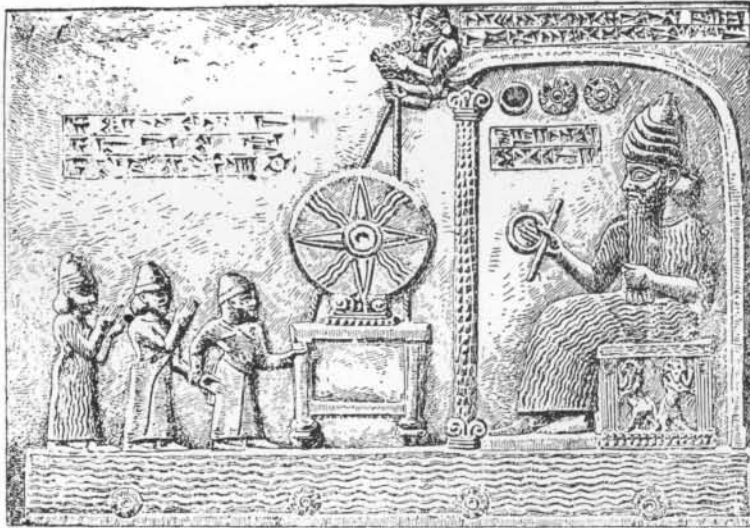
(1) On en rapprochera la coutume très ancienne de promener « en dansant » une énorme tour de bois, haute de plusieurs étages et couronnée de la statue du Saint, lors de certaine fête religieuse par les rues de Palerme. La tour est portée par une foule d'hommes qui la tiennent en une position branlante, tandis que les autres participants de la procession adoptent également une marche légèrement dansante ou vibrante.

(2) Ed. de Folita (*Estudio sobre tres bronzes arqueológicos*, Porto, 1923) pense qu'il s'agit d'une taurobole, mais les deux figurines humaines ne semblent pas tuer les bœufs ou taureaux, mais les conduire du haut du char avec leurs piques à la façon des gardians espagnols utilisant des piques pour stimuler la marche de leurs troupeaux. Cf. également aussi Juan Cabré Agnilo, *La Rueda en la Peninsula Ibérica* (Soc. esp. de Antropología, Madrid, 1924), fig. 17, p. 13.

(3) H. Seger, *Die Deichselwagen von Gross Perschnitz*, Kreis Militsch, dans *Alltschlesien* (1931), III, p. 185-204.



1



2

Fig. 12. **Roues solaires et appareils de mise en marche.** 1, Char solaire de Trundholm, à six roues, traîné par un cheval. Environ 1/5 de la grandeur; musée de Copenhague. — 2, Le dieu Shamash trônant devant le disque solaire dressé sur un autel. Bas-relief de Sippara. Ce disque est mis en rotation par des officiants cachés dans la toiture du sanctuaire. Au-dessus de la statue du dieu le soleil, la lune et un astre. Devant l'autel, trois rois-prêtres; au registre inférieur, astres se reflétant dans l'eau (d'après Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art*, II).

voyage, le char et son contenu étaient plongés dans un lac désert par des esclaves qui aussitôt après y étaient précipités et noyés pour avoir vu l'image de la déesse (1).

Un autre char, reproduit sur une monnaie de Scilurus, roi des Scythes des régions d'Olbia et de Panticapée (fig. 8,5), était également un char cérémoniel destiné à l'origine à accomplir un long trajet. Il était tiré par deux chevaux et gardait le souvenir d'une époque où la population vivait à l'état nomade, emmenant avec elle, dans ses déplacements, le sanctuaire de son dieu.

La locomotion de ces chars culturels « nomadisants », si on nous permet de les désigner ainsi, était assurée ordinairement, comme nous l'avons vu, par des chevaux, des bœufs ou des vaches. Il est même certain que dans quelques régions on réservait le cheval aux divinités masculines, le bœuf ou la vache aux divinités féminines (2). Lorsque l'idole était de petites dimensions ou que le chariot ne dépassait pas les environs immédiats du sanctuaire, il était simplement traîné par les dévots.

A l'intérieur des temples, les prêtres se chargeaient eux-mêmes de la locomotion du char, surtout s'il s'agissait de gestes devant rester invisibles des profanes.

Dans ce dernier cas il faudrait alors supposer une mise en marche faite par une main invisible, par un ou deux personnages dissimulés, dirigeant le va-et-vient du véhicule au moyen de liens minuscules fixés aux extrémités du chariot. Des procédés de ce genre étaient encore un usage, au moyen âge, dans l'Église chrétienne ; on faisait ainsi apparaître et disparaître, au moment voulu, lors des mystères de la Passion, la Colombe du Saint-Esprit.

L'antiquité elle aussi a bien connu ces artifices. On se souviendra du rôle joué par le *cryphius* dans les cérémonies mithriaques et de l'autel creux, avec siège intérieur, découvert par nous dans le mithraeum de Koenigshoffen près de Strasbourg (3). On se rappellera aussi certaines déesses grecques dont les idoles levaient à certains moments, maniées par des mains invisibles, le ou les bras en signe de consentement aux désirs exprimés par les prières des dévots. Fait à remarquer, de même qu'il existe des chars culturels en miniature, on connaît des réductions en terre-cuite de ces idoles (4). Homère signale les trépieds d'Hephaistos montés sur roues « afin de se rendre d'eux-mêmes à la réunion des dieux » (5). Tel est aussi le trépied d'Apollon pourvu d'ailes de cygnes pour mener le dieu à travers les airs (6).

(1) Cela rappelle le culte de la *Magna Mater* de Gordion, en Phrygie, dont le char sacré ornait le grand temple de la cité. Cultes et processions furent par la suite introduits à Rome, où après la cérémonie la statue était baignée dans le Tibre. Le même rite se retrouve dans le culte de la déesse hindoue de la fertilité Durga.

(2) Des vaches traînent le char de la déesse Nerthus (*Germania*, 40) et celui de Cybèle entrant à Rome par la porte Capène (Ovide, *Fastes*, IV, 345). Il en était de même pour le char de la prêtresse d'Hera (Hérodote, I, 31) et le chariot d'une divinité gauloise mentionnée par Grégoire de Tours (*De Glor. conf.* 77), etc.

(3) R. Forrer, *Das Mithras-Heiligtum von Koenigshofen*, Strasbourg, 1912.

(4) Un bel exemplaire existe dans la collection Schlumberger au Musée de Strasbourg.

(5) *Iliade*, XVIII, 368.

(6) Baumeister, *Denkmäler*, fig. 108.



Fig. 13. Chars à chaudrons. — 1, Milavec (Bohème). — 2, Skallerup (Danemark). — 3, Peccatel (Mecklembourg). — 4, Szaszvarossek (Bohème). — 5, Judenburg-Strettweg (Transylvanie). Le bassin qui supporte la déesse n'est que le reste de la coupe à anneaux résonnants reproduite fig. 30 2 d'après Chantre. La plateforme de ce char, travaillée à jour, est reproduite plus loin (fig. 22,1).

Mais l'exemple le plus concluant et probablement le plus ancien existant actuellement, est le célèbre bas-relief représentant le dieu-soleil Shammash (fig. 12,2) devant lequel est dressé sur un autel un grand disque solaire, mis en mouvement par un système de fortes cordes dirigées par deux personnages à demi cachés au-dessus du baldaquin du sanctuaire ; au fond du temple apparaissent les disques de la lune, du soleil et d'un troisième astre. L'inscription cunéiforme qui accompagne le relief porte le texte suivant : « Image du soleil, le grand seigneur qui demeure dans le temple de Bit-Para qui est dans Sippara. » Ce document est d'autant plus intéressant qu'il date d'environ 870 ans avant notre ère, précisément une époque où, en Europe, le culte du soleil et les chars cultuels étaient particulièrement en vogue.

Une autre forme de rituel se voit sur les chars géants des Indes reproduits sur les figures 31,2 et 32. Des statues de chevaux fixées en avant du char à une certaine hauteur semblent cependant faire mouvoir l'énorme véhicule, alors qu'en réalité, celui-ci est actionné par les fidèles qui le traînent de ville en ville au moyen d'un long et gros câble.

Cela rappelle le célèbre char de Trundholm (fig. 12,1) où le cheval monté sur roues paraît entraîner le disque solaire, alors que dans la réalité il était tiré au moyen de cordes par une main qui probablement restait invisible aux profanes. J'attire à cette occasion l'attention sur la petite douille de bronze qui, fixée à l'arrière-train du cheval, était utilisée pour l'insertion des crins simulant la queue de l'animal. Je me demande si cette queue artificielle ne répondait pas à quelque but magique, concernant la locomotion automatique du cheval. On n'a qu'à se souvenir de la queue du taureau mithriaque faisant pousser à son extrémité trois épis, pour être renseigné sur la force mystique et magique attribuée déjà à l'époque préromaine à cette partie du corps. Quant à la locomotion, on en rapprochera la tradition populaire d'après laquelle c'est la queue qui permet au diable de traverser les airs, et la superstition de certaines populations rurales (en Alsace par exemple) que le balai peut rapidement transporter à travers les airs les sorcières qui le chevauchent la brosse en bas. Pour éviter l'emploi du balai dans ce but et empêcher les sorcières d'entrer dans les écuries, il faut, tous les soirs, planter le balai devant la porte, debout, la brosse en l'air. C'est dire qu'on attribue à la queue, que ce soit celle du diable, du cheval ou la brosse d'un balai, le pouvoir magique d'emporter son possesseur à travers les airs. A ce point de vue, la queue extrêmement accentuée du cheval hallstatien (fig. 29,8) est particulièrement intéressante. Il en est de même de la queue entourée de liens du cheval sur le char de Mérida. On n'oubliera pas que dans l'antiquité les bandelettes appliquées sur toute sorte d'objets sacrés avaient une signification rituelle. Celles qui entourent la queue du cheval de Mérida ne sont pas de simples ornements et la coutume espagnole d'enrubanner cette

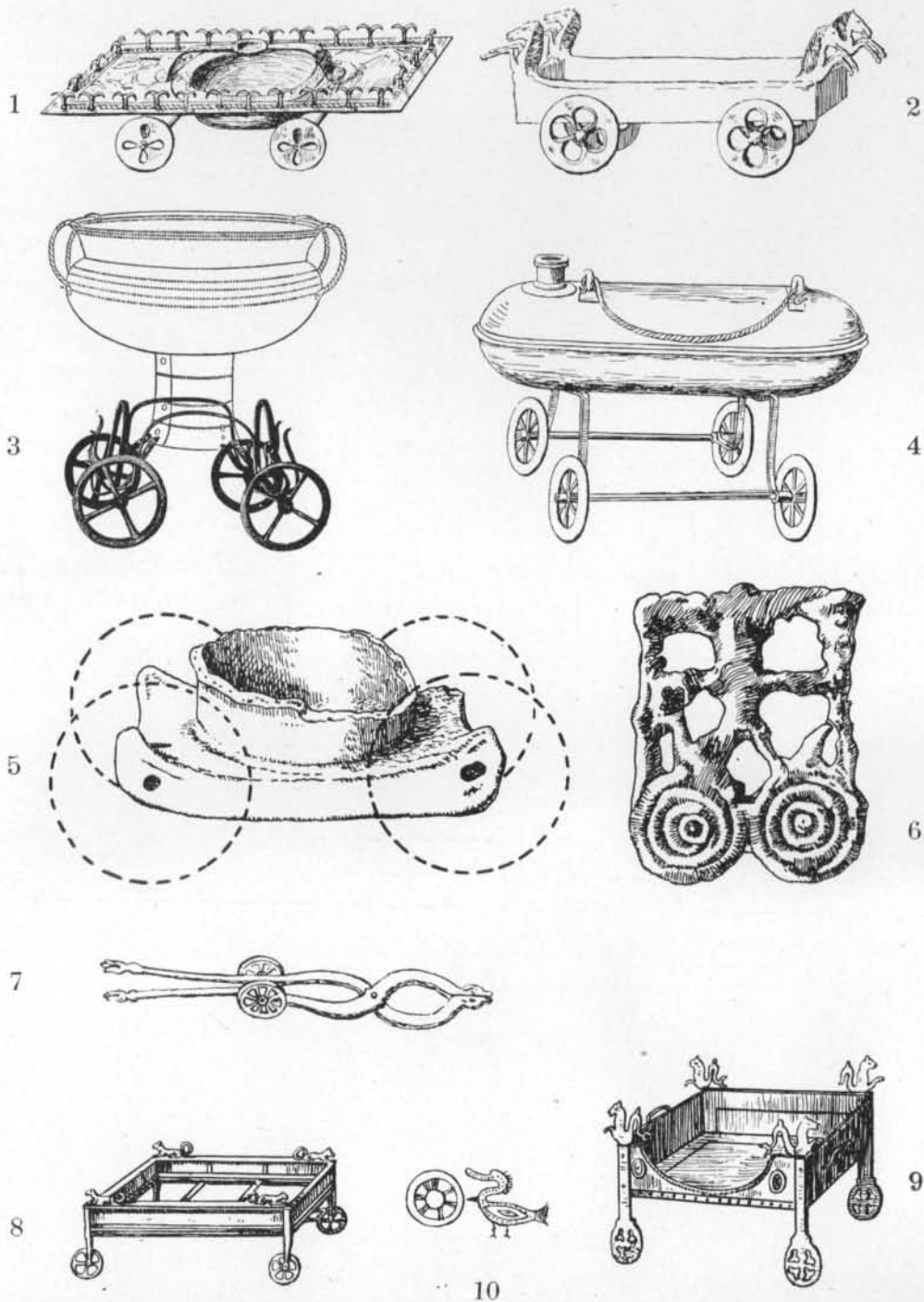


Fig. 14. Chaudrons et bassins sur roues. — 1, Char à bassin, orné de lions (1/20), Cervetri (d'après Montelius, *Civ. prim.*, pl. 336). — 2, Char à bassin flanqué aux angles de quatre protomes de chevaux (environ 1/15), Vulci (d'après Montelius, *ibid.*, pl. 267). — 3, Char à chaudron, Ystad (Suède). Le chaudron est reconstitué d'après celui de Peccatel. — 4, Char à bassinoire, région de Rome (d'après Undset). — 5, Char à petit chaudron de Dergischow (Silésie), terre cuite (d'après Seger, *Allschlesien*). — 6, Relief en plomb, figurant un char à personnage, nécropole de Frög (Styrie), d'après Hørnes, *Urgesch. d. bild. Kunst*. — 7, Tenaille flanquée de roues, Vulci (d'après Undset). — 8, Gril ou porte-viande, sur roues, orné de lions, Capodimonte di Bolsena. — 9, Braséro ou porte-viande, orné d'hippocampes, à roues fixes, Città della Pieve, près Chiusi. — 10, Roue et canard d'une plaque de ceinturon hallstattienne.

partie du corps des chevaux n'est peut-être que la réminiscence d'un usage rituel fort ancien (1).

Le char de Mérida offre du reste un autre trompe l'œil non moins intéressant, évidemment intentionnel : son mouvement de va-et-vient transforme la scène de chasse inanimée en une sorte de combat acharné où tantôt le sanglier, tantôt le chasseur semblent prendre le dessus. Ce mouvement appliqué au char de Judenbourg (fig. 13,5) devait produire à peu près les mêmes effets. — C'étaient sans doute les officiants qui se chargeaient, cachés ou non, de faire mouvoir ces petits véhicules. Dans certains cas, comme sur les chars du type de Burg-sur-Sprée (fig. 17,7), un timon plus ou moins long facilitait la manipulation. On n'oubliera pas que sur ces *Deichselwagen* le timon est placé, non pas à l'avant du char, mais à l'arrière, et que les figurines qu'ils supportent sont orientées toujours à l'opposé du timon. Le dirigeant se trouvait donc placé derrière le char, comme nous l'avons pu constater jadis pour les voitures préhistoriques à quatre roues d'Ohnenheim, de Deibjerg, Dipylon et d'Oedenbourg (fig. 4,2,3,15 et 22,2) (2). Or, si le timon de bois fiché dans la douille, avait une certaine longueur, cette tige longue et mince permettait à un *cryphius* de manier les chars (fig. 17,4-7) à distance et presque invisiblement. La mentalité de l'homme préhistorique n'est certes pas à mettre en parallèle avec celle de l'homme moderne ; pour la comprendre il faut la comparer à celle des enfants ou des populations rurales du moyen âge, aussi naïves que superstitieuses.

L'attribution d'ailes à un cheval, un taureau, un lion ou un homme leur assurait, dans la mentalité antique, des forces surnaturelles, celles de voler dans les airs, de s'approcher du ciel. En même temps on faisait de ces animaux des êtres surnaturels, divins. Les atteler devant un char, c'était donner à celui-ci la possibilité et les forces de s'envoler par les airs. Ainsi à une époque très reculée déjà on voit gravé sur un cylindre chaldéen un char à quatre roues tiré par un lion ailé, s'approcher d'un prêtre (fig. 23,1). Plus tard le char d'Hélios-Sol est parfois attelé de pégases (fig. 24,1) et celui de Triptolémus traîné par des serpents ailés (fig. 23,4). Enfin les ailes qu'on attache au char lui-même lui confèrent cette puissance ; le char de Triptolémus (fig. 25,1) en est un excellent exemple. Pour la même raison, on orne les chars de représentations d'oiseaux, colombes, corbeaux, canards et cygnes devenus ainsi des tracteurs symboliques (chars à timon (fig. 17,4-7) ; chars à chaudron de Crannon (fig. 24,3,5), de

(1) Sur une miniature persane que je possède, le cheval blanc (fig. 31,3) portant sur son dos un dieu figuré sous la forme d'un buisson ardent en or (on en rapprochera le buisson enflammé sous la forme duquel Dieu apparut à Moïse), a la queue nouée en nœud et cette partie se détache de la racine blanche de la queue par sa peinture en rouge.

(2) On a prétendu que ces chars ne pouvaient pas tourner sans appareil mobile fixé sur l'avant-train ; mais avec le char d'Ohnenheim, une fois reconstitué, nous avons exécuté toutes sortes de manœuvres dans la cour du Palais de Rohan.

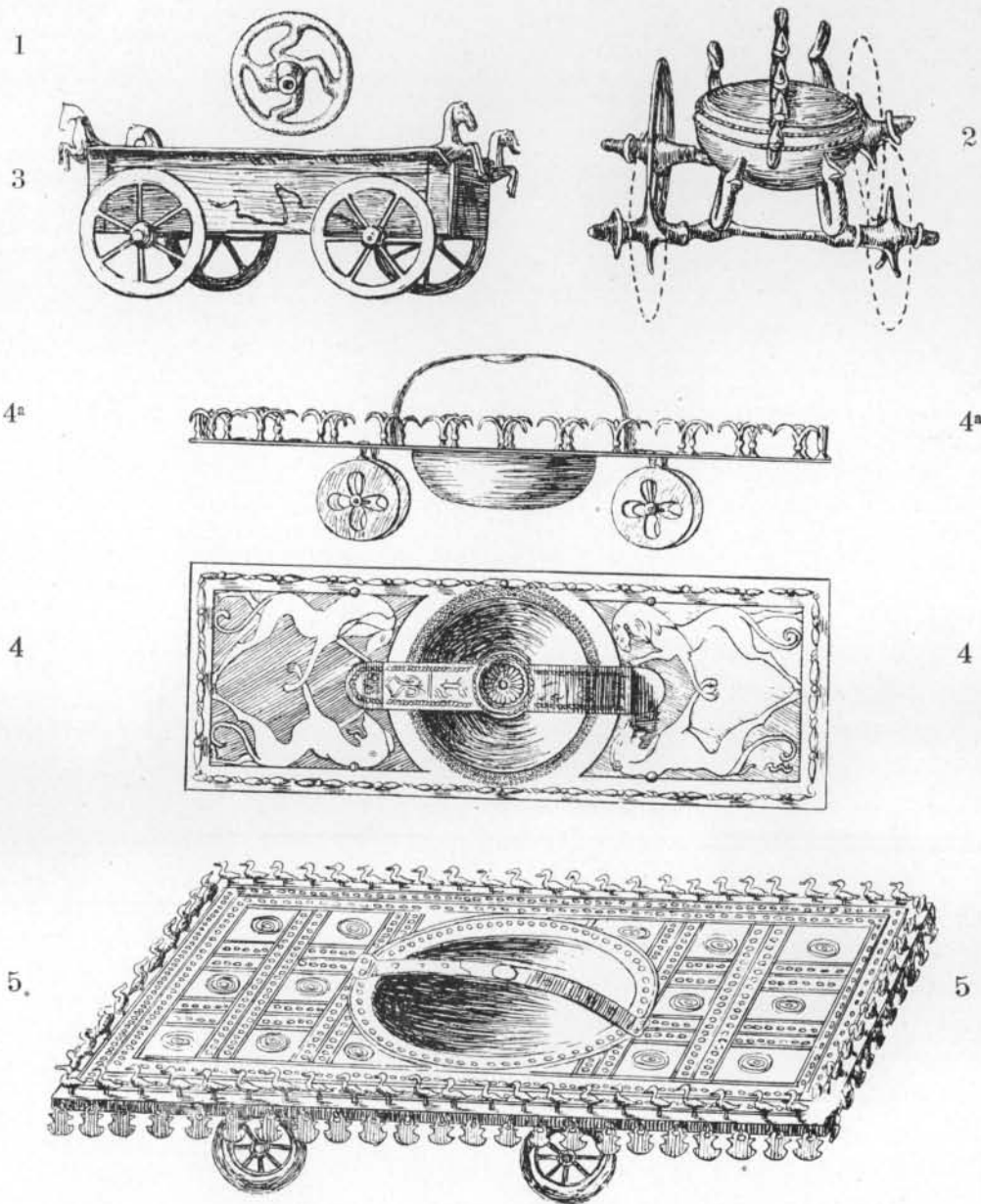


Fig. 15. Chariots, bassins étrusques à quatre roues. — 1, Rouelle de bronze ; Chiusi. Les quatre rayons sont disposés en forme de swastika (d'après Montelius, *Civ. prim.*, II, pl. 219). — 2, Char à bassin orné de têtes d'oiseaux, vue de face ; Szaszvarossek (Bohême) (voir fig. 13, 4). — 3, 3a, Char à bassin orné de chevaux, Italie. — 4, 4a, Char à bassin ; la plate-forme est ornée de lions ; Cervetri (d'après Montelius, *op. cit.*, pl. 336). — 5, Char à bassin, orné de canards ; Veji, près Rome ; long. 0 m. 625 (d'après Montelius, *op. cit.*, pl. 354).

Saszvarossek (fig. 13,4), de Skallerup (fig. 13,2), de Déméter-Cérès, etc. Enfin le véhicule prend la forme d'un oiseau (petits chars italiens, fig. 17,1), char de Glasinac (fig. 16,1).

Ce caractère surnaturel de l'attelage et la rapidité de sa course à travers les airs est rendu encore plus saisissant par l'inclinaison donnée au véhicule et aux coursiers. C'est le cas du char étrusque de Monteleone (fig. 20,2) et d'une terre cuite grecque (fig. 26,1) représentant un bouc enlevant dans les airs le char d'Apollon. Sur ce dernier objet, la position très inclinée en arrière du conducteur divin et son manteau flottant au vent accentuent encore l'effet recherché. Il n'est pas jusqu'au coloris de la pièce où dominant le bleu et le blanc, couleurs de l'éther et des nuages, qui ne cherchent à compléter cette impression.

Ces caractères mis à part, on voit dans le cours des âges et du reste assez tôt, se produire une gradation dans le choix des animaux utilisés pour la traction des chars cultuels. Au début, ce sont des bœufs, des vaches, des boucs. Les chars de Nerthus, de Luna (fig. 28,4) trainés par ces animaux remontent évidemment par leur âge jusqu'aux origines de ce mode de locomotion. Le taureau et le cerf, d'une part, le cheval de l'autre, marquent un stade déjà avancé, d'autant plus qu'on les réserve pour les grandes divinités. C'est alors que certains peuples, surtout mésopotamiens et méditerranéens, les munissent en surcharge d'une paire d'ailes. La gradation se poursuit en même temps sur une autre ligne. On choisit comme tracteurs divins des animaux rarement utilisés dans un service ordinaire : le lion apparaît déjà sur un cylindre syrien des environs de l'an 2.000 av. J.-C. (fig. 23,2) ; un lion ailé est figuré sur un cylindre chaldéen (fig. 23,1) ; deux et parfois quatre lions sont attelés aux chars de Cybèle (fig. 27,1,3). La panthère ou le tigre vont traîner les chars de Dionysos, de Bacchus et de son thiasse (fig. 23,11,12,25,4). Dans un autre ordre d'idée, le cheval devient un centaure au service du dieu (fig. 23,7). Des serpents, parfois ailés (fig. 23,4,24,6,25,2,3), des basilics (fig. 16,6), même des hippopotames (fig. 23,9), seront attelés à ces véhicules, et s'il s'agit d'une divinité aussi puissante que Pallas-Athéna, l'Abondance, ou de l'empereur divinisé, on fera appel à l'éléphant. Mais alors, pour que la personne du triomphateur ne disparaisse pas derrière l'animal géant, on rehaussera la caisse du char jusqu'à la hauteur du dos de l'éléphant et on y placera le trône dominant la foule (fig. 27,2 et 28,5). Et ceci nous amène nécessairement à étudier la question des grands et des petits chars cultuels.

III. *Grands et petits chars cultuels*

Lorsque l'on parle de chars cultuels, on pense naturellement à ces petits véhicules en bronze ou terre cuite ayant un peu l'aspect de jouets d'enfants, les

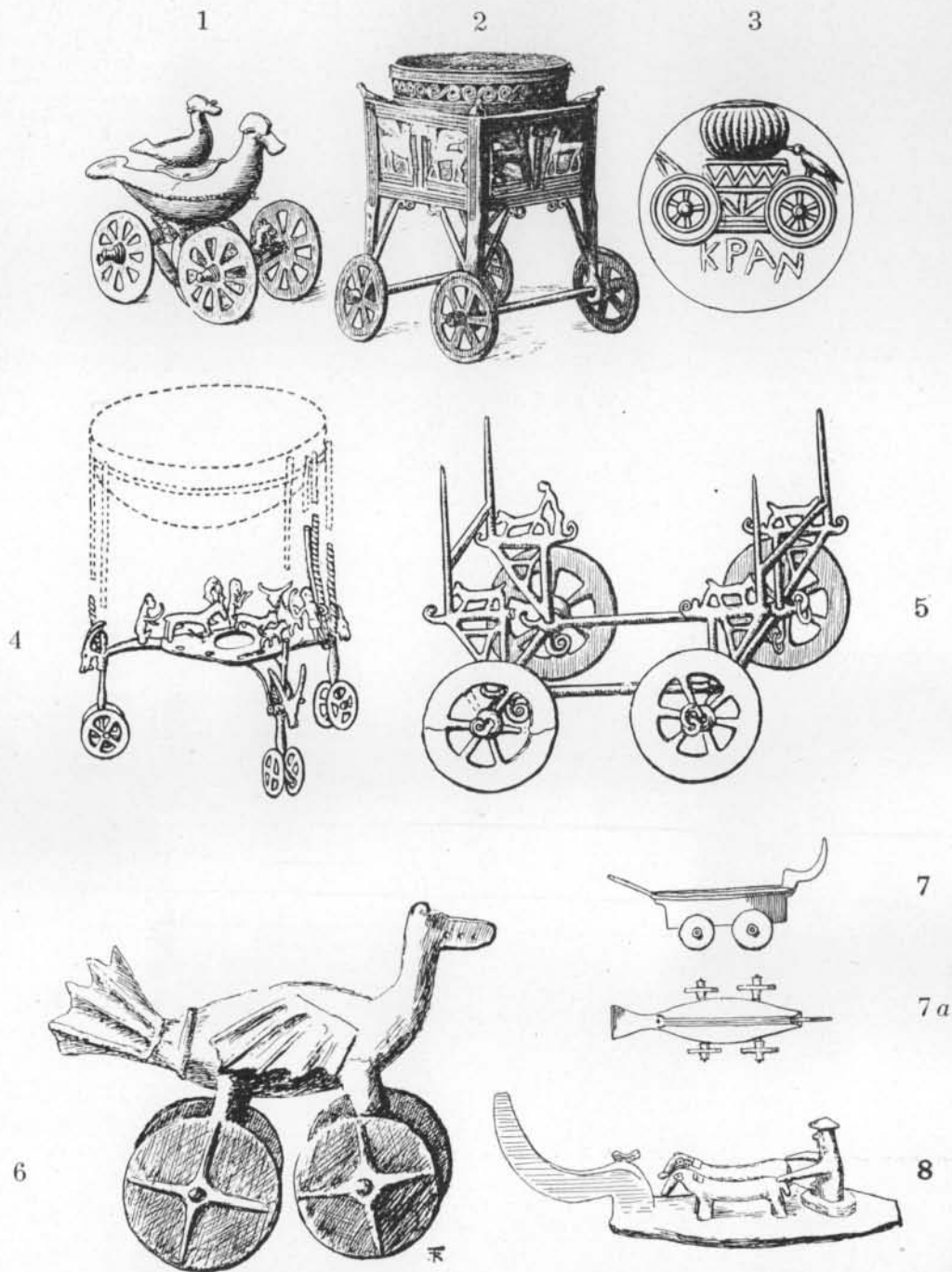


Fig. 16. Chars à quatre roues portant des récipients, chars aviformes et autres en bronze (1, 2, 4, 5, 7, 8) et terre cuite (6). — 1, Char aviforme, brûle-parfum, Glasinac (Bohème). — 2, Récipient à quatre pieds, phénicien, monté sur quatre roues, Larnaca (Chypre). — 3, Le char de Crannon, flanqué des deux corbeaux, d'après les plus anciennes représentations monétaires. — 4, Récipient monté sur quatre pieds, à huit roues, de Lucera. Le support porte la représentation de personnages ithyphalliques gardant des troupeaux. Ashmolean Museum, Oxford (d'après Undset, *Antike Wagengebilde*). — 5, Char phénicien ou italique, avec porte-cierges et personnages labourant la terre, Rome (d'après Undset, *op. cit.*). — 6, Basilic monté sur quatre roues, Canosa. — 7, 7a, Chariot avi-et naviforme, Pompéi (Musée Kirchner, d'après Daremberg et Saglio, *Dict. des antiq.*). — 8, Couvercle d'un petit char semblable au précédent, groupe d'un conducteur et de ses deux chevaux, découvert dans la Saône (Undset, *op. cit.*).

uns munis de trois roues (Gross-Perschnitz et Burg, fig. 17,6,7, Duplaj, fig. 9), les autres de deux roues (Curium etc., fig. 6,1-3,7,1-6) ou de quatre roues (Judenburg, Corneto, Glasinac, Rome, fig. 16,1,5,6, 17,1 à 3) ou bien encore à ces véhicules porteurs d'un chaudron (Szaszvarossek, Peccatel, Skallerup, fig. 13). Parfois ces chariots sont si petits qu'on n'ose les classer autrement que comme des objets votifs, ex-voto ou mobiliers funéraires, parfois encore comme brûle-parfums (tels les petits chars en forme d'oiseaux souvent munis d'un couvercle de Corneto, Glasinac, etc. fig. 16,1 17,2,3). A notre avis, ces petits monuments sont directement copiés ou tout au moins inspirés de chars cultuels de grandes dimensions. Cette interprétation n'exclut nullement en principe leur destination soit rituelle, soit utilitaire. Les preuves de cette interprétation ne font point défaut ; les pays du nord et du centre de l'Europe ont fourni des chars de toutes dimensions, aussi bien que les régions méditerranéennes et l'Orient.

Nous avons déjà signalé le char de Xerxès portant le trône vide destiné au maître des dieux et tiré par huit chevaux. Xénophon parle de véhicules semblables : « Lorsque Cyrus, dit-il, quittait son palais, il était précédé de chevaux destinés à être sacrifiés au Soleil et d'un char blanc orné de couronnes destinées au Soleil. Suivait un deuxième char traîné par des chevaux ornés de pourpre, et des chars plus petits portant des feux allumés. On immolait ensuite les chevaux en l'honneur du Soleil et on sacrifiait également en l'honneur de la Terre ». Il s'agit ici évidemment de grands chars puisqu'ils étaient tirés par des chevaux. Le char blanc devait être vide comme celui de Xerxès, mais pourvu d'un trône pour que le dieu solaire invisible puisse s'y asseoir. Le char rouge-pourpre était probablement voué au Feu ou à la Terre ; les petits chariots porteurs de foyers étaient peut-être des braséros à quatre roues semblables à celui de Larnaca (fig. 16,2), transportant les braises destinées à allumer les feux du sacrifice.

Les dimensions du char de la déesse germanique *Nerthus* devaient être également considérables, au moins semblables à celles des chars à trônes de Dejberg et d'Ohnenheim (fig. 22,1,2), qui permettent de se représenter la forme de ces véhicules : un char bien construit dans tous ses détails, pourvu d'un timon pour y attacher deux chevaux ou, à l'aide du joug, deux bœufs ou vaches ; char de bois richement orné de motifs de bronze, à roues finement travaillées, aux jantes minces de type hallstattien ; portant un trône orné avec soin, surmonté jadis d'un baldaquin dissimulant l'idole aux regards des profanes ou protégeant le personnage qui occupait le siège ; à l'arrière une tige ou deux saillies formant gouvernail de direction que manœuvrait un conducteur en levant l'arrière-train et en le déplaçant vers la droite ou vers la gauche, comme le montrent les figures des vases d'Oedenbourg et du Dypilon (fig. 4,2,3,15). Dans la tombe d'Ohnenheim nous avons retrouvé les restes de ce conduc-

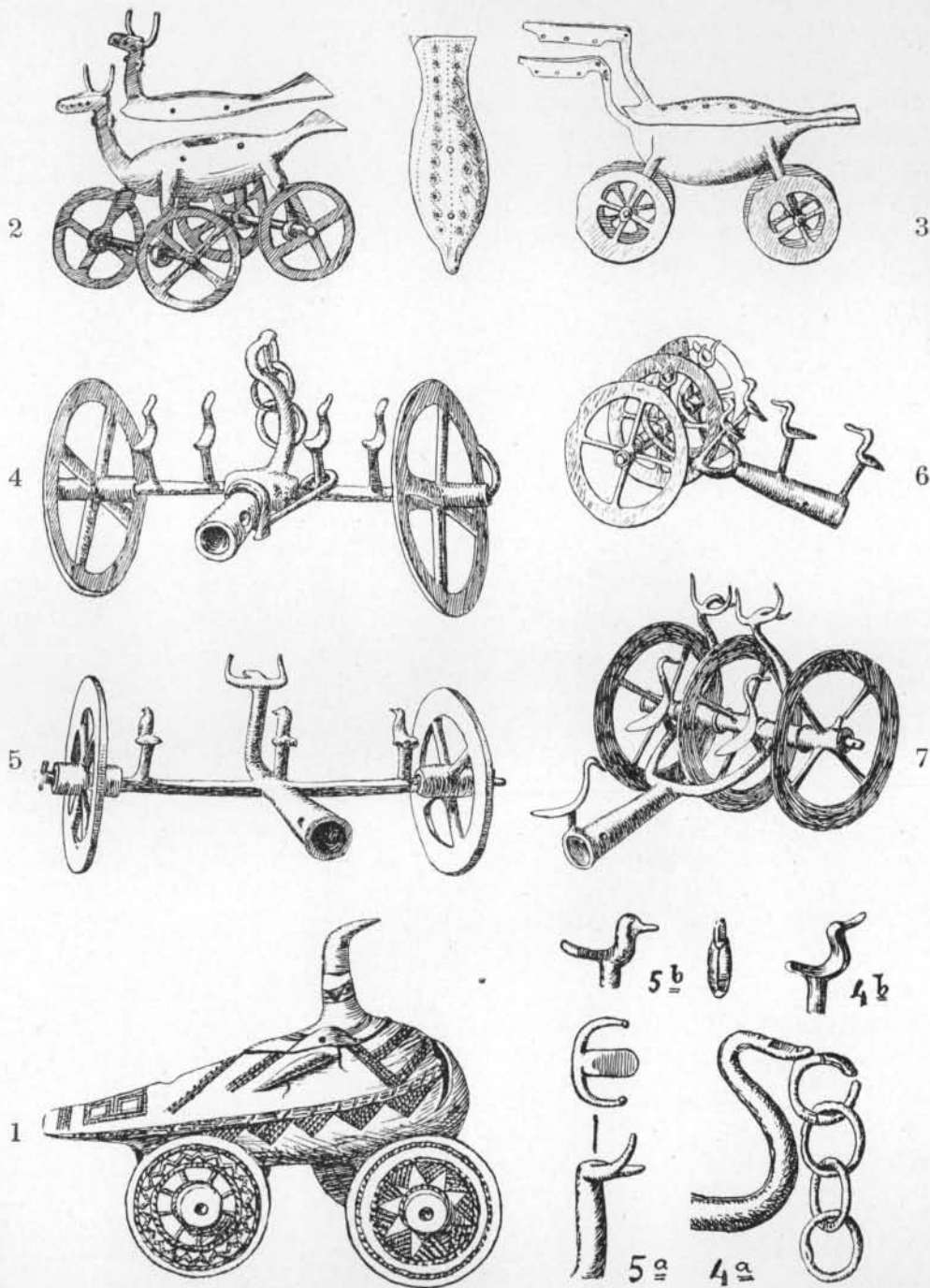


Fig. 17. Chars aviformes avec ou sans timon, en bronze (2-7) ou en terre cuite (1). — 1, Char à couvercle (environ 1/3) ; Este (d'après Montelius, *Civ. prim.*, pl. 50). — 2, Brûle-parfum avec couvercle, Corneto. 1/7. Undset (*op. cit.*) signale de semblables monuments à Salerne et à Viterbe. — 3, Char à couvercle orné de spirales, Italie méridionale ; anc. coll. Campana, aujourd'hui au Musée de Leningrad (Undset, *op. cit.*). — 4, a, b, Char à timon avec cygne (4a) et canards (4b) 2/7. Gross-Perschnitz (Silésie), Musée de Breslau. — 5, Char à taureaux et colombes, Gross-Perschnitz, 2/7. Musée de Breslau. — 6, Char à timon avec taureaux, colombes ou canards, Ober-Kehle (Silésie), Musée de Breslau. — 7, Char à timon, avec taureaux et canards, Bourg-sur-Sprée, Musée de Berlin).

teur, décapité, à la place qu'il devait occuper dans sa vie derrière la voiture ; il avait été inhumé là-même afin de pouvoir continuer à servir son maître jusque dans l'au-delà. A gauche du véhicule, un second squelette est peut-être celui du maître ou celui du cocher qui dirigeait l'attelage.

Les deux chars de Dejberg et celui d'Ohnenheim (1) ont les dimensions suivantes que l'on peut considérer comme à peu près usuelles à l'époque de La Tène (1) :

	Dejberg $\frac{c}{m}$	Ohnenheim $\frac{c}{m}$
Diamètre des roues	94,5	85
écartement des roues	—	115 à 120
longueur de la caisse	184	147
largeur de la caisse	104 et 92	88
longueur totale avec les roues	248	227
longueur totale avec le timon	488	418
hauteur totale (sans le trône)	136	94

Avant cette époque les chars ont pu avoir une construction plus robuste et moins élégante, tout au moins pendant la période de transition entre les âges du bronze et du fer, à en juger par les grandes roues de bronze trouvées en France, en Allemagne, en Suisse (fig. 19,11), semblables à celles de la Côte-Saint-André conservées au musée de Lyon (2). Ces quatre roues ont un diamètre de 52 $\frac{c}{m}$; elles étaient jadis plus grandes grâce aux jantes de bois de chêne encastrées dans le métal de la périphérie et pouvaient atteindre un diamètre de 75 à 85 centimètres. Ce procédé de construction, mélangeant dans les jantes bois et métal, se retrouve sur les chars de guerre ou de chasse à deux roues des rois assyriens (3) et sur le char cultuel, à quatre roues, de Crannon, reproduit sur les monnaies de cette ville (fig. 24,3-5). Les dimensions des roues de celui-ci devaient correspondre à peu près à celles des roues de la Côte-Saint-André.

Celles-ci ont été découvertes sous les débris d'un grand chaudron en tôle de bronze, qui, d'après Gueyffier, aurait eu 1 m. 40 de hauteur, au moins plus d'un mètre sur 60 $\frac{c}{m}$ de diamètre, d'après Déchelette(4). Le reste du véhicule, sans doute en bois, a disparu. La hauteur totale, y compris le chaudron, devait varier entre 1 m. 50 et 1 m. 80. Trois des quatre roues portent encore sur la face interne des jantes des bélières de bronze ayant maintenu jadis sans doute des anneaux

(1) Voir Forrer, *Char de Culle d'Ohnenheim*, p. 21, n° 1.

(2) Déchelette, *Manuel...*, 11, p. 292-294 et ici page 103, note.

(3) Cf. le relief de Nimrud, le roi Assurnassirpal à la chasse au lion. R. Forrer, *Reallexikon der praehist. klass. und frühchristl. Altertümer*, pl. 18, fig. 2.

(4) Je n'ai malheureusement, malgré l'intervention de M. Herriot, pas pu voir au musée de Lyon ces restes du chaudron, introuvables m'a-t-on assuré, malgré des recherches assidues.

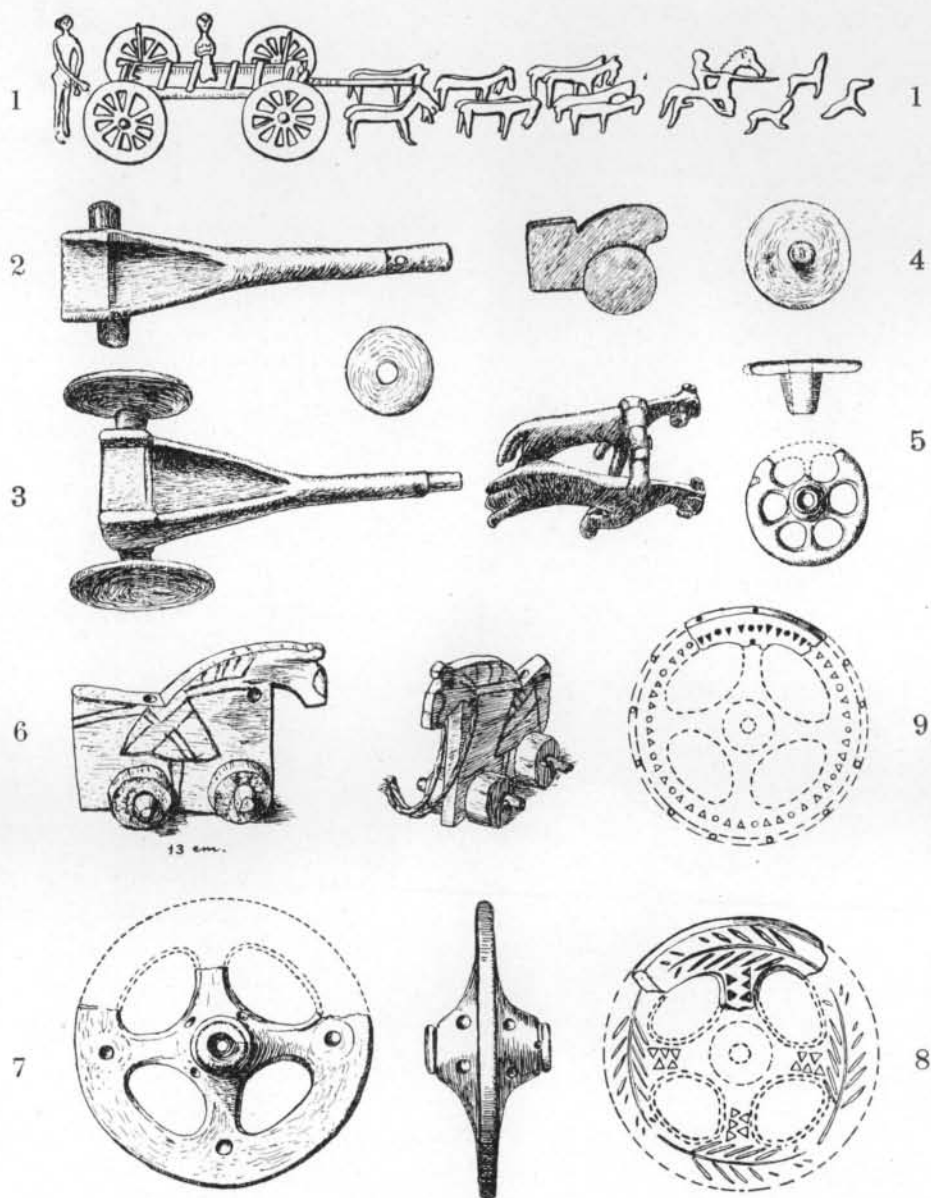


Fig. 18. Chars culturels et roues. — 1, Char, personnages et animaux en plomb ; nécropole hallstattienne de Frög (Styrie) (d'après Much, *Allas*). Essai de reconstitution des parties découvertes isolément. — 2, 3, 4, Trois petits chars et deux roues de bronze, sanctuaire du Collado de los Jardines (Espagne) (d'après J. Cabré Aguilo). — 5, Petite roue en bronze, Gaule méridionale (Musée de Strasbourg). — 6, Cheval en bois colorié, monté sur roues ; Egypte (coll. R. Forrer). — 7, 8, 9, Trois petites roues en terre cuite de la palafitte de Wollishofen, Zurich (1/2 de la gr. nat. ; d'après Forrer, *Antiqua et Heierli, Pfahlbau Wollishofen*).

résonnants qui, de même que sur le char d'Ohnenheim, accompagnaient de leurs cliquetis les déplacements du véhicule. C'est là un nouvel exemple de ces appareils sonores ayant précédé les clochettes du char de Mérida.

L'existence de grands chars cultuels étant suffisamment prouvée par ces documents, nous pouvons passer rapidement sur les pétroglyphes scandinaves, principalement suédois, qui reproduisent un certain nombre de véhicules de cette nature et où les proportions entre voiture, conducteur et animaux prouvent de façon évidente qu'il s'agit encore de véhicules de dimensions normales : char de Tanum (fig. 3,9) à deux roues, traîné par un quadrupède, conduit par une divinité ithyphallique élevant une main gauche énorme ; char de Backa (fig. 3,13), portant une grande roue solaire à quatre rayons rappelant le monument de Trundholm (fig. 12,1). Sur le dessin du char solaire de Backa les proportions entre le cocher et le char font penser à un chariot de très grandes dimensions. Le conducteur paraît à genoux, les bras levés dans la position de l'orant ; derrière lui se dresse un grand cerf, faisant face à un chien et à une *solea* humaine, qui dans les légendes relatives au cavalier solaire est d'un emploi fréquent.

Les proportions entre personnage et véhicules reproduits sur les vases d'Oedenburg (fig. 4,2,3), semblent témoigner qu'il s'agit également de véhicules de dimensions au-dessus de la normale.

De tous temps, en effet, il y eut des sanctuaires où les images de la divinité ou d'autres instruments de culte atteignaient des dimensions extraordinaires. L'explorateur chinois Fa-Hian décrit ainsi (1) en 399 après J.-C., un énorme char cultuel vu par lui dans le royaume de Yu-Thiam du Khotan et utilisé au cours de processions annuelles : « Elle (la fête, pour la voir Fa-Hiam a dû rester trois mois dans la région) commence au début du mois de juin par le balayage, l'arrosage et la décoration de toutes les rues de la ville. Le roi, la reine et des femmes élégantes se placent devant la porte de la ville parée de tapis. Les religieux livrés à l'étude de la grande translation étant de ceux que le roi honore le plus, font les premiers la procession. » (On remarquera que l'étude des rites de ces processions à char joue un rôle important et donne aux prêtres qui en conservent la tradition un rôle prépondérant.) « A trois ou quatre lieues de la ville on construit un char à quatre roues pour y placer les images » (c'est-à-dire qu'après chaque translation annuelle le char est démonté, ses différentes parties mises au dépôt et remontées seulement à la veille d'une nouvelle procession ; on saisira mieux ainsi l'obligation d'avoir un corps de prêtres spécialisés dans ces manœuvres). « Il est haut de neuf mètres environ, dans la forme d'un pavillon mobile orné de sept choses précieuses, avec des tentures, des rideaux, des couvertures de soie. L'image de Bouddha est placée au milieu ; deux *phousa* (divinités acolytes)

(1) E. Charton, *Voyages anciens et modernes* (1854), t. I, p. 361.

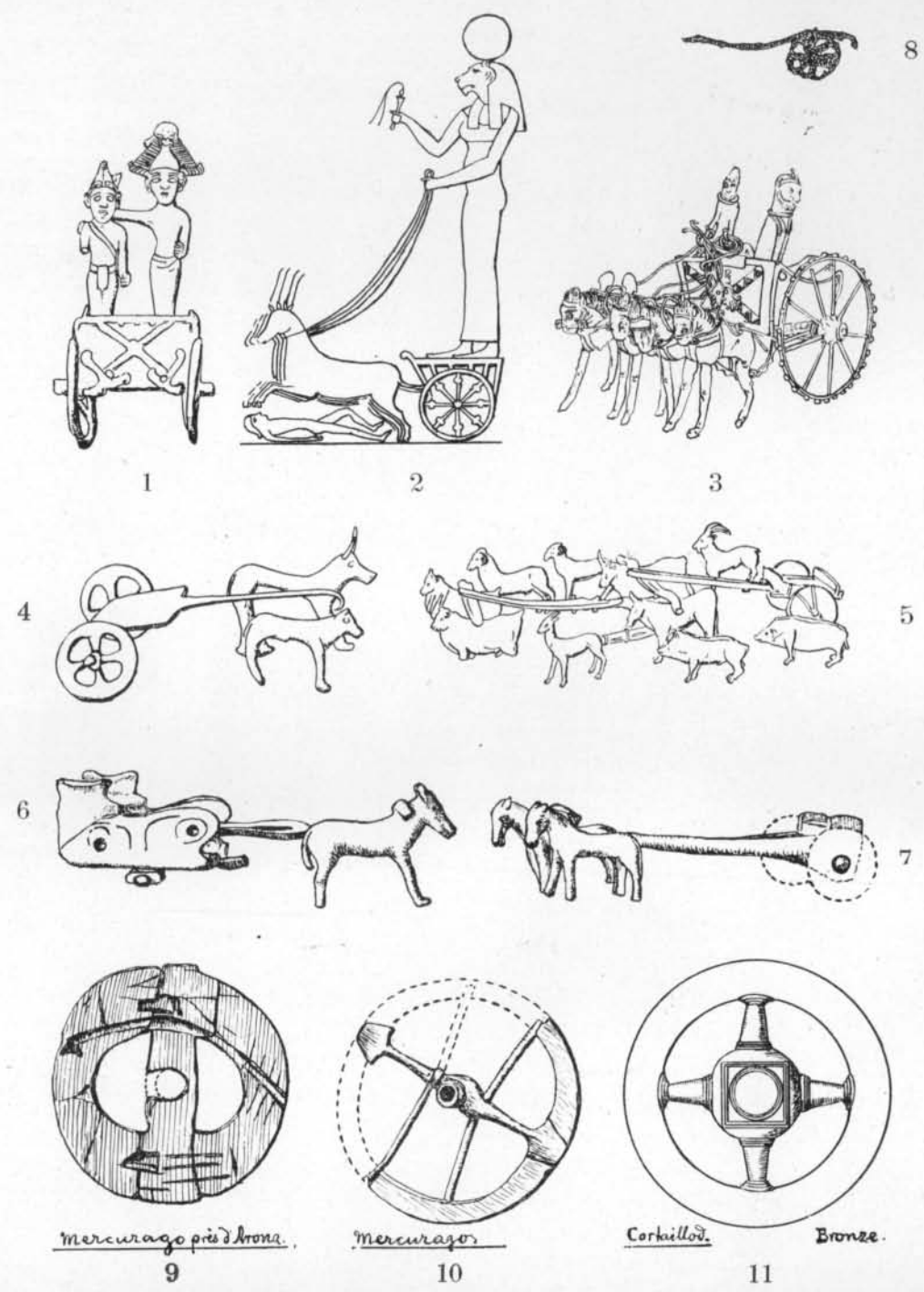


Fig. 19. Chars votifs orientaux et européens et grandes roues de l'âge du bronze. — 1, Petit char de bronze syro-égyptien, le dieu protégeant le roi, antre de Dicté, Héraclée (Maraghiannis, *Antiq. crétoises*; Reinach, *Répert.*, III, p. 341). — 2, Char processionnel, relief d'Edfou. — 3, Char votif en or, attelé à quatre chevaux et portant une stèle divine et un prêtre servant de conducteur au véhicule. Trésor de l'Oxus. British Museum (Reinach, *Répert.*, III, p. 342). — 4, Char votif de bronze, ibérique ? — 5, Groupes d'animaux avec char rustique traîné par des bœufs, bronze, musée de New-York (S. Reinach, *op. cit.*, III, p. 486). — 6-7, Chars votifs de bronze, Collado de los Jardines (Musée de Madrid). — 8, Dessin votif rupestre figurant un petit char à deux roues; Alpes-Maritimes ligures. — 9, Roue en bois de la palafitte de Mercurago (1/16). — 10, Roue à traverses de bois, même provenance (1/25 ?). — 11, Grande roue de bronze de la palafitte de Cortaillod (Suisse), Musée de Zurich.

sont à ses côtés ; autour et par derrière sont les images des dieux. Toutes deux, sont sculptées en or et en argent, avec des pierres précieuses suspendues en l'air. Quand l'image est à cent pas de la porte, le roi se dépouille de sa tiare, se revêt d'habillements nouveaux et s'avance pieds nus, tenant à la main des fleurs et des parfums ; il sort de la ville, accompagné de sa suite pour aller au devant de l'image. Il se prosterne à ses pieds et l'adore en répandant des fleurs et brûlant des parfums. Au moment où l'image entre dans la ville, les dames et les jeunes filles qui sont sur le pavillon au-dessus de la porte, jettent de toutes parts une profusion de toutes sortes de fleurs, de manière que le char en est tout couvert. Il y a des chars différents pour chaque cérémonie, et chaque *seng-kia-lan* fait la procession des images à un jour particulier. Cette cérémonie commence le premier jour de la quatrième lune, et la procession des images est terminée le quatorze ; alors le roi et ses femmes retournent au palais. »

Il est à présumer que des cérémonies semblables pouvaient accompagner les processions de nos grands chars préhistoriques ; c'est pourquoi j'ai reproduit ce texte de Fa-Hian dans toute son étendue.

La coutume de promener les images des dieux sur de très grands chars est encore commune aujourd'hui dans les Indes, aux bouddhistes et aux brahmanes. Il y a peu de temps j'ai lu dans un article du *Journal* (1931) le passage suivant très instructif à ce sujet : « J'ai assisté à Puri, aux Indes, sur la côte du golfe de Bengale, à la procession du Iaggermouth qui sort du temple de Siva une fois par an. Le char pesant de la divinité passe entre cent mille Hindous en extase. Naguère encore les fanatiques se précipitaient dans un élan de foi mystique pour se faire écraser par les roues énormes du char sacré. » La photographie (fig. 32,2) montre ce char énorme traîné par la foule au moyen de quatre câbles et recouvert d'énormes tapis (1).

Sonnerat (2) a reproduit un de ces véhicules ayant fait partie d'une fête brahmanique à Terotom (fig. 31,2). Il est de dimensions énormes, a la forme d'un grand chaudron ovale richement orné. La plate-forme porte le dieu et deux acolytes dansant entre des colonnes surmontées d'un toit. Deux figures de chevaux précèdent la plate-forme du char, mais en réalité ce dernier est traîné par une foule d'hommes tandis qu'un croyant se jette sous une roue du char.

Un autre char bouddhique de ce genre existe encore aujourd'hui à Madras, dans l'Indoustan. La photographie (fig. 32) que nous devons à l'abbé Dénys, d'Ehl, en est un précieux document. Le char est précédé des statues de quatre chevaux, tous richement harnachés et dressés en l'air, tandis que sous le véhi-

(1) *Schweizer Illustr. Zeitung*, 1931, n° 37, char de Dshaganath. Du Japon existent des chars analogues, dont la traction se fait également au moyen de câbles.

(2) *Ibid.*, p. 361 et figure de la même page.

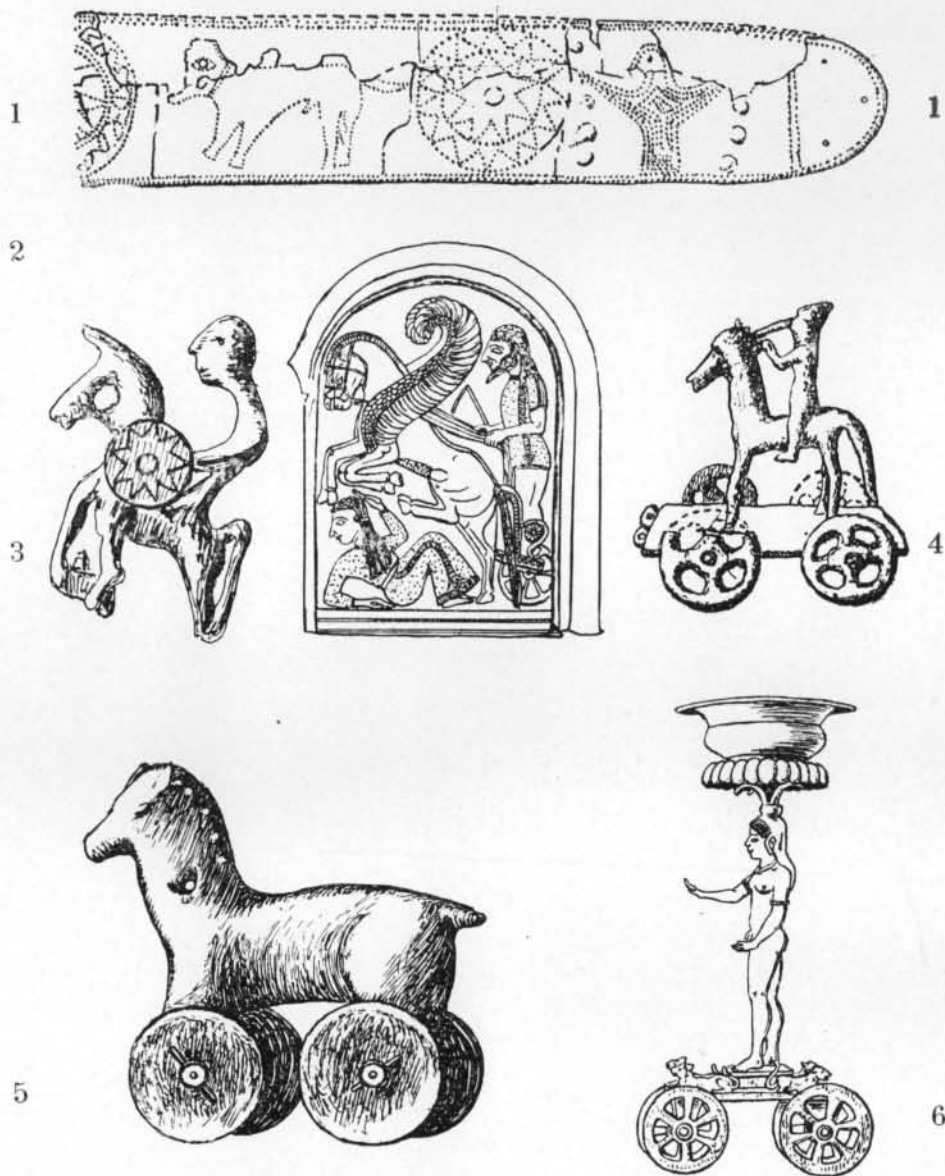


Fig. 20. Chars solaires et chars à chaudron de provenances diverses. — 1, Bandeau d'argent gravé : animal traînant le disque solaire, Syros. — 2, Panneau de gauche du char en bronze de Monteleone, orné de la représentation d'Helios gréco-étrusque (Ebert, *Reallexikon*). — 3, Cavalier solaire ibérique (Pierre Paris, *Essai*, II, pl. III). — 4, Chasseur solaire ibérique dressé sur un chariot à quatre roues, Cabeza del Buey (Almorchon). — 5, Cheval solaire en terre cuite, Metlika-Moedling (Carinthie), Musée de Laibach). — 6, Char de bronze étrusque à quatre roues, avec déesse portant un chaudron ; la plate-forme est ornée de lions ; haut. 0 m. 85 ; musée du Louvre.

cule est fixé le câble que saisit la foule fanatique pour le mettre en marche. Dans sa partie inférieure, le char porte de nombreux petits reliefs de divinités brahmaniques. La partie principale est ornée de têtes coupées sculptées en bois ou bronze, sur lesquelles se dressent des statues d'éléphants debout, d'énormes lions et des personnages armés de massues. Sur la toiture à étages les angles sont ornés de serpents. Un grand nombre de clochettes, hautes de 12 à 15 $\frac{c}{m}$, et au nombre de 160 ou 170, sont suspendues à la plate-forme octogonale et au plafond. Le char mis en mouvement, la musique de toutes ces sonnailles devait sans doute contribuer à l'excitation de la multitude. Il faut encore insister sur les fortes dimensions des quatre roues en bois plein renforcées de solides bandages de fer. Le personnage placé devant l'une des roues donne l'échelle du monument : les roues ont un diamètre de plus de deux mètres et la hauteur totale du char atteint onze ou douze mètres.

A côté de ces chars culturels énormes, on utilise également aux Indes des véhicules de dimensions plus normales et même très réduites. Le musée Guimet de Paris conserve un petit char cultuel de bronze, ayant la forme d'un chaudron conique à plan rectangulaire qui rappelle la caisse en forme de chaudron ovale du char géant de Terotom. Ses dimensions n'atteignent guère qu'une palme, c'est-à-dire correspondent tout à fait à celles des tout petits chars culturels préhistoriques. Cet objet d'origine hindoue est orné aux coins de petites têtes d'éléphants. Inscrit au musée Guimet comme « encensoir brahmanique », il est sans aucun doute la copie fortement réduite et simplifiée de quelque grand char cultuel de la région.

En nous rapprochant de l'Occident antique, l'histoire du cheval de Troie constitue un témoin hors doute de l'existence, à l'époque de la guerre de Troie (1193 à 1184 av. J.-C.), de la coutume d'adorer, du moins chez les peuples d'Asie Mineure, des chars culturels de très fortes dimensions. Après dix ans de siège sans succès, sur le conseil d'Ulysse, les Grecs construisent au moyen de poutres et planches de bois, une énorme statue de cheval montée sur roues. Celles-ci s'imposaient certes pour assurer la mobilité de la statue, mais leur présence s'explique également par la coutume qui existait alors de dresser les images divines sur des chariots. Le petit char cultuel syrien au taureau (fig. 11), celui du cheval de Trundholm (fig. 12,1) et les deux petits chars en terre cuite (fig. 5,1,2), l'un portant un bouc trouvé à Suse, l'autre une brebis, tous placés sur des roues, en sont d'excellents témoins. D'autre part, le petit cheval funéraire, trouvé dans la nécropole d'Achmin, grossièrement taillé dans une planche de bois (fig. 18,6), donne peut-être une idée de la forme primitive du grand cheval de Troie charpenté en bois.

Les motifs ayant présidé à la construction de ces véhicules gigantesques, n'ont pas été toujours les mêmes. Le stratagème des Grecs assiégeant Troie

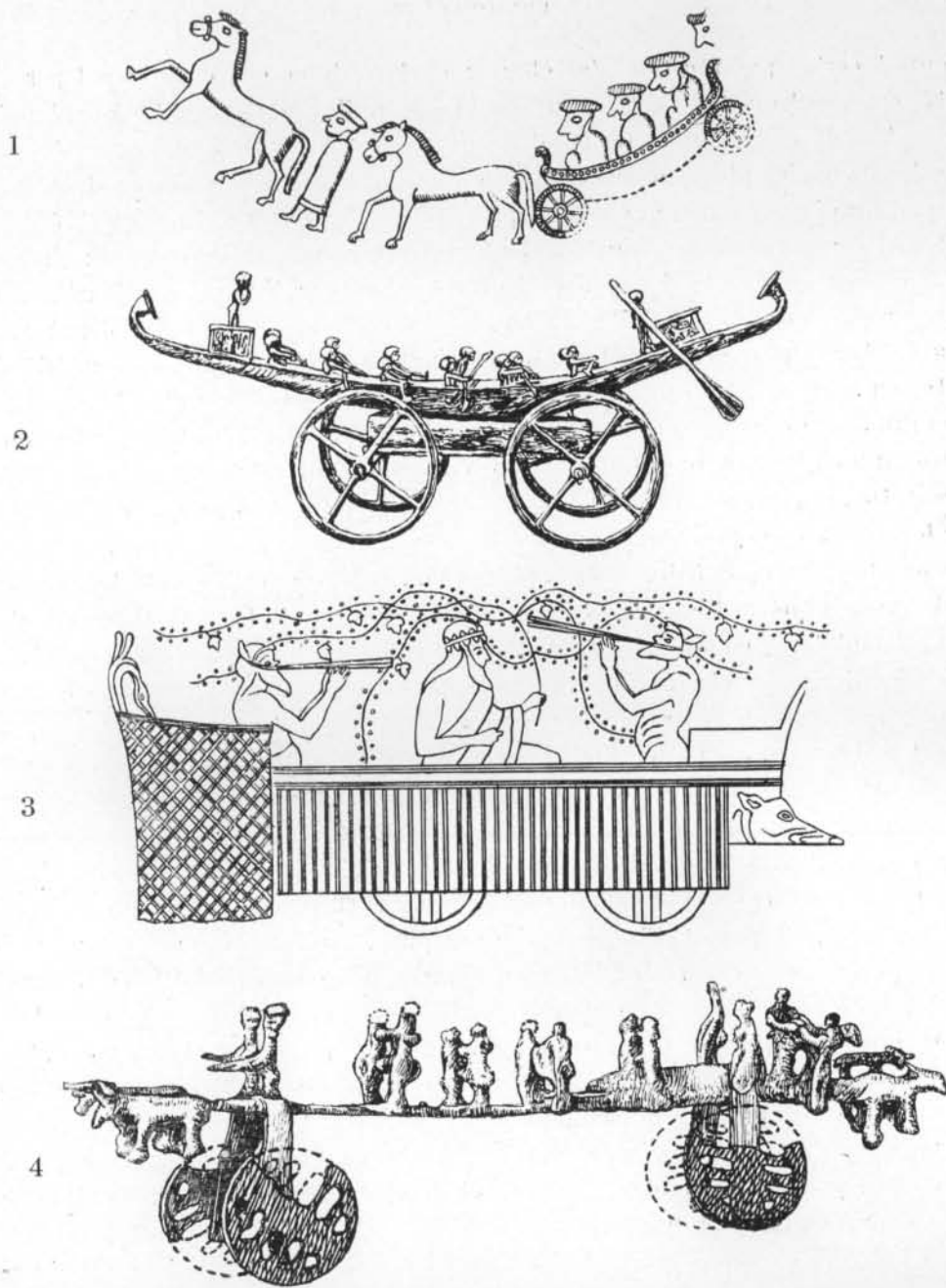


Fig. 21. Chars culturels naviformes. — 1, Char à trois personnages en forme de barque à quatre roues, orné de têtes d'oiseaux ; fragment de situle hallstattienne de Moritzing (Carinthie). — 2, Char égyptien portant une barque funéraire, tombe de la reine Iahhétép, Thèbes. La barque est en or, l'équipage en argent, les roues en bronze. Musée du Caire. — 3, Char processionnel figurant une barque portant Dionysos et deux personnages de son thyase, peinture de vase grec. — 4, Char de bronze portugais, à quatre roues, attelé à ses deux extrémités d'un couple de bœufs ou de taureaux dirigés par des conducteurs, tandis que des groupes ithyphalliques dansent. Castro de Costa Figueira (Portugal) (d'après J. Cabré Aguiló, *La rueda en la Península ibérica*).

n'aurait certes pas réussi si des chars monstres de ce genre n'avaient pas été, antérieurement au XII^e siècle, en usage dans les villes asiatiques et probablement aussi dans le monde grec. Le point de départ est à rechercher dans cette idée que les dieux les plus puissants, épousent-ils la forme d'une simple stèle, d'un animal ou d'un homme, avaient en partage des forces surnaturelles et étaient dotés d'une stature surnaturelle. C'est pourquoi la grande déesse du char de Judenbourg (fig. 13,5) domine de toute sa hauteur les autres figurines, et que, sur les gravures rupestres scandinaves certaines figures de dieux sont figurées à une plus grande échelle que les autres. La même idée a subsisté du reste au moyen âge où la Vierge et les Saints sont représentés parfois plus grands que les images des donateurs et où saint Christophe joue toujours le rôle d'un géant. A une divinité ainsi conçue, il fallait un char proportionné à sa statue. Cependant sur certains petits bronzes préhistoriques, le char atteint des formes gigantesques comparées à celles des figurines humaines qui l'occupent, tels les chars italiens à divinités agricoles (fig. 16,4,5) et celui de Costa Figueira portant sur sa flèche tout un peuple de figurines humaines (fig. 21,4). — D'autre part, il faut tenir compte des rivalités qui de bonne heure ont dû se produire entre les divers sanctuaires concurrents. Il en a été dans l'antiquité comme au moyen âge où les diverses églises d'une même région rivalisaient par l'importance de leurs constructions, la beauté de leurs statues, la richesse de leurs orfèvreries, la qualité de leurs reliques miraculeuses, la pompe de leurs processions.

L'époque classique n'a renoncé ni à ces processions ni aux chars de dimensions imposantes. Si elle n'a pas aimé les chars géants de type indien, elle a multiplié le nombre de ces véhicules et des images sacrées. Athenée et Polybe (1) décrivant les pompes de Ptolémée Philadelphe (285-245) et d'Antiochus Épiphanes IV, roi de Syrie (175-163), mentionnent des chars portant des groupes représentant divers épisodes de la légende de Mercure, Uranos, Gaia Mesembria et Nissa, mère de Bacchus. Un char long de 14 aunes (*cubitus*) et large de 8, tiré par 180 hommes, portait une statue de Bacchus haute de 10 cubitus, ornée d'un manteau de pourpre descendant jusqu'aux pieds ; le dieu tenait une grosse cruche d'où s'écoulait le vin sacré. Cinq à six cents hommes traînaient un autre char, portant une outre, faite de peaux de tigre, longue de 25 et large de 24 aunes, et remplie de vin.

Ces divers exemples permettent de considérer le char de Mérida, contemporain de ces grands chars processionnels, et la plupart des petits chariots comme des réductions de ces grands véhicules. Si l'on admet pour le char de Mérida une réduction au dixième, le prototype, dix fois plus grand, aurait eu, pour la hauteur des roues et la largeur de la plate-forme, presque

(1) *Athenaei Naucratarum Dipnosophistarum*, V, 195 ; Polybius, *Historiae Fragmenta*, t. IV, XXX, 3.

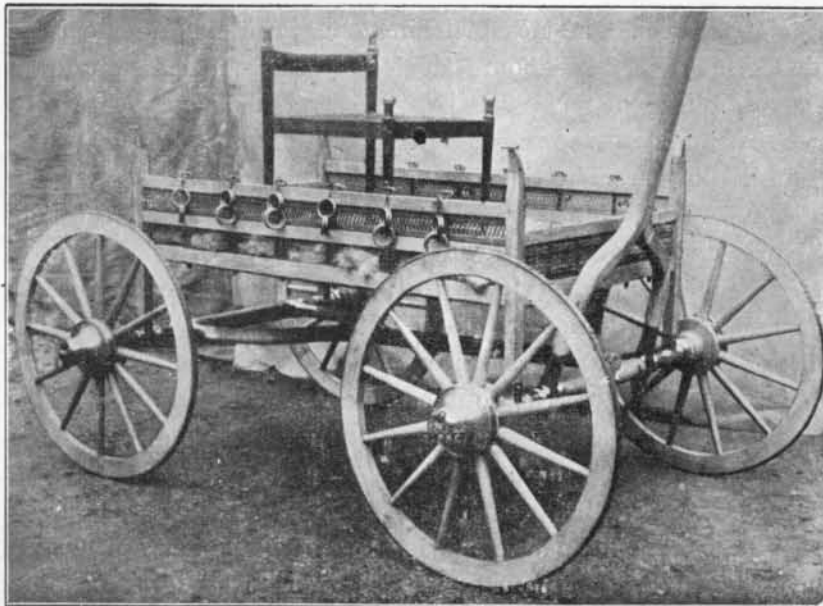
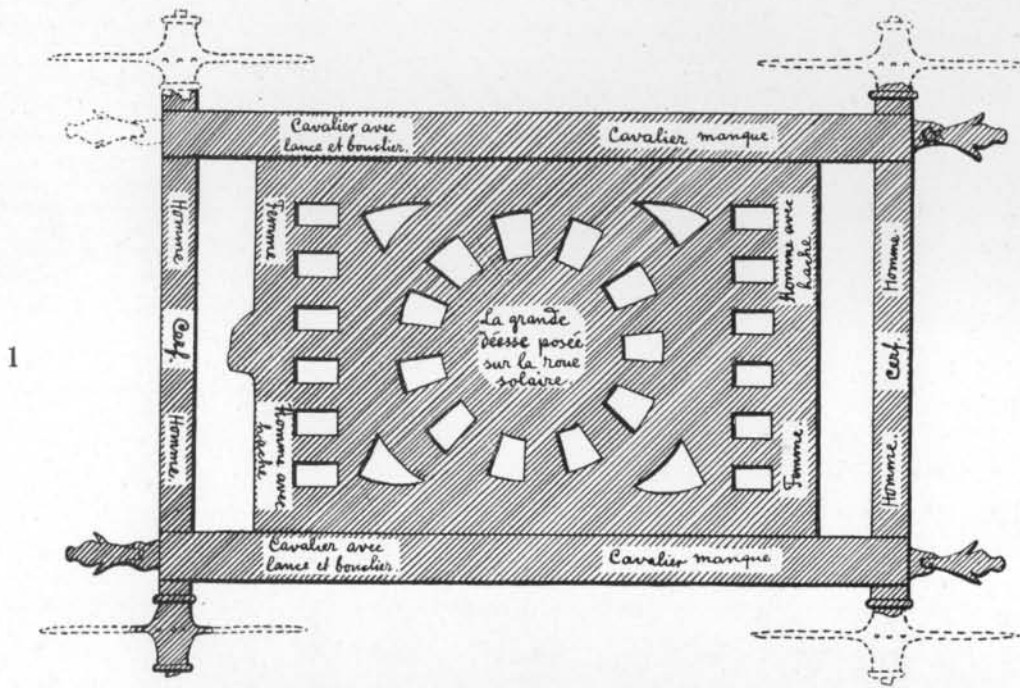


Fig. 22. Epoque de La Tène. 1, Plate-forme du char de Judenburg. — 2, Char d'Ohnenheim en Alsace, Musée de Strasbourg.

exactement les dimensions du char de bois processionnel espagnol du xvi^e ou xvii^e siècle (fig. 35) qui en 1924 a été vendu en vente publique par l'expert M. Leman. La hauteur du groupe équestre de Mérida (16 $\frac{c}{m}$), correspondrait à un original de 1 m. 60, ce qui répond assez bien aux proportions des images religieuses encore en usage aujourd'hui dans les processions de la Péninsule ibérique. Ces statues atteignent parfois, il est vrai, des dimensions encore plus considérables.

On en rapprochera, non pour leurs proportions mais à cause du sujet représenté et l'usage qu'on en a fait, une autre catégorie de chars cultuels, médiévaux ceux-ci, dont les origines remontent aux premiers temps du christianisme. Je veux parler des ânes, dits *Palmesel*, en usage en Alsace et dans les pays rhénans environnants où ils ont remplacé peut-être quelque cortège du paganisme. Le dimanche des Rameaux, on promenait par les rues un groupe en bois représentant le Christ bénissant, entrant à Jérusalem monté sur un âne. Nos musées conservent quelques-unes de ces sculptures. Celle du Musée de Strasbourg (fig. 34), haute de 1 m. 58, est montée sur une plate-forme dont les roues de bois ne dépassent pas 175 $\frac{m}{m}$ de diamètre (1). Les faibles dimensions des roues qui atteignent rarement 20 $\frac{c}{m}$ de diamètre, s'expliquent par le désir de placer le groupe au milieu même du public, de le mêler à lui, comme si le Christ et sa monture faisaient partie intégrante de la foule. C'est là un effet voulu qui a pu déjà être recherché très anciennement et qui explique peut-être que les groupes de Mérida et de Judenburg aient été placés sur des plate-formes relativement basses. L'idée de vivre ainsi en contact direct avec la divinité, ou du moins avec ses simulacres, se retrouve dans toute l'antiquité et au moyen âge. L'expression la plus caractéristique de ce sentiment se manifeste dans le singulier groupe du Christ et de la Madeleine repentante assis à une table, du château de « Favorit » près de Rastatt, auprès duquel, de temps à autre la margrave Sybille de Bade, en pécheresse repentante, venait prendre ses repas.

Jadis, chaque ville de notre région alsacienne possédait son char au Christ monté sur l'âne ; avec le protestantisme, cette coutume a disparu, même chez les populations catholiques. Or, tout comme les chars cultuels de l'antiquité, il existait des réductions de ce groupe, telle la petite figurine en étain de la collection Rittleng, provenant du couvent d'Unterlinden de Colmar, et qui a été acquise par nous en 1906 pour les musées de Strasbourg (2). Elle ne mesure que 0 m. 20 de hauteur et, par son style, appartient au xiii^e ou au xiv^e siècle. L'image a pu être fabriquée pour servir à la représentation d'un mystère joué dans le couvent des religieuses d'Unterlinden au moyen de ces petites figurines

(1) Ch. Schneegans, *Les sculptures gothiques du Musée de Strasbourg*, 1926. Hauteur totale, 160 $\frac{c}{m}$.

(2) R. Forrer, *Les étains de la collection Alfred Rittleng*, Strasbourg, 1905, pl. I.

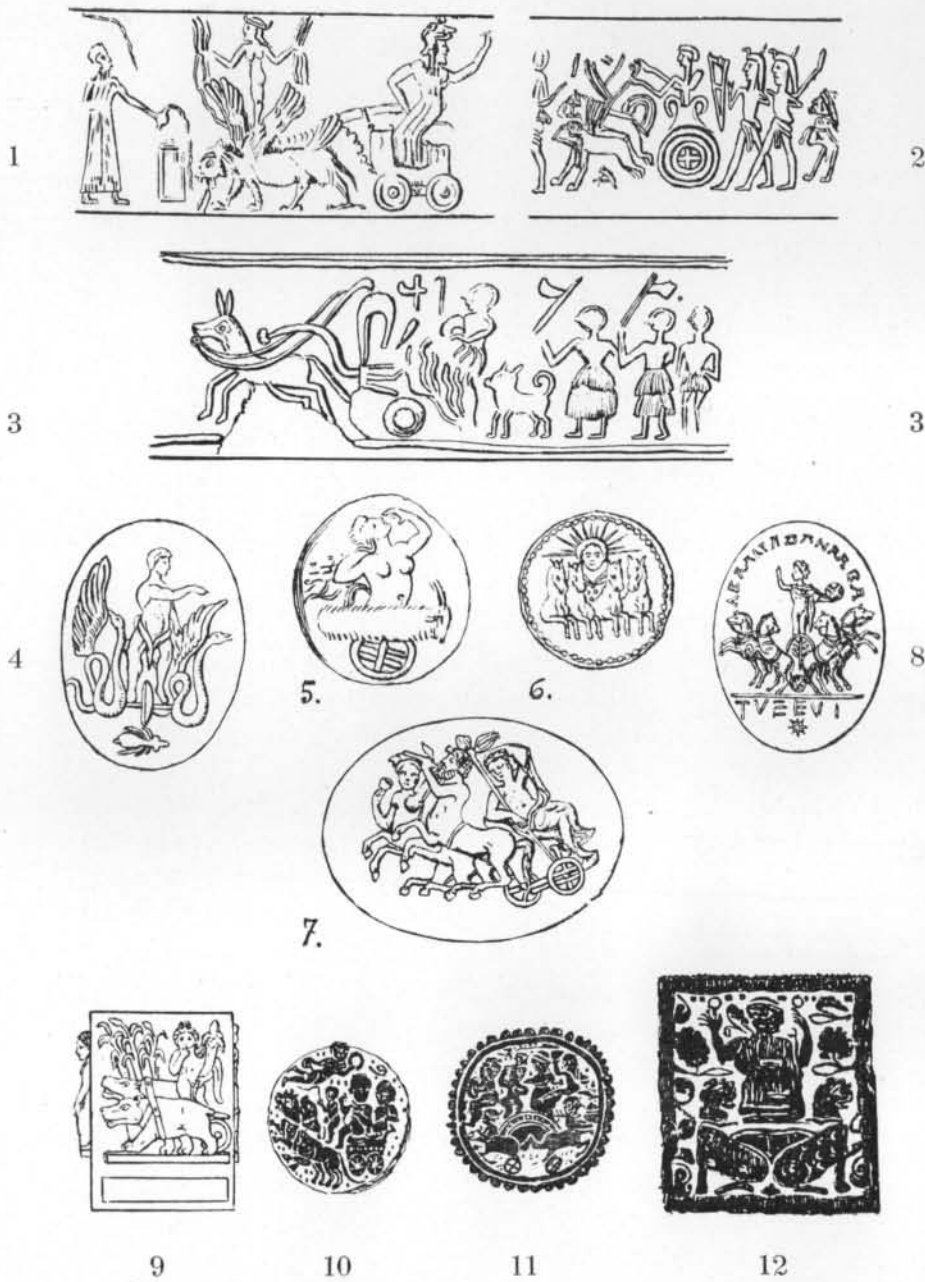


Fig. 23. Chars culturels d'après les cylindres, gemmes, camées et tissus antiques. — 1, Cylindre chaldéen, avec représentation d'un char portant des divinités et tiré par un lion ailé (Prausnitz, d'après Jastrow *Bilder. z. Relig.*, 1912). — 2, Cylindre syrien, vers 2000 av. J.-C., char trainé par deux lions. — 3, Char processionnel sur cylindre chaldéen, vers 2800 av. J.-C. — 4, Gemme grecque. Triptolemos sur un char à une seule roue, trainé par des serpents ailés. — 5, Empreinte de sceau antique avec divinité sur un char à roue rustique. — 6, Sol sur un quadriga. — 7, Dionysos trainé par deux centaures, sur un camée grec, Musée de Leningrad. — 8, Gemme gnostique, avec Sol sur un quadriga. — 9, Relief avec Harpocrate sur un char tiré par deux hippopotames. — 10-12, Tissus antiques : Dionysos-Pan sur un char tiré par des léopards. Musées de Lyon et Kensington).

qui parfois, à la façon de nos marionnettes, remplaçaient les acteurs. Le Musée des Augustins, à Fribourg, en Bade, possède également une de ces réductions mais datant du XVIII^e siècle ; le Christ est revêtu d'un manteau de velours jaune. La coutume d'exposer et de promener le dimanche des Rameaux ces images du Christ sur l'âne s'est donc perpétuée, du moins dans le cercle restreint des églises ou couvents, jusqu'au XVIII^e siècle.

Le parallélisme entre ces groupes équestres promenés au moyen-âge, pendant la fête des Rameaux, par les rues des villes alsaciennes, la figurine en étain conservée dans un couvent alsacien, et les grands chars de processions antiques ou leurs réductions en miniature est trop évident pour considérer ces petits monuments comme de simples jouets d'enfant, à l'exclusion de toute utilisation religieuse ou magique.

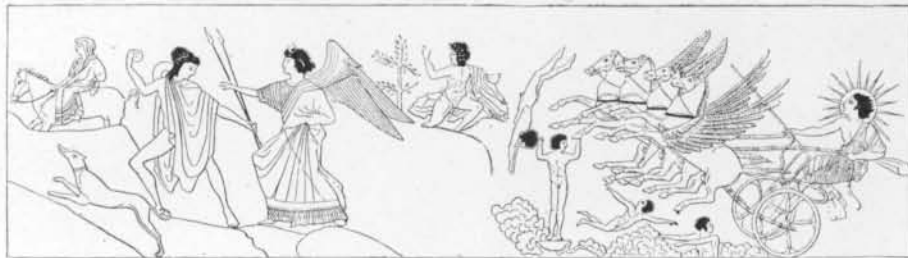
L'antiquité du reste ne s'est pas bornée à ces reproductions minuscules. Elle est allée même jusqu'à représenter sur ses médailles certains de ces chars particulièrement célèbres, tout comme le moyen-âge et les grands sanctuaires contemporains reproduisent l'image de leur saint ou de leur sainte sur les médailles frappées en souvenirs de pèlerinages. Le char de Crannon était un de ces chariots préhistoriques vénérés pour leurs qualités miraculeuses. Il est ainsi devenu une curiosité de cette ville et a fini par devenir son blason. A partir du IV^e siècle, peut-être même dès le V^e siècle av. J.-C., son effigie orne le revers de ses médailles : c'est un solide char à quatre roues portant un chaudron, dont l'aspect s'est modifié au cours des siècles, suivant sans doute les transformations subies aussi bien par le véhicule que par le vase (fig. 24,3-5).

Il en a été de même du célèbre char d'Astarté qui orne les médailles de Sidon, frappées sous le règne d'Héliogabale en l'honneur de sa femme Julia Paula (fig. 24,7,8). C'est un char à quatre roues portant, sous un grand baldaquin en forme d'édicule à quatre colonnes, l'image vénérée représentée sous divers aspects, sorte de stèle primitive ou disque solaire semblable à celui de Trundholm, posé sur un croissant.

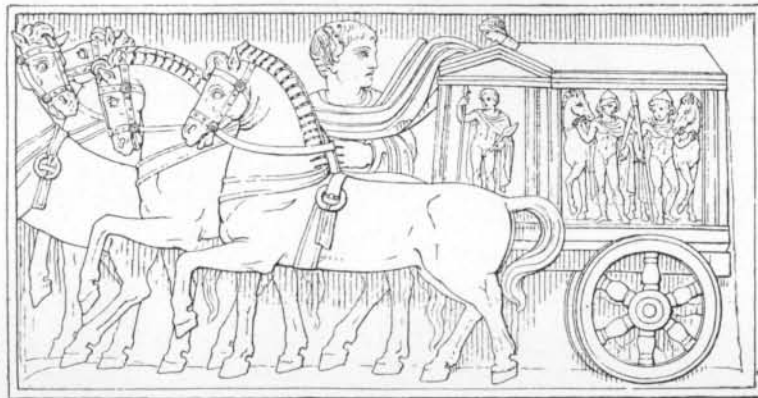
Dans la même catégorie rentrent les monnaies romaines où l'on voit dressé sur un char le célèbre Omphalos de Delphes (fig. 28,1,2), et les pièces frappées à Olbia pour le roi scythe Sciluros (fig. 8,5) montrant un char sacré à quatre roues portant un objet empaqueté qui ne peut être, à mon avis, autre chose qu'un simulacre de divinité qui accompagnait les Scythes nomades lors de leurs déplacements (1).

Le paquet renfermait probablement une idole se rapportant à un culte de la fécondité. On sait le rôle que joue le phallus dans les croyances des Scythes : sur la célèbre intaille du Vatican il apparaît dressé sur un char à quatre roues,

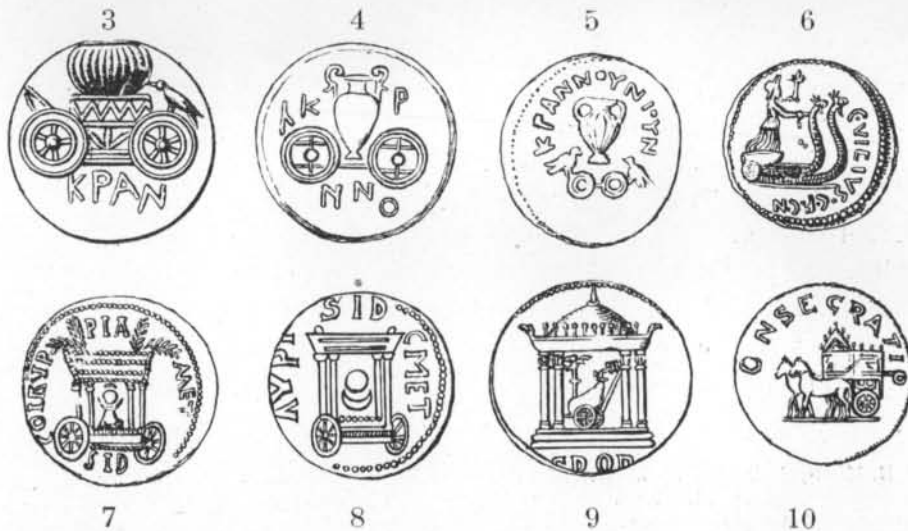
(1) Hérodote (II, 63) rapporte que chez les Égyptiens, dans certaines solennités on promenait sur un char à quatre roues le simulacre d'une divinité enfermé dans un sac. Macrobe (*Sat.*, I, 23) raconte qu'à Héliopolis on portait les images des dieux de la même manière.



1



2



3

4

5

6

7

8

9

10

Fig. 24. Les chars culturels sur les monnaies antiques, le vase Blacas et un relief romain. — 1, Vase Blacas, Helios Sol courant vers le Zénith ; au-dessous, la disparition des astres. Silène sauvant Luna fuyant sur son mulet ; Aurora et le chasseur Kephalos. — 2, Relief de sarcophage : char processionnel avec figures d'Apollon et des Dioscures, dans un temple placé sur un véhicule. — 3, 4, 5, Monnaies de Crannon avec différentes figurations du char cérémoniel. — 6, Denier au char de Triptolemos ou de Déméter. — 7, 8, Monnaies de Sidon au char d'Astarté. — 9, Denier d'Auguste : le char sacré dans son temple; — 10, Denier de Marciana, au *carpentum*.

entouré et adoré par une foule de fidèles. On en rapprochera le petit char votif en terre cuite (fig. 8,3), trouvé à Kertche, l'antique Panticapée, dont la caisse affecte la forme de deux testicules; le phallus, aujourd'hui disparu, devait sans doute constituer sa capote.

J'insiste sur le caractère nettement cultuel du char reproduit sur les monnaies du roi Sciluros (fig. 8,5) parce qu'on l'a interprété jusqu'à présent comme la représentation du véhicule dans lequel les Scythes nomadisants parcouraient leurs steppes (1). Or, on ne comprend pas bien les raisons qu'auraient eu les Scythes après avoir abandonné l'état nomade et s'être fixés dans la région d'Olbia, de reproduire sur leurs monnaies leurs roulottes. Il en était tout autrement pour le char sacré portant l'idole de leur dieu qui les avait accompagnés jadis lors de leurs déplacements; celui-ci a pu être déposé, attelé de chevaux de bronze, dans un temple de la résidence royale et c'est de là que son image a trouvé place sur les monnaies du chef. Nous connaissons du reste fort bien l'aspect de ces roulottes par les petits chars votifs en terre cuite découverts à plusieurs reprises dans les kourganes ou sanctuaires scythes, fort différents du monument figuré sur les monnaies de Sciluros. Ces petits chars (fig. 8,1-4) à deux ou à quatre roues, portent une caisse assez profonde, recouverte d'une tente. C'était la voiture dans laquelle vieillards et enfants suivaient la tribu au cours de ses déplacements, celle où l'on naît, où l'on meurt et qui pour le chef représentait sa dernière demeure (2). Au cours de l'âge du fer, on commence à abandonner cette coutume coûteuse et alors apparaissent les imitations de chariots en terre cuite, dont la figure 8 montre plusieurs types. La figure 8,4a-c montre un chariot particulièrement bien adapté à la vie de ces tribus nomades. Le véhicule (3) est divisé en deux compartiments, la partie inférieure réservée de au conducteur et aux bagages, le compartiment supérieur au logement du chef et sa famille. Une poutre verticale placée entre les deux étages, était destinée à supporter le poids des occupants du premier étage et celui de la tente dans les parois de laquelle des lucarnes étaient pratiquées sur les côtés, au sommet et dans le fond. Les dimensions de ces petits chars (hauteur totale, 0 m. 17; longueur, 0 m. 175;

(1) H. Minns, *Scythians and Greeks*, p. 50, fig. 4, pense à tort aussi à un char funéraire.

(2) Encore aujourd'hui il est coutumier chez certaines troupes de tziganes, après la mort du chef, de brûler son chariot avec tout son contenu. Il y a quelques années, mourut, à Strasbourg, le tzigane Paul Landauer, âgé de vingt-quatre ans, au cours de la kermesse au Wacken. Son corps fut transporté à Caën et inhumé au cimetière. Mais le char avec son mobilier, dont deux tapis précieux, fut brûlé au Wacken en présence d'une foule de curieux (Inv. 31984). En Chine, on brûle encore aujourd'hui après la mort d'un riche personnage les reproductions en carton des voitures et des chevaux dont il s'est servi de son vivant. Ces images sont parfois de grandeur nature et suivent le convoi funèbre. (*Illustrated London News*, Nov. 21 1931 et Janv. 9 1932).

(3) Aucun de ces petits chars scythes n'a conservé son timon. Au point où il venait se fixer dans la caisse existe une ouverture dans laquelle il était inséré. Le nôtre montre l'existence d'une bélière située au-dessus de l'ouverture et utilisée pour le passage de la clavette destinée à assurer l'attache de ce timon qui sans doute était de bois. (fig. 8,4c)

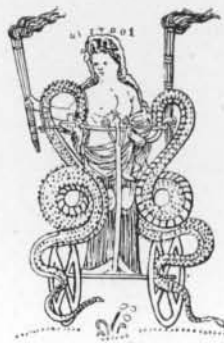


Fig. 25. Les chars sacrés de Triptolème (1,3 de Kertche), Dionysos (4), Médée, tirée par des serpents (2). — 5, Ixion attaché à la roue — 6, Dieu solaire, fresque du sanctuaire de Naga Ming-Oi, près Kumtara.

écartement des roues 0 m. 14 ; diamètre des roues, 0 m. 09) correspondent à peu près à celles d'un certain nombre de nos petits chars cultuels. Des véhicules, en terre cuite, de même type et de dimensions analogues, ont été également découverts en Syrie, à Homs, l'antique Emesa (fig. 7,6) (1).

Tout en insistant sur les différences entre le char cultuel figurant sur les monnaies du roi Sciluros (fig. 8,5) et ces chariots bâchés (fig. 8,1-4), nous ne contestons naturellement point la possibilité qu'aux origines ces roulettes n'aient pu être utilisées également au transport des idoles de la tribu. La bâche servait alors non seulement à protéger les prêtres contre les intempéries, mais aussi à abriter l'image divine, peut-être même à la soustraire aux regards indiscrets des non initiés, telle la statue de Nerthus recouverte d'un tapis ou l'idole voilée de Saïs (2).

Les chariots bâchés des Scythes nomades ou celui découvert récemment à Homs, représentent un état de civilisation assez ancien se rapportant aux temps où les peuples qui les utilisaient n'étaient pas encore fixés au sol. L'utilisation de ces véhicules marque un progrès considérable sur le simple transport sur des bêtes de somme des femmes et des vieillards, des trésors ou des idoles. La civilisation des tziganes présente encore ce double aspect de groupes nomadisants et de tribus fixées plus ou moins définitivement au sol. Toutefois on peut se demander si l'invention du char est due à des nomades de ce genre. Je crois plutôt que ceux-ci l'ont adopté et adapté à leurs besoins à une époque où le véhicule à roues avait été déjà inventé ailleurs, probablement dans des populations d'agriculteurs.

IV. *Origine du char et des chars cultuels en particulier*

La question des origines du char touche particulièrement à celle du char cultuel.

Des théoriciens affirment que l'idée religieuse a donné naissance à ce mode de locomotion. L'adaptation à des buts purement utilitaires viendrait en seconde ligne. Cette thèse paraît confirmée par les plus anciens documents connus, les petits chars en bronze ou terre cuite chaldéens (voir notamment le char du Louvre, fig. 6,1), du III^e millénaire avant notre ère. Mais, bien que fort anciens et d'aspects assez primitifs, ces véhicules ont dû avoir eu des prototypes plus anciens. Ces précurseurs sont encore à découvrir, comme nous le verrons par la suite en étudiant les survivances d'époques primitives que nous ont conservées les chars cultuels.

(1) Du Mesnil du Buisson, dans le *Bulletin des antiquaires de France*, 1930, p. 143 à 146.

(2) Voir aussi l'énorme char cultuel hindou de Puri (fig. 3,2) recouvert également d'énormes bâches ou tapis.

1



2



Fig. 26. Les chars culturels sur les terre cuites grecques. — 1, Phoebus, tiré en char par un bouc. Tanagra polychrome, coll. R. Forrer. — 2, Char culturel à baldaquin, rappelant celui de Sidon, attelé de deux chevaux enjougués, roues de type rustique. Tanagra unicolore de Thèbes en Grèce, coll. R. Forrer; haut. 0 m. 085.

Mais les origines peuvent être multiples. Les mêmes nécessités ou des besoins différents ont pu aboutir à la même invention et celle-ci a pu se réaliser, en diverses régions, à des époques très différentes et sous des formes assez variées.

Il est pourtant aussi curieux que significatif que ni les populations de l'intérieur et du sud de l'Afrique, ni celles de l'Amérique, pas plus que les indigènes d'Australie n'aient connu l'usage du char avant l'arrivée des Européens. On en a conclu avec raison que cette distribution est plutôt en faveur d'un seul centre d'invention. Il s'agit seulement de savoir ce qu'était cette invention à ses débuts.

Les avis sont en effet très partagés en ce qui concerne les hypothèses relatives à la découverte de la roue. Très répandue, peut-être trop pour ce qu'elle vaut, est l'hypothèse qui voit l'origine de la roue et du char dans le rouleau fait d'un tronc d'arbre ayant servi au transport de poids lourds ; celui-ci aurait été réduit peu à peu à deux disques reliés entre eux par un essieu, d'abord libre, puis fixe, autour duquel tournent les roues. Une autre hypothèse en rattache l'invention à l'imitation de deux fusaiöles attachées à un même axe (1). En effet, les petits disques en pierre à perforation centrale destinés à mettre en mouvement le fuseau, si nombreux dans les palafittes néolithiques de la Suisse, et les disques néolithiques en pierre emmanchés, massues ou pioches, en étaient d'excellents prototypes (2). Nous pensons même, qu'avant l'invention du char, on se servait déjà d'objets analogues, en pierre ou en bois, pour des jeux se rapprochant de ceux du *diskos* ou pour des cérémonies du culte du soleil qui, pendant toute l'antiquité, fut considéré comme un disque céleste brûlant et roulant le long du ciel, pour disparaître la nuit et réapparaître le jour. De cette conception sont nés le rite du jet de disques de bois brûlants, lors des fêtes du solstice et les figures discoïdes du soleil, portées ou traînées dans les processions.

Une gravure rupestre de Tanum (fig. 3,1) représente une de ces cérémonies où plusieurs personnages procèdent à l'ostentation d'une grande roue solaire en la faisant tourner ou en la jetant en l'air.

Il me semble que c'est précisément sous cet angle qu'il faut considérer le problème de l'invention du char. Mais, à mon avis, l'utilisation de ce nouveau mode de locomotion n'a pas commencé, comme l'admettent généralement les théoriciens *a priori*, avec le char à deux roues, mais bien au contraire avec le char à une seule roue, c'est-à-dire une roue unique montée sur une traverse et deux timons ou une fourche, et n'ayant pas d'autre but que de mettre en mouvement une roue solaire.

J'en vois une réminiscence dans la gravure rupestre de Backa (fig. 3,2),

(1) E. Hahn, *Heilige Wagen*, in *Zeitschrift f. Ethnologie* (Verhandl.), 1895, p. 342 et suite.

(2) Exemple : le disque néolithique en pierre perforée de Hoenheim, *Cahiers d'Archéologie d'Alsace*, 1926, pl. III, fig. F.



Fig. 27. Les chars processionnels antiques en miniature. — 1, Cybèle au tympanon sur un char à quatre roues attelé de quatre lions. Médaille d'Antonin le Pieux. — 2, Abondance avec la corne, sur un char tiré par deux éléphants (Gemme). — 3, Cybèle au tympanon, groupe en bronze. Musée de New-York ; ancienne collection Marquardt. — 4, Déesse sur un char ; les roues ont la forme de marguerites ; bronze. Musée de New-York. — 5, Pendant d'oreille en or ; Victoire sur son char ; anc. coll. Tyskievicz. — 6, Char en bronze : Venus sur un char tiré par des colombes. Travail antique ou de la Renaissance ; « trouvé en Gaule ». — 7, Amour sur un char attelé de deux chevreuils, bronze. Musée du Louvre. — 8, Amour sur son char tiré par deux sangliers ; bronze ; coll. Torlonia.

de l'âge du bronze, sur laquelle un homme pousse la roue solaire devant lui, à la façon d'une brouette. C'est là évidemment un des premiers prototypes du char proprement dit, inventé tout spécialement pour imiter la marche du soleil, tel que plus tard ce phénomène (ou prétendu phénomène) sera représenté, de façon indiscutable, sur le char avec cheval de Trundholm (fig. 12,1). Mais entre ces deux extrêmes se place une forme intermédiaire d'importance : un cheval, et non plus un homme, met en mouvement le disque solaire, attelé directement au cheval, c'est-à-dire sans flèche ou plate-forme, simplement en fourche (voir les gravures de Tanum (fig. 3,3), de Backa (fig. 3,4), des Alpes-Maritimes (fig. 19,8) et le bandeau d'argent de Syros (fig. 20,1), où le cheval traîne une roue ou un disque solaire de fortes dimensions (1).

On remarquera que ces disques solaires sont ornés généralement de cercles, de zigzags et autres ornements linéaires évidemment destinés dans leur ensemble à accuser la nature stellaire du disque, les rayons et la rotation du soleil. Ces moyens d'expression étaient déjà connus et employés à une époque où le char n'était pas encore inventé ; tels sont les ornements en forme de disques décorés des poteries des palafittes néolithiques de Laibach et du Mondsee (fig. 1, A-J) sur lesquels apparaissent déjà la roue solaire ornée de rayons et même la croix, et où la rotation semble indiquée par les traits gravés à la périphérie (fig. 1, H, J). Il est probable que les disques, portés ou montés sur une poussette, étaient également ornés d'un décor peint destiné à rendre visible leur caractère solaire. Les roues peintes des chars chypriotes (fig. 5, 3, 6 ; 2, 3), les roues ornées de disques solaires de Trundholm ou de Siros (fig. 12, 1 ; 20, 1) en sont de précieux exemples. De l'existence de la croix inscrite dans un cercle figuré sur les poteries néolithiques de Laibach (fig. 1, G), on peut supposer que la roue à quatre rayons était déjà connue en peinture et gravure avant son utilisation *in praxi* sous la forme d'une véritable roue de char. Cela veut dire aussi que les gravures rupestres en forme de roues à rayons ne supposent pas nécessairement la connaissance de l'invention du char et cela d'autant moins que les roues les plus anciennement connues ont la forme de disques plus ou moins pleins ou sont faites de jantes combinées avec une ou plusieurs traverses comme cela se voit sur les exemplaires de la palafitte de Castione et ceux du début de l'âge du bronze de Mercurago (fig. 19, 9, 10) (2).

(1) Syros, aujourd'hui Syra, île voisine de Délos, consacrée à la divinité solaire Apollon et à sa sœur lunaire, Artémise.

(2) Les roues les plus anciennement connues, utilisées pour des chariots de dimensions normales, ont été découvertes dans la palafitte de tourbière située à Mercurago, à l'extrémité méridionale du lac Majeur (F. Keller, *Pfahlbauberichte* ; cf. Déchelette, *Manuel* II, fig. 110). L'une d'elles est constituée par trois fortes planches de noyer, reliées par des liteaux de mélèze. La planche du milieu est percée d'une ouverture pour le passage de l'essieu, mais ne porte point de moyeu (fig. 19, 9). C'est là un type assez primitif mais qui se retrouve encore sur les chars rustiques de la Chine et d'ailleurs. Une seconde roue (fig. 19, 10) est d'un type plus perfectionné ; les jantes sont faites de plusieurs pièces de bois ; la traverse



Fig. 28. Chars portant des divinités, chars célèbres représentés sur des médailles antiques. — 1, Denier de Paula, femme d'Héliogabal : char transportant l'omphalos d'Emèse. — 2, Bronze romain, avec le même sujet. — 3, Monnaie d'argent de Séleucos I : Pallas Athéna sur un char traîné par deux éléphants. — 4, Char de Luna traîné par deux taureaux, allusion à Julie, femme de Caracalla. — 5, Char de Diva Faustina, traîné par deux éléphants. — 6, Luna ou Diane biface, de Tarse. — 7, Diane d'Ephèse, sur un char attelé de deux cerfs. — 8, Bronze de Caracalla : Dionysos et Ariadne sur un char tiré par deux centaures. Tarsus. — 9, Pluton enlevant Proserpine sur son quadrigé à chevaux. — 10, Char du triomphe de Tibère. — 11, Char sacré en l'honneur d'Agrippine. — 12, Commode sur son char de triomphe.

Techniquement parlant, ces roues montées sur deux timons ou sur un seul qui se bifurque en fourche, rappellent assez bien certains jouets d'enfants anciens ou modernes. Il faut encore les rapprocher des fameuses charrettes chinoises à une seule roue qui, sur des bancs placés parallèlement à la roue, transportent, poussées par un coolie, marchandises aussi bien que passagers (fig. 29,1). Ces poussettes chinoises primitives ont précisément pour ancêtre, à n'en pas douter, le véhicule à roue unique dont nous avons parlé plus haut.

Il est encore d'autres témoins de cet état primitif du char. L'un d'eux est représenté par l'intaille grecque (fig. 23,4) figurant Triptolémus monté sur un char à roue unique. Le véhicule n'a pas encore de caisse ; le dieu de la fertilité de la terre est debout, les pieds posés tout simplement sur l'essieu prolongé des deux côtés de la roue (1). Au lieu de chevaux, ce sont des serpents qui le traînent. Cette intaille de style classique et du ^ve siècle est copiée probablement sur un prototype bien plus ancien. Il en est de même sans doute du sceau attique (fig. 23,5) représentant un dieu, peut-être encore Triptolémus (ou une déesse agraire), dont l'image placée sur un char à une seule roue, chargé de foin ou de blé, sort du milieu des gerbes. Aucun animal n'est attelé au véhicule qui sans doute avance par un moyen magique.

Une fois la roue découverte comme moyen de transport, on s'occupa naturellement un peu partout à perfectionner ce mode nouveau de locomotion. Mais il serait téméraire de vouloir prétendre que le développement ait été partout le même. Nous avons vu que le char à une seule roue était connu en Scandinavie, dans la région méditerranéenne et en Chine (2). On découvrira sans doute encore d'autres traces de ce véhicule primitif. Son développement n'a pas suivi une progression régulière, tout en finissant par éliminer les formes transitoires moins pratiques et de ce fait peu viables.

Une des formes de transition entre ce char à roue unique et le char à deux roues apparaît peut-être sur une gravure rupestre de Backa (fig. 3,10) où un homme pousse ou tire une charrette sans caisse à deux roues dont celle de droite semble avoir été ajoutée pour donner au véhicule plus de stabilité.

Une autre forme transitoire, plus intéressante et plus concluante celle-ci, est fournie par le petit char en terre cuite de Duplaj, au musée de Belgrade (fig. 9 et 10), pourvu de trois roues, une à l'avant, deux à l'arrière (1). La première est sans doute une réminiscence du type primitif à roue unique, mais les deux

centrale porte un moyeu tubulaire également en bois ; trois traverses constituent les rayons au nombre de six. Ce modèle se retrouve sur certains chars cultuels (fig. 21,4 ; 23,5,7 ; 24,4 et 30,4) et sur les chariots en usage encore aujourd'hui en Mandchourie. Par la qualité de sa construction, la roue de Mercurago (fig. 19,10) fait déjà pressentir les roues à quatre ou six rayons de la période finale de l'âge du bronze 19,11.

(1) J. Pérovitch, in *Starinar*, 1930, p. 21 à 29.

(2) Il se peut que le relief (fig. 36,4), char funéraire de l'Italie méridionale, reproduisit à l'origine un char à une seule roue.

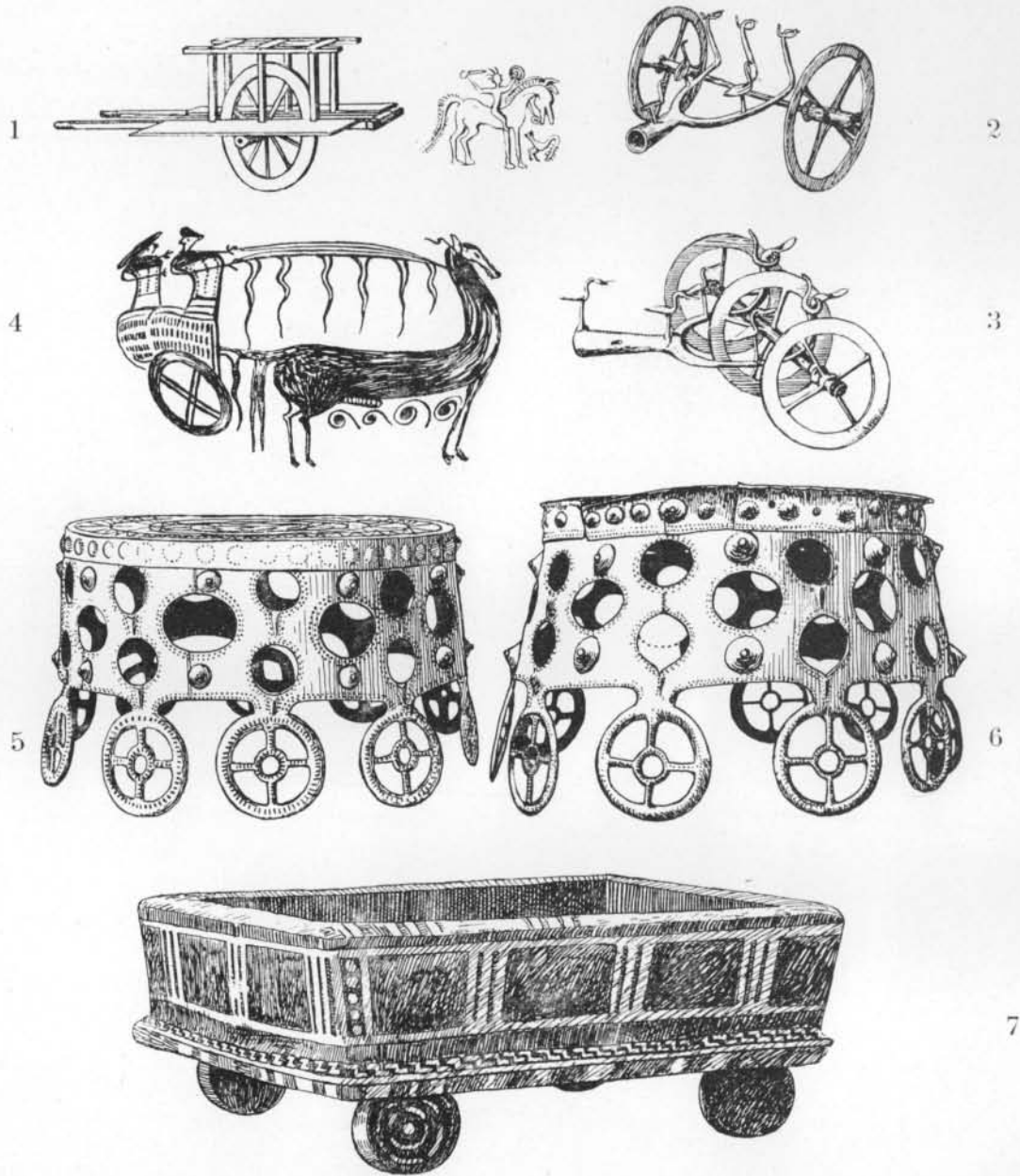


Fig. 29. Chars divers. — 1, Char chinois à une roue, Shangaï. — 2, Premier char à timon et à deux roues, découvert à Bourg-sur-Sprée. — 3, Char à timon à trois roues, Francfort-sur-Oder. — 4, Char peint sur un vase, Eukomi. — 5, 6, Chars solaires de Balkakra (Suède) et d'Halzfalva (Hongrie). — 7, Char peint, terre cuite, Palaikastra, Crète (Evans, *The Palace of Minos*, II). — 8, Cavalier de Caceres (Espagne).
Cote 81.

autres représentent une tentative nouvelle de développement : entre elles est disposée une caisse très rudimentaire, simple écuelle de terre cuite, supportant une petite statue-menhir. L'objet garde le souvenir d'une période de tâtonnements, d'une recherche de stabilité qui ne sera définitivement acquise que par le véhicule à quatre roues. Aussi doit-on considérer ce char de Duplaj comme la copie d'un char cultuel dont les origines remontent à une époque bien plus ancienne que le premier âge du fer. — Les chars à timon et à trois roues, placées celles-ci sur un même alignement, d'Ober-Kehle (fig. 17,6), de Francfort-sur-Oder (fig. 29,3) et de Bourg-sur-Sprée (fig. 17,7) rentrent dans le même cadre : La roue unique est stabilisée là par les deux roues latérales. — Une fois le char à quatre roues inventé, le type de Duplaj fut abandonné et ne s'est plus conservé que dans la copie hallstattienne de Duplaj, dans le char de Backa (fig. 3,6), dans ceux à timon et trois roues de Bourg, Francfort, d'Ober-Kehle et dans la légende religieuse du Rig-Veda qui place les deux frères divins Acvin dans un « char à trois roues ».

C'est là précisément le grand intérêt des chars cultuels d'avoir conservé parfois des formes très anciennes, abandonnées depuis longtemps sur les chars d'utilisation pratique (1).

Un autre témoin de ces temps abolis est le petit char chaldéen en bronze (fig. 6,1) du Musée du Louvre, monté sur deux roues et dans lequel, en arrière de deux stèles en forme de menhir, un personnage est assis à califourchon sur une sorte de banc massif, posé dans le prolongement du timon. Cette manière d'asseoir un dieu ou personnage de très haut rang est évidemment le souvenir d'une époque où le véhicule ne possédait pas encore de siège et avait peut-être même seulement une roue unique. Pour l'utiliser assis il fallait tout simplement chevaucher la partie inférieure du timon. C'est là un état primitif du développement du char comparable à celui figuré sur l'intaille grecque de Triptolème (fig. 23,4), ou sur le monument de Kivik (fig. 1,5), où, faute de plateforme, le héros doit se tenir debout sur la fourche du timon ou sur l'essieu à une seule roue. La même sellette apparaît, avec quelque modification, sur les trois fragments de char de Selimiyé en Syrie (fig. 7,1,3,4). De même, sur l'urne hallstattienne de Wittkau (fig. 4,5) est représenté un guerrier, armé de deux lances, assis à califourchon sur la flèche d'un char à quatre roues du type de Lille Berge (fig. 1,6). Il est vrai que sans le monument du Louvre (fig. 6,1) on n'aurait jamais osé interpréter ainsi cette gravure. Comparé à cet état primitif, le char

(1) Je n'entre pas ici dans la question du développement de la caisse, ce qui nous amènerait trop loin vu la différenciation très variée qui a eu lieu de bonne heure. Nos dessins en disent plus que de longs discours. Comparez le char nordique à fourche (fig. 1,4,5) avec le char chaldéen (fig. 6,1) à chevalet, ou à celui chypriote (fig. 6,3,5,3), avec trône sur roues ; ceux scythes, à tente (fig. 8) avec les types espagnols (fig. 18, 2 et 3), où timon et siège semblent être sculptés dans un seul tronc d'arbre, ou avec celui de (fig. 18,4), où plate-forme et timon semblent être taillés dans une seule planche de bois ; d'autre part voyez le char (fig. 16,3) de Crannon qui semble charpenté.

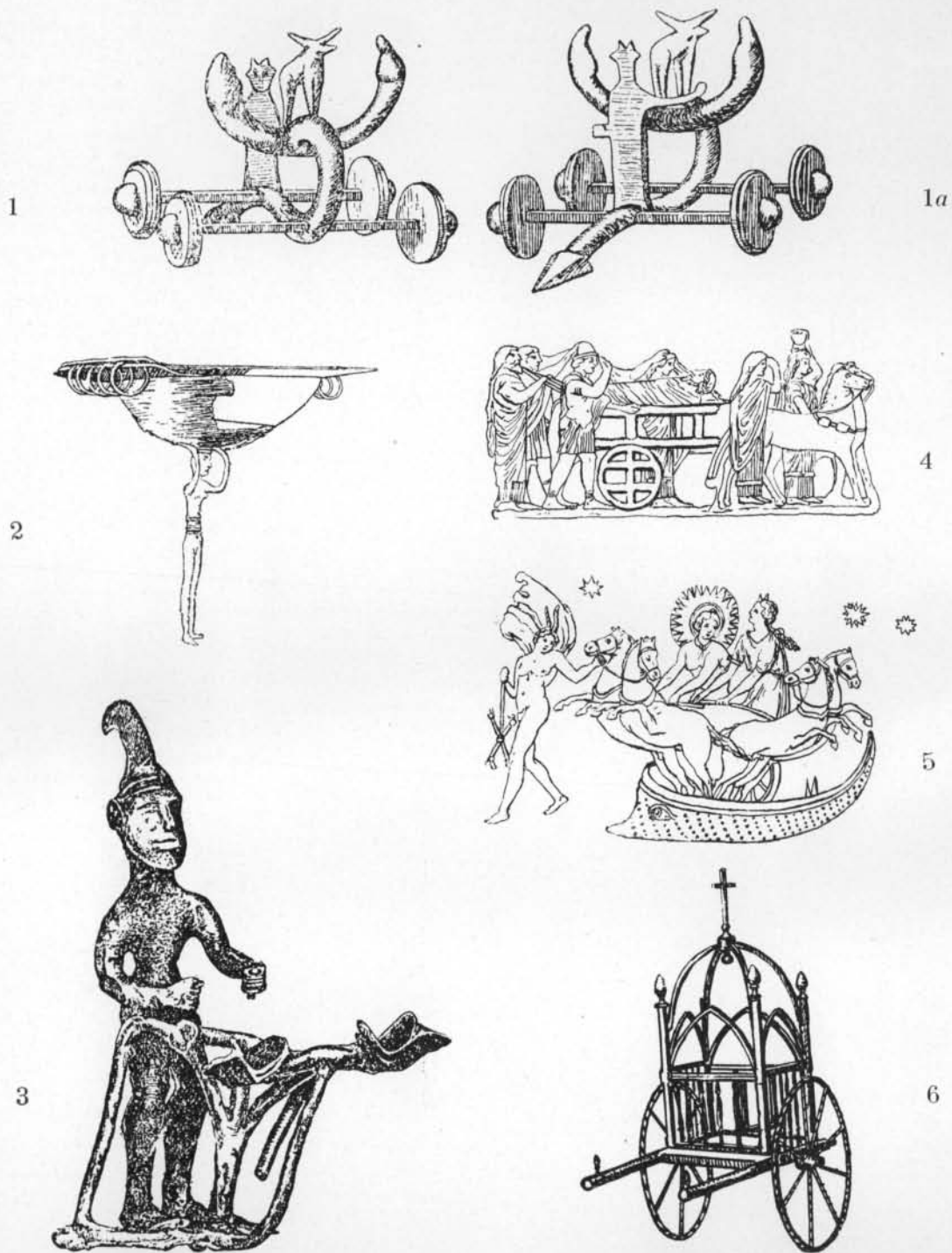


Fig. 30. Chars divers. — 1, 1a, Petit char en bronze de Cortone (d'après Chantre). — 2, Bassin à anneaux résonnants supporté par la grande déesse du char de Judenburg-Strettweg, indiqué par Chantre comme provenant de Klein-Glein. — 3, Conducteur de char votif, Olympie. — 4, Char funéraire sur une terre cuite de l'Italie méridionale (S. Reinach, *Rép. st.*, II, p. 300). — 5, Sol emportant Luná sur son char (d'après Prausnitz, fig. 12). — 6, Char processional moderne. Les Baux. Eglise Saint-Vincent.

de Tanum (fig. 3,9) avec sa plate-forme portant un dieu phallique, et le char à quatre roues d'Oedenbourg (fig. 4,3) avec sa plate-forme ornée d'un tapis, marquent déjà un progrès notable.

D'autre part, le char chaldéen du Louvre (fig. 6,1), et les deux fragments de Selimiyé (fig. 7,1,4) présentent un élément nouveau qu'on ne peut passer sous silence : le siège est pourvu d'une sorte de dossier qui empêche l'occupant de tomber en arrière. Selle à dossier, plutôt que siège véritable, il n'en reste pas moins que cette addition représente déjà un embryon de caisse ou de trône roulant. Sur le char de l'île de Chypre (fig. 6,3), le trône est déjà perfectionné : le dossier qui s'élève jusqu'à hauteur de la nuque de l'occupant porte à la partie supérieure une encoche pour le passage de la haute perruque du personnage. Ce dossier est entièrement revêtu de peinture jaune imitant le bronze ou l'or.

Une autre forme de trône roulant est moins un « trône à roues » qu'un char portant un trône. C'est généralement un véhicule à quatre roues et à plate-forme dans le genre de celle du char de Judenburg (fig. 13,5) sur laquelle est fixée une sorte de chaise à dossier ou de trône (voir les chars de Dejbjerg et d'Ohneheim, fig. 22,2, les grands chars processionnels grecs et romains de Cybèle, de l'Abondance ou d'autres divinités, (fig. 27,1,2,3). Ils ont pour ancêtres les chars protohistoriques porteurs d'idoles, d'images d'animaux totems dans le genre des chevaux et sangliers du trésor de Neuvy-en-Sullias. Le grand chariot hindou au cheval de bronze (fig. 33,3) est une survivance contemporaine de ce rite. Parfois sur la plate-forme s'élève une construction en forme de temple contenant l'idole. Le char de Sidon (fig. 24,7,8) en est un exemple. L'édifice est orné parfois extérieurement de reliefs ou de peintures tel le char de la figure 24,2, portant les images des Dioscures et d'Apollon et à l'intérieur duquel étaient probablement déposées des reliques. Hérodote mentionne un char à quatre roues surmonté d'un édicule en bois doré et portant une statue de Mars qui, lors de la fête des lampes allumées de Paprémis en Égypte, était exceptionnellement traîné par les prêtres eux-mêmes (1). Ces édicules sur roues n'étaient généralement pas des constructions de fantaisie, mais imitées de quelque grand temple de la divinité à laquelle le char était consacré. Wurm (2) signale un char de l'époque de Pallava (600 à 850 av. J.-C.) reproduisant l'aspect du temple de Vimâna (Indes méridionales) et portant les statues de nombreuses divinités, qu'on promenait autrefois en procession dans la paroisse du dieu. Les deux chars hindous (fig. 32) en sont d'autres exemples. Tel était sans doute aussi le char à six grandes roues représenté sur un monument d'Angkor (3), du VIII^e siècle,

(1) Hérodote, *Hist.*, II, 63, 10.

(2) Wurm, *Geschichte der indischen Religion*, 1874.

(3) Lefevre des Noëttes, *La force motrice animale*, pl. XLV.

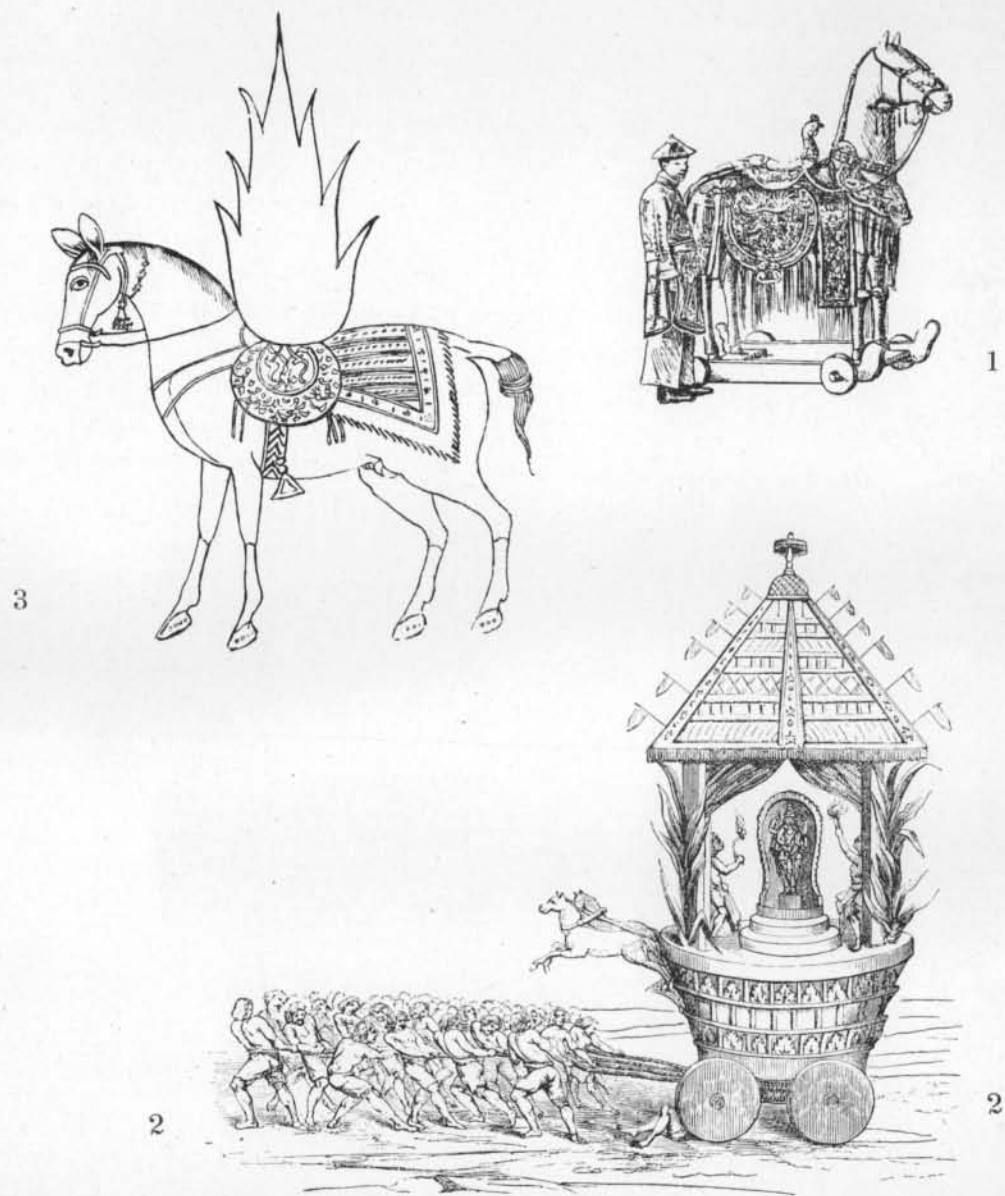


Fig. 31. Chars culturels du Tonkin (1) et des Indes (Terotom) (2),—3, Cheval blanc, portant une divinité représentée sous la forme d'une flamme d'or (enluminure persane de la collection Forrer).

trainé par des hommes et portant un temple orné des statues de Bouddha et de deux divinités acolytes.

Mais, à côté de ces véhicules à roues multiples, destinés à transporter des images de divinités à formes animale ou humaine, même des temples, apparaissent de très bonne heure des chars à quatre ou six roues supportant tantôt de grands ou de petits chaudrons (fig. 13 et 14), tantôt des disques ou roues solaires (fig. 3,8,13, 12,1). On connaît un certain nombre de véhicules dont la caisse épouse des formes animales, bouc (fig. 5,1), brebis (fig. 5,2), taureaux (fig. 17,5-7), oiseaux (fig. 16,1,17,1 etc.), basilic (fig. 16,6), dont l'interprétation, souvent difficile, a provoqué maintes discussions. Considérés isolément on serait tenté de rapprocher bon nombre de ces véhicules de la petite corbeille sur roues, en métal précieux, corbeille à ouvrage que, dans l'*Odyssée*, Hélène reçoit d'Égypte. On serait donc tenté de voir dans ces petits véhicules ici une salière, là un cratère à vin ou une urne cinéraire, un jouet d'enfant ou un simple bibelot. Mais pris dans leur ensemble ces objets révèlent pourtant un caractère moins profane ; c'est ce que nous allons démontrer plus loin.

En résumé, l'invention du char, cultuel ou non, se serait produite, d'après nos recherches, tout autrement qu'on se l'est imaginée jusqu'ici en théorie. D'après nos documents, la découverte du char à deux roues n'est pas l'œuvre de quelque inventeur génial mais, comme du reste la plupart des inventions, le produit d'un développement lent du connu à l'inconnu. Le connu serait le disque roulant comparé au disque solaire, animé, croyait-on, d'un mouvement perpétuel. L'inconnu c'est le char lui-même et son emploi comme moyen de transport. On a d'abord réalisé la mise en marche du disque au moyen de deux branches ou d'une fourche, munies d'une traverse, début de l'essieu, dirigé, poussé ou tiré par un homme, ensuite par un cheval. Ce qui est aujourd'hui pour nous un jeu d'enfant, constituait, à l'époque néolithique un véritable progrès technique, mis au service de conceptions religieuses qui, les documents cités ne laissent pas de doute, avait pour origine le culte du soleil. On s'aperçut alors que la roue ainsi dirigée pouvait transporter sur sa fourche ou son essieu des symboles ou idoles et même un homme, assis à califourchon sur le timon, ou bien debout sur l'essieu ou sur la fourche (char chaldéen fig. 6,1, char de Triptolémus, fig. 23,4). A côté du char à une seule roue apparaissent bientôt et se substituent à eux, pour des raisons de stabilité et de commodité, les véhicules à deux, trois, quatre et même six roues. Ceux à trois et six roues disparaissent devant les chariots à deux et quatre roues. Ceux-ci se différencient rapidement, suivant leur destination, en chars de guerre, de courses, de parade, en chariots de transport, etc. Mais toujours et parallèlement à eux, les chars cultuels évoluent avec une extrême variété.

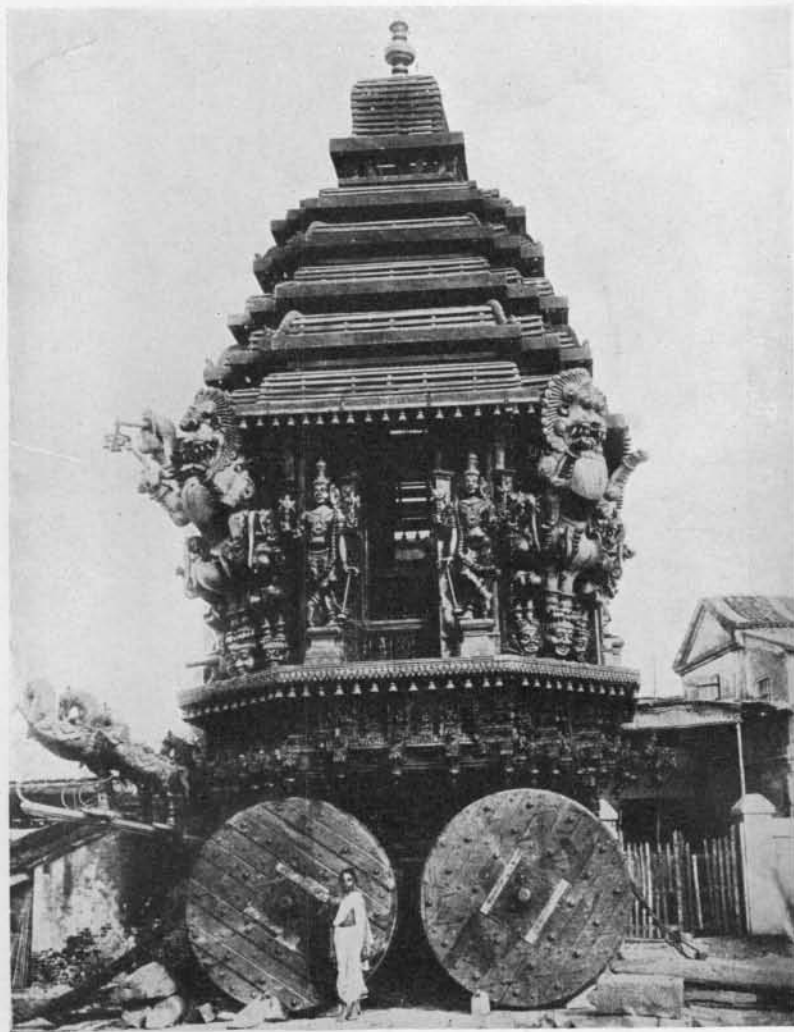


Fig. 32,1. Char cultuel géant des Hindous. Madras, Hindoustan.

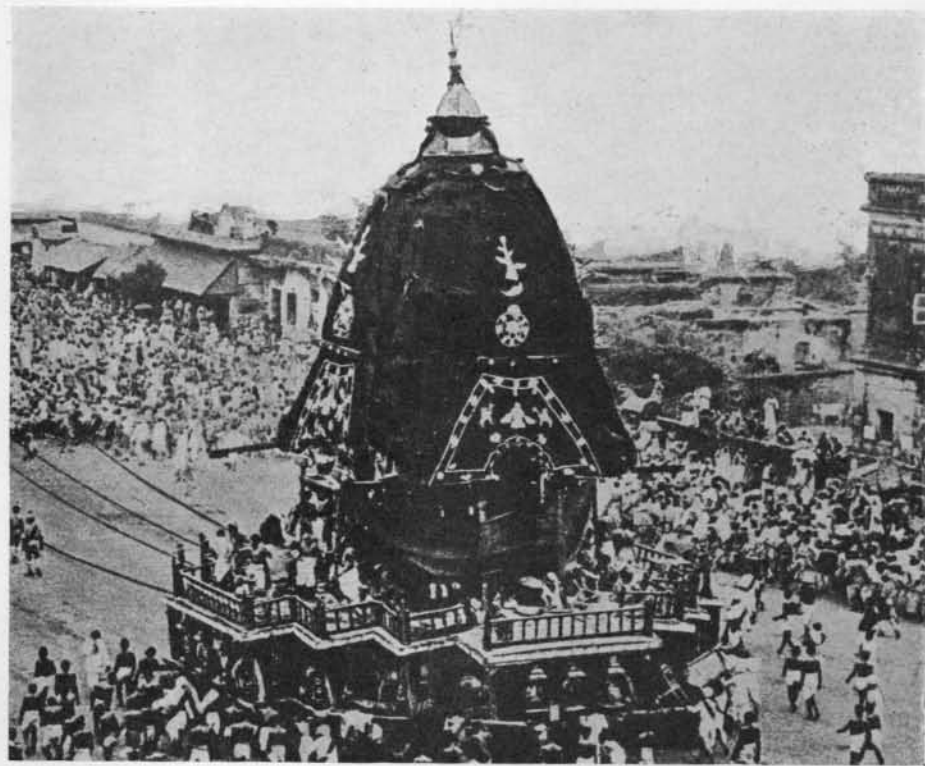


Fig. 32,2. Char dit le Dshaganath à Puri

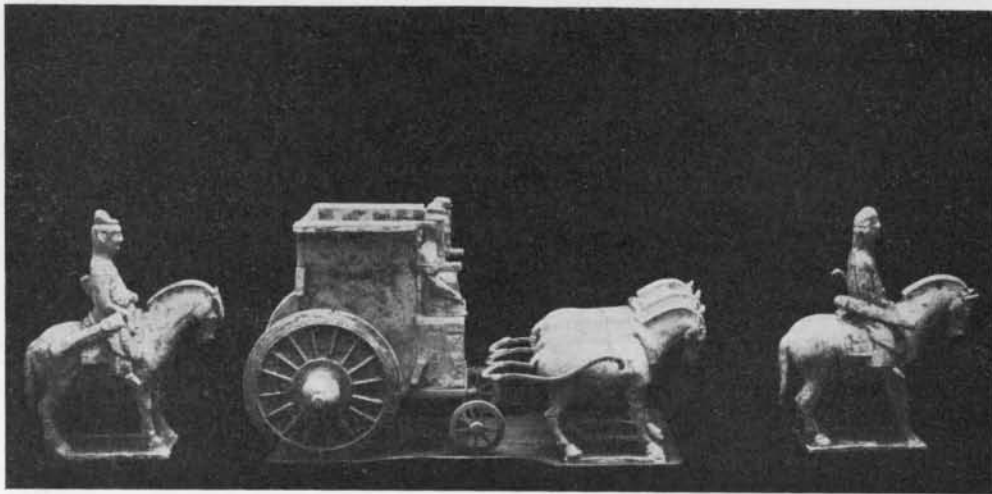
V. Signification primitive des chars cultuels

Nous avons vu que l'invention du char est la conséquence d'idées religieuses et plus particulièrement des rites se rapportant au culte du Soleil. La plupart des savants qui ont étudié la question, sort arrivés aux mêmes conclusions, bien que recherchant son origine dans le char à deux roues. Il est vrai que leur argument reposait moins sur des raisons archéologiques que philosophiques : 1° dans l'antiquité aucune divinité ne monte à cheval mais possède son propre char.; 2° aux origines le char est toujours réservé à la divinité ou à son représentant, roi ou prêtre. J'ajoute encore un troisième argument : aux temps préhistoriques, le char est considéré comme ayant par lui-même des qualités divines.

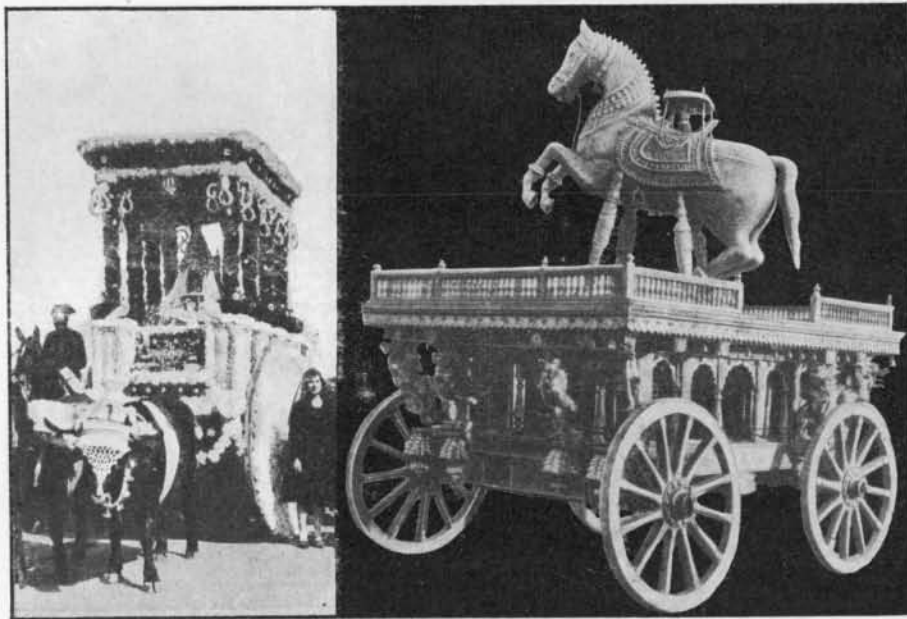
Des survivances de cet état primitif ne sont pas rares et se manifestent encore à l'époque romaine : Cicéron et quelques autres auteurs ont conservé le souvenir de la *Thensa sacra vehicula* réservée au transport des dieux et dans laquelle aucun mortel, même les *thensarii* ne pouvaient monter; il en est de même du char vide à deux roues, exposé dans son propre temple qui figure sur un denier d'Auguste (fig. 24,9). Un prototype encore plus ancien est le char vide attribué au Maître des dieux qui suivait Xerxès et son armée dans ses expéditions guerrières. Or, le Maître des dieux, ici, comme dans la plupart des autres régions, c'est le dieu solaire.

Une fois le *disque solaire* imité et devenu objet de culte, la même qualité est attribuée aussi à la roue proprement dite, qu'elle fasse partie d'un char cultuel ou non. Puis du véhicule, le caractère sacré passe également à l'animal choisi pour le traîner, et celui-ci finit par être adoré lui-même, même détaché du char. C'est ainsi que les divers attelages attribués au char solaire deviennent des divinités propres, le cheval solaire, le bœuf ou le taureau portant le disque solaire entre leurs cornes, l'aigle, la colombe, l'oie et tous ces autres oiseaux qui grâce à leur envol vers le ciel ont été choisis pour servir à traîner les chars sacrés. Peu à peu le souvenir de la destination primitive de ces animaux comme tracteurs divins du char solaire, s'est oublié. Mais toujours de nouveau apparaissent des réminiscences de ces états antérieurs : les oiseaux se poursuivent sur la périphérie de la roue solaire (fig 2,g), ou l'accompagnent (fig. 2,h-k), ou se désaltèrent à la coupelle placée sur le moyeu de la roue (fig. 2,m); d'autre part, la roue ou l'animal deviennent l'attribut distinctif des divinités les plus anciennes et les plus distinguées, accompagnent même encore des dieux plus récents de Rome ou de la Gaule romanisée (1).

(1) Voir l'autel d'Assour du Musée de Stamboul (Conteneau, *Manuel d'Archéologie orientale*, II, fig. 722) où le soleil est représenté sous la forme d'une roue, la lune, d'un disque. Deux divinités masculines



1



2

3

Fig. 33. Chars culturels chinois (1), espagnol (2), hindou (3). — 1, Char culturel funéraire, terre cuite, découvert dans une sépulture chinoise. Coll. de Mme Elvira, à Cannes. — 2, Char processionnel portant une statue de la Vierge, tiré par des bœufs dont les colliers portent des sonnailles. On en rapprochera les chars culturels antiques de Sidon (fig. 24,7,8) et de Thèbes en Grèce (fig. 26,2). — 3, Char portant l'image d'un cheval sacré (d'après Frobenius, *Indische Reise*).

Par l'intermédiaire des roues solaires traînées directement par un animal (fig. 3,3,4 et 20,1), nous arrivons *aux chars solaires* proprement dits, disque ou roue solaires ne roulant plus par eux-mêmes mais transportés sur un char. Celui de Trundholm (fig. 12,1) (1) en est le représentant le plus important, mais typologiquement parlant aussi le plus primitif. Au lieu de la roue, c'est encore un disque solaire et le cheval ne tire pas encore le véhiculé lui-même, mais seulement le disque, à la façon des prototypes susmentionnés. Il fait semblant de le tirer ; en réalité c'est le char portant cheval et disque qui met le groupe en mouvement. Enfin le char n'a pas encore de plate-forme ou de caisse (2). Ses six roues ne sont reliées que par la flèche comme c'en est le cas des chars primitifs à quatre roues (fig. 1,6 et 4,5). Un véhicule analogue à celui de Trundholm, mais à deux chevaux aurait été trouvé jadis à Helsingbourg en Scanie, ce qui semblerait indiquer que le monument de Trundholm n'était pas un objet isolé en Scandinavie. Les ornements du disque solaire, en bronze plaqué d'or, et les gravures rupestres scandinaves représentant des chars à roues solaires, ne peuvent que confirmer l'existence d'un état primitif.

C'est le cas surtout du char, évidemment à quatre roues, de Backa fig. 3,13 portant une très grande roue solaire à quatre rayons. Il est conduit par un homme, aux mains levées dans un geste d'imploration et qui paraît représenté à genoux. A sa gauche, on voit un grand cerf à forte ramure, à droite du timon un petit cheval, à moins que ce ne soit un chevreuil, et près de lui une empreinte de *solea* semblables à celles du monde préhistorique. On remarquera que sur la procession religieuse (fig. 4,2) du vase d'Oedenbourg, en Hongrie, le char cultuel est également précédé d'un cerf ou mieux de toute une chasse au cerf où figurent de même des chevreuils. Le char cultuel de Judenbourg (fig. 13,5) montre encore des hommes chassant des cerfs et des chevreuils. Sur une pièce romaine (fig. 28,7) deux cerfs traînent le char d'Artémis. Un souvenir de cette association du cerf et de la religion primitive nous est conservé dans la légende de saint Hubert auquel apparaît un cerf portant, entre ses bois, une croix brillante comme le soleil. L'idée de la chasse liée à celle de la procession d'un char cultuel paraît avoir pour origine la coutume de chasser, avant la cérémonie, les animaux destinés aux sacrifices. C'est ainsi qu'on peut expliquer encore le chasseur équestre de Mérida courant le sanglier (pl. IV-V).

Sous l'influence de l'Orient, peu à peu en Europe aussi les symboles divins

portent chacune sur la tête une roue, et en même temps tiennent devant elles des hampes terminées par des roues solaires. Cf. également le Jupiter du Châtelet s'appuyant sur la roue solaire et tenant de l'autre main le foudre (Déchelette, *Manuel*, II, fig. 196).

(1) Voir aussi les disques solaires d'Irlande ayant fait partie de chars analogues (Déchelette, II, fig. 166).

(2) Diam. original du disque 0 m. 255 ; poids 1 kg. 58 ; haut. du cheval, 0 m. 18 ; poids 2 kg. 04. La queue est faite d'une douille destinée à recevoir un panache de crins.

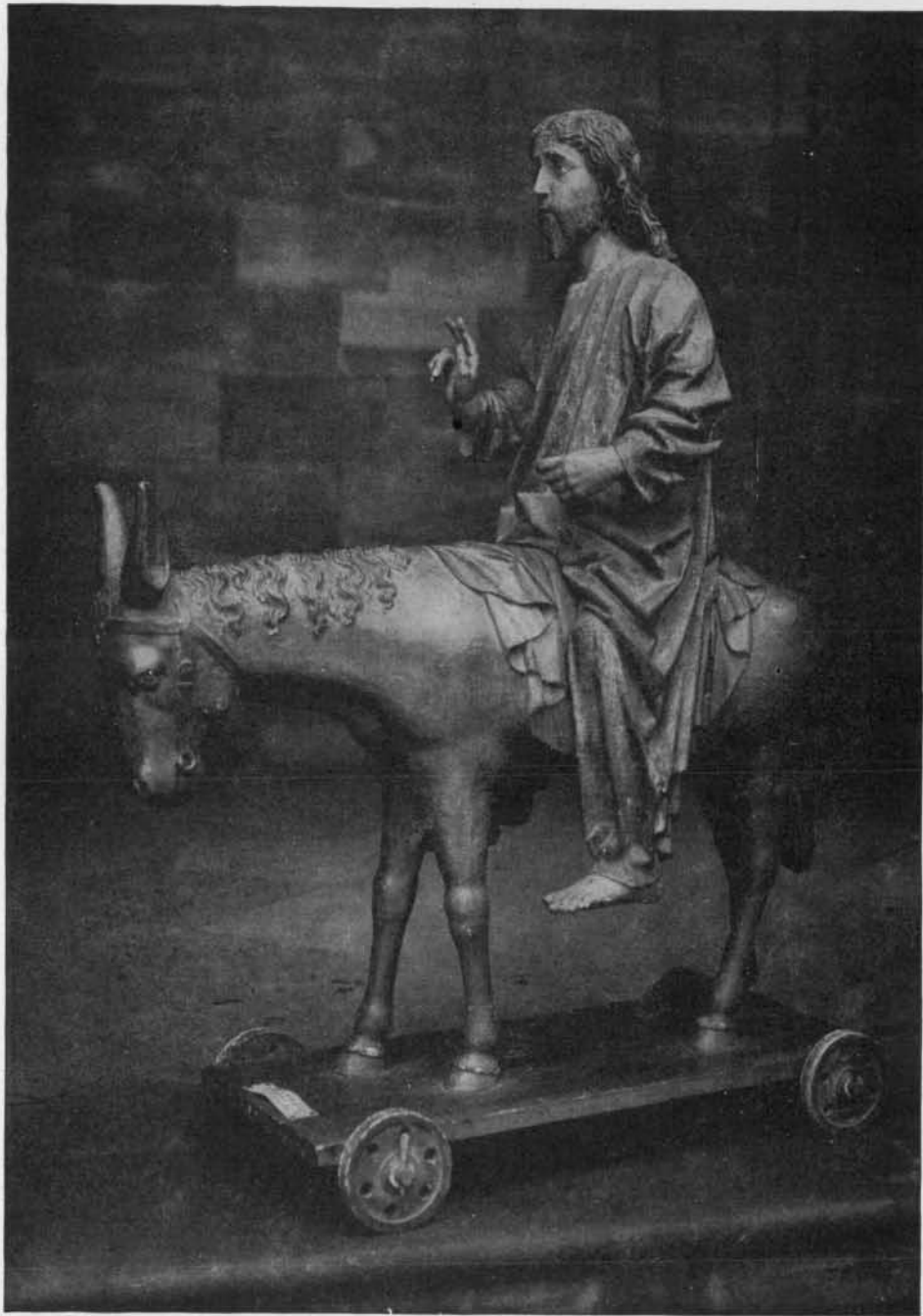


Fig. 34. **Char cultuel alsacien**, en bois sculpté et peint, de la fin du xv^e siècle, dit *Palmesel*. Haut. 1 m. 60. Environs de Neuf-Brisach, Musée de Notre-Dame, à Strasbourg.

jusqu'alors adorés, prennent la forme humaine. Le soleil revêt la figure d'Apollon, d'Hélios, de Sol, tous possédant leur char rapidement enlevé par des chevaux ou des Pégases (fig. 24,1), bien plus rarement par un bouc (fig. 26,1) ou des cygnes.

Le char hallstattien de Duplaj au musée de Belgrad (fig. 9,1 et 10) en est un curieux prototype : dans le fond de la caisse est gravée la roue solaire (1) que surmonte une statuette de style archaïque et barbare. A en juger par la natte gravée sur le dos, les ouvertures pratiquées dans les oreilles pour les boucles d'oreilles et la robe campaniforme richement ornée, on pourrait croire que l'image représente une déesse, mais sous la robe est fixé un phallus (fig. 10,C-E), ce qui n'est pas pour étonner, la roue solaire étant généralement l'attribut réservé au dieu solaire lui-même. La robe n'est du reste point aux temps archaïques un vêtement féminin. Elle est portée, surtout dans l'Orient antique, souvent par les divinités masculines, les prêtres et les rois. La robe que porte encore aujourd'hui pour le distinguer des laïques le prêtre catholique est sans doute une survivance de cette coutume. M. Petrovic qui le premier a publié ce curieux monument (2), reconnaît avec raison dans ce dieu un précurseur d'Apollon-Bélénus et le rapproche également des représentations de Triptolémus, autre divinité solaire représentée si souvent sur un char (fig. 25,1,2).

Dans la même nécropole serbe de Duplaj, appartenant à la fin de l'âge du bronze ou au début du premier âge du fer, on a découvert un deuxième char en terre cuite, également de style archaïque. Il diffère du premier par l'absence des figurines d'oiseaux et par sa forme, deux roues et un timon (fig. 9,2). La facture des roues est la même que celle de l'autre char et fait croire à la fabrication dans un même atelier. La caisse, endommagée au rebord, est également en forme de coupelle. La statuette qu'elle supporte montre la même robe campaniforme et un décor linéaire ; elle en diffère surtout par les quatre swastikas gravés l'un sur l'occiput, deux autres sur les côtés du torse, le quatrième au-dessous du ventre (3). Est-ce la même divinité que celle de l'autre char ou sa parèdre ? nous ne le savons pas.

Les oiseaux, canards ou cygnes qui ornent le char à trois roues de Duplaj, paraissent destinés à l'emporter dans l'azur. C'est en somme, mais exprimée d'une façon primitive, la même idée que nous rencontrons, reprise par des artistes classiques sur les peintures du vase Blacas (fig. 24,1) et de la terre cuite (fig. 26,1) représentant la course d'Hélios-Phoebos vers le Zénith. Une autre représentation du même sujet, de style archaïque gréco-étrusque très pur,

(1) Cela nous rappelle la plate-forme du char de Judenburg-Strettweg qui, toute travaillée à jour, est ornée au milieu d'une large roue solaire servant de piédestal à la grande déesse (voir la vue, trop peu connue, de la plate-forme fig. 22,1).

(2) Starinar, 1930.

(3) F. Milleker, *Starinar*, 1930, p. 20 et pl. VIII.

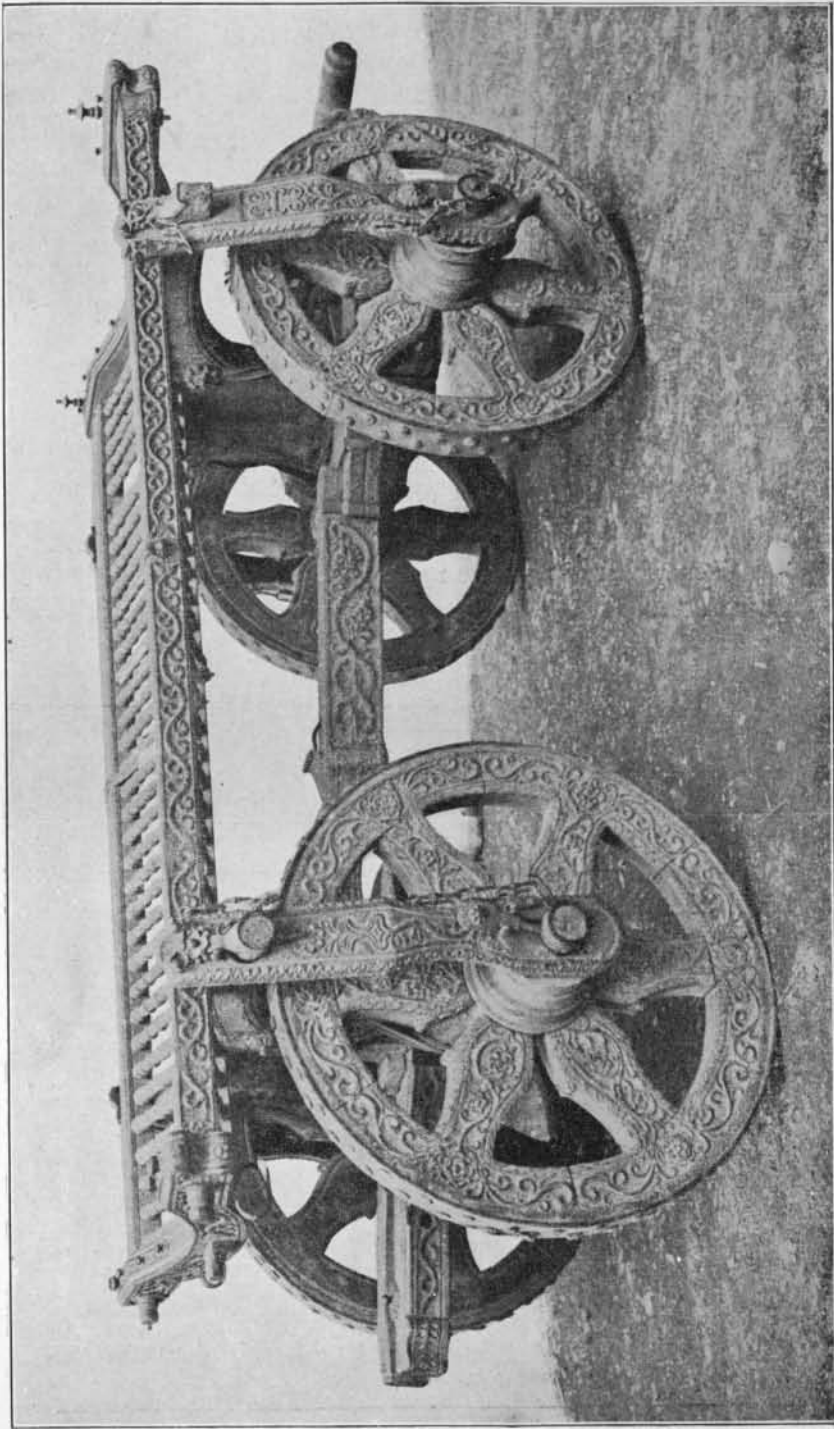


Fig. 35. Char processionnel espagnol en bois, XVI^e ou XVII^e siècle.

apparaît sur un relief du char en bronze découvert dans la tombe étrusque de Monteleone-di-Spoleto (fig. 20,2) : un ancêtre du Sol-Hélios, debout sur son char tiré par un cheval ailé, se lance vers le ciel. Sous les pieds du cheval on voit une femme, le vêtement parsemé d'étoiles, qui représente sans doute la nuit et la déesse Luna vaincues par le soleil.

L'époque romaine a souvent multiplié pour accentuer la course rapide du soleil, le nombre de ces coursiers et s'est plu à représenter char et chevaux courant dans la direction du spectateur (fig. 23,6,8). S'inspirant de cette conception mais en ayant perdu la signification, la peinture pariétale du sanctuaire de la caverne de Ming-Oi, dans le Turkestan chinois (fig. 25,6) (1), a fait des roues du char deux boucliers et l'antique Sol, devenu un dieu indochinois, trône dans l'air au-dessus du char mal compris ; en réalité il est assis dans le disque solaire ou il en sort ; de son corps émanent des rayons solaires tandis que, pour mieux accentuer encore ses qualités divines et solaires, sa tête est entourée de nimbes de couleurs différentes. Mais l'idée de placer le dieu solaire dans le disque même du soleil n'est pas nouvelle ; elle se trouve déjà exprimée sur le vase grec (fig. 25,5) où, entre deux anges, on voit crucifié dans le grand disque solaire en feu et en mouvement, Ixion, une divinité solaire déchu (2).

On en rapprochera aussi la curieuse médaille gauloise des Lémovices (fig. 2,n), imitée des drachmes d'argent de Rhoda sur lesquelles un génie ailé est représenté au-dessus du cheval. Dans la conception gauloise l'ange est figuré sous la forme d'une roue à tête et bras humains, tenant dans la main une seconde roue. Il me semble qu'on assiste là à l'une des étapes à travers lesquelles le char a pu devenir une divinité anthropomorphe. Cela nous rappellera de nouveau le Jupiter gaulois du Châtelet portant dans sa main gauche la roue solaire, et ses lointains ancêtres : sur la gravure rupestre de Tanum (fig. 3,1) des hommes font tourner à la force de leurs bras une grande roue solaire ; sur le fourreau d'épée de Hallstatt (fig. 2,e) deux hommes mettent en mouvement une grande roue richement ornée et sur le fourreau de poignard du lac de Garde (fig. 2,d) quatre mains répètent encore une fois le même geste. Ainsi, plus on réunit de documents, plus on est amené à les comprendre, même s'ils se répartissent sur des régions assez différentes (Scandinavie, Autriche, Italie et Gaule).

L'action bienfaisante qu'exerce le soleil sur l'homme, les animaux et les fruits de la terre a été remarquée de très bonne heure par l'homme préhistorique, et principalement après l'introduction de l'agriculture le culte du soleil a dû

(1) Caverne de Ming-Oi, près de Kumtura, oasis située sur la grande route de l'Orient vers la Chine. (A. Grünwedel, *Ergebnisse der III. Turfan-Expedition*, in *Zeitschr. f. Ethnol. Verhand.*, t. 41, p. 891).

(2) Vase de Cumes, Baumeister, *Denkmäler*, fig. 821. Ixion est attaché à la roue solaire au moyen de serpents. Au dessous de lui on voit, sur le vase, Héphestos, le forgeron de la roue, à droite Hermes qui attend pour annoncer à Zeus l'exécution de la sentence, en bas Erinnys ailée. Les deux anges peuvent être interprétés comme la personnification des nuages.

prendre naissance et se développer avec la mise en culture de territoires nouveaux. Mais les manifestations de ce culte sont probablement moins des témoignages de reconnaissance que la manifestation de la crainte de le voir disparaître. Le nord scandinave avec ses longs hivers, ses épaisses brumes, son froid intense, ses neiges et ses glaces a bien plus souffert de l'absence de cet astre que les pays du midi; c'est en effet dans ces régions que dans la mythologie et les coutumes populaires, le retour du soleil et la disparition de l'hiver jouent un rôle prépondérant. Aussi n'est-ce sans doute pas l'effet d'un pur hasard qui groupe principalement en ces pays nordiques la plupart des gravures rupestres ayant trait au combat de l'hiver et du printemps, et les survivances de ces rites annuels sous la forme des feux de la Saint-Jean, du jet du disque de bois enflammé et de la mise à mort sur un bûcher du mannequin représentant l'hiver. Ces coutumes devenues au cours des âges des habitudes, étaient à l'origine des procédés magiques destinés à hâter le retour du soleil et du printemps. La mise en marche de roues solaires et le transport en procession solennelle des disques ou roues solaires, sur un char trainé par des hommes ou par des animaux, avaient le même but.

Le procédé n'était certes pas partout le même. Ici, la procession longeait les limites des champs, coutume qui existe encore aujourd'hui dans bien des régions. Là, elle suivait les frontières d'une tribu ou visitait plusieurs clans, ou même plusieurs tribus; les voyages du char de la déesse Nerthus en sont un exemple pour la Germanie. Dans d'autres régions le rite se déroulait peut-être seulement dans l'enceinte d'un temple. La cérémonie a dû être accompagnée de sacrifices d'animaux chassés auparavant (1). Parfois même il y avait des sacrifices humains comme Tacite en signale pour la déesse Nerthus (noyade des esclaves ayant baigné la statue de la déesse) et comme il est permis de le supposer d'après la coutume, encore en usage, de brûler un mannequin (2).

Si le soleil fait mûrir le blé, fertilise la terre, il a aussi des qualités guérisseuses et de ce fait possède un caractère prophylactique. C'est probablement pour cette dernière raison qu'on a mis parfois dans la tombe des rouelles et même des petits chars solaires (nécropole de Duplaj). C'étaient là des *apotropaia*. On pourrait envisager encore une autre explication: les deux petits chars auraient appartenu à un petit sanctuaire du voisinage consacré au culte des morts. Le mystère de la mort et de la résurrection a dû nécessairement donner naissance à des rites mystérieux dont les deux curieux chars de Duplaj sont peut-être les témoins. Il en serait de même de la roue solaire gravée sur le fond de l'un de ces chars (fig. 10, A) que l'on ne pouvait apercevoir qu'après avoir enlevé

(1) Voir ce que j'ai dit plus haut au sujet des chasses et chasseurs de cerfs, de chevreuils et de sangliers. Voir à ce sujet aussi le résumé page 121.

(2) Voir pages 40-42 et pour des sacrifices humains hittites, page 36.

la figurine ithyphallique qui la dissimule. On en rapprochera encore la divinité phallique montée sur le char de Tanum (fig. 3,9) et les hommes au sexe violemment indiqué tournant les roues solaires de Tanum et de Backa (fig. 1,P et 3,1,2); sans oublier le dieu chypriote représenté sur son trône roulant (fig. 5,3) tenant dans sa main droite un long phallus, peut-être un sceptre ou une massue (1). Sur le char de Judenbourg également le sexe des chasseurs et de la grande déesse est beaucoup plus accentué que le nécessite la nature. La qualité apotropaïque du phallus et des symboles de la génération explique facilement la fréquence de cet attribut sur les chars destinés à assurer la fertilité de la terre, des troupeaux et de l'humanité.

Cette idée de protection appliquée spécialement aux êtres humains apparaît clairement sur le curieux char de bronze découvert dans le *castrum* de Costa Figueira (Portugal) (fig. 21,4). Les quatre roues se composent d'une large traverse soutenue par huit autres plus minces, qui les rattachent à la catégorie des roues rustiques de type primitif (2). Le char n'a ni caisse, ni plate-forme, les figurines se trouvent placées simplement sur une longue flèche. Entre les quatre taureaux qui tirent le char en un mouvement de va-et-vient (3) et leurs conducteurs, on voit des couples humains qui semblent s'embrasser et, debout ou dansant, esquisser un geste d'union charnelle symbolisant ainsi la fécondité humaine. C'est aussi probablement pour la même raison que l'attelage est composé de taureaux et que le véhicule avance par un mouvement de va-et-vient. Le caractère primitif et rustique des figurines les apparente de très près aux statuettes du bassin sur roues, de Lucéra (fig. 16,4) et du char aux porte-cierges de Rome (fig. 16,5). Elles me font l'effet d'être des copies ou des surmoulages hallstattiens maladroits de prototypes italiques sinon phéniciens. Ces figures de taureaux qui ne reposent pas sur le sol, mais sont dressés en l'air devant le char, rappellent les statues de chevaux placés d'une façon analogue devant les grands chars indiens (fig. 29,2 et 30) qu'ils semblent enlever vers les cieux.

De ces chars tirés par des animaux, on passe aux véhicules *transportant des quadrupèdes* où l'animal, disparaissant de l'attelage, devient passager lui-même, et se trouve promu au rang divin.

Le char de Trundholm en est une représentation primitive. Le cheval ne traîne pas en réalité le disque, c'est le char qui le met en mouvement et porte le cheval. L'animal n'est plus considéré comme un élément de l'attelage, il fait partie de l'ensemble sacré et devient lui-même objet sacré, « cheval solaire ». C'est le même cheval sacré qu'on voit figurer, détaché du char, sous la forme

(1) Comparez à ce sujet les pygmées combattant des grues au moyen de longs phallus leur servant de massue. Baumeister, *Denkmaeler*, III, fig. 5 de la planche supplémentaire.

(2) Voir plus haut, page 76.

(3) Voir plus haut, chap. III, page 44.

d'une grande statue de bronze dans le trésor du temple gaulois de Neuvy-en-Sullias. Les bélières fixées au socle servaient à le porter en procession comme aujourd'hui encore dans les pays catholiques on porte à bras d'hommes, lors des cérémonies religieuses, les statues des Saints ou Saintes et de l'agneau pascal. Le cheval est devenu une divinité promenée sur son char. La grande statue de cheval placée sur le char hindou (fig. 31,3) et le char géant de Madras (fig. 30) chargé de statues d'éléphants divins en sont des exemples contemporains. Le cheval de Troie monté sur roues, le char de Mérida (pl. IV,V) et celui, tout petit, de Cabeza-del-Buey (fig. 20,4) représentent le même cheval solaire que vient, dans la Péninsule ibérique, chevaucher le cavalier solaire (fig. 20,3).

Un autre exemple antique est le petit char de bronze (fig. 11) probablement de provenance syrienne (collection Altounian), portant une statue de taureau montée sur quatre roues, autre réduction d'un très grand char de procession. Tout comme le cheval, le taureau est également un symbole du soleil et de la fertilité (1).

Parfois on substitue au taureau le bouc, autre symbole de la fertilité des troupeaux, surtout attribut de Dionysos et d'Apollon (voir la terre cuite fig. 26,1) qu'on retrouve sur le trépied italique à quatre roues (fig. 16,4). Un bouc tire les chars de Donar-Thor et d'Apollon-Phoebos (fig. 26,1). Un très ancien exemplaire monté sur quatre roues, en terre cuite, a été découvert par de Morgan lors de ses fouilles à Suse (fig. 5,1) (2). Deux autres chars minuscules, en bitume, de même provenance, mais découverts parmi les offrandes du temple de Shoushinak, portent sur une plate-forme garnie de quatre roues, l'un un lion, l'autre un hérisson en marbre blanc (fig. 8,6) (3). Le hérisson qui dort en hiver mais se réveille au printemps semble avoir été utilisé comme un symbole de la résurrection et expliquerait ainsi la présence du petit char portant un hérisson dans un dépôt d'objets de caractère religieux. On n'oubliera pourtant pas non plus que cet animal, destructeur des vipères, a pu jouer pour cette cause un rôle prophylactique.

On pourrait être tenté peut-être de voir dans ces deux petits monuments (fig. 5,1 et 8,6) des jouets d'enfants, si le grand nombre de petits véhicules en terre cuite, bronze ou or, de caractère nettement cultuel, tels ceux reproduits dans nos figures, ne militait pas bien plutôt en faveur d'une utilisation rituelle

(1) En Égypte, le taureau Apis est représenté en union avec le disque solaire. Son culte s'est répandu aussi en Syrie où il est associé à Baal. Le Veau d'or des Israélites est la même divinité. Dans le Rig-Véda Indra lui-même est le « taureau du ciel » dont le sperme foudroyant retombe de la nuée sur la terre sous forme de pluie. (A. Ludwig, *Der Rigveda*, II, p. 146). Les Védas comparent le dieu Parjanja, divinité de la foudre, des orages et de la pluie, à un taureau. (Darmesteter, *Ormudz et Ahriman, leurs origines et leur histoire*, p. 110. Voir aussi plus haut page 38).

(2) Au Musée Borély de Marseille, où j'ai dessiné ce petit char en terre cuite ; mais les deux roues arrière, plus petites que celles avant, appartiennent sans doute à un autre petit char.

(3) Conteneau, *l. c.*, II, fig. 646.

soit dans des sanctuaires privés, soit comme objets votifs offerts pour le salut des malades ou pour aider les morts lors de la résurrection.

La meilleure preuve qu'il ne s'agit pas de simples jouets nous est fournie par la brebis gravide en terre cuite (de Suse ?) montée sur quatre roues (fig. 5,2) (1) et portant sur son dos un groupe de quatre petits vases, avec, au milieu, une petite statuette humaine, évidemment un ex-voto destiné à augmenter la fertilité des troupeaux et principalement celle des moutons (2).

L'idée de la protection ou de la reproduction magiques du bétail (3) paraît inspirer encore le groupe du trépied d'Oxford (fig. 16,4) où l'on voit un homme s'occuper de bœufs ou de taureaux, de veaux, etc. Cette idée est exprimée très nettement dans le groupe de petites figurines de bronze (fig. 19,5), du Musée de New-York, représentant des bœufs et des taureaux, des boucs et des brebis, des chèvres et des porcs, tous groupés autour d'un char rustique à deux roues, destiné au transport des céréales. Sur ce monument sont associées des figurations se rapportant à la protection des troupeaux et des récoltes. Les petits chars en bronze, à deux roues, tirés par deux bœufs ou deux taureaux (fig. 10,4,6,7 et 18,2,3) semblent exprimer en raccourci la même idée.

Les mêmes préoccupations se manifestent sur le petit char de bronze à quatre roues de Rome (fig. 16,5) où l'on voit un homme marchant derrière un quadrupède en faisant le geste de *labourer le sol au moyen d'une charrue*. De longues tiges dressées aux angles ont servi à mon avis à planter des cierges (4). On en rapprochera aussi le petit char de bronze de la nécropole de Cortone (fig. 30,1) imitant une charrue à quatre roues sur laquelle un homme debout sert de conducteur, tandis que sur l'autre extrémité de la flèche serpentiforme est posé un bœuf ou taureau représentant l'attelage (5).

J'attire aussi, à ce point de vue, l'attention sur la petite roue en terre cuite de la palafitte de Wollishofen-Zurich (fig. 18,8) portant gravée sur la jante une espèce d'épi ou branche à rapprocher des épis de Triptolémus et Déméter ; si l'on songe que les plantes ne jouent guère de rôle sur les poteries lacustres, cet ornement gagne de poids.

Parallèlement aux chars montés par des quadrupèdes on trouve *des chars*

(1) Salle de Tanagra, vitrine A, du Louvre.

(2) Le rôle du bouc comme animal de sacrifices est trop connu pour y insister. Je mentionne pourtant le cylindre hittite-mitannien de Kerkouk (Conteneau, *Manuel d'Arch. Orientale*, II, fig. 730) qui montre Gilgamesh sacrifiant un taureau en face d'une déesse nue tandis qu'à côté on voit un bouc entre deux griffons posés sur des nuages et, en bas, un bouc entre deux lions.

(3) Encore aujourd'hui, aux Baux, près d'Arles les bergers promènent par les rues de la ville à Noël le petit char (fig. 30,6) chargé d'une brebis et traîné par un bouc.

(4) On n'oubliera pas que la coutume du cierge pascal, antérieure à l'époque chrétienne, a pour origine les feux de Pâques, rite du paganisme accompagné de processions et de cérémonies destinées à chasser les mauvais esprits, fêter l'arrivée du printemps et le règne des bons génies.

(5) Cf. Chantre, *Recherches anthropologiques dans le Caucase* (Lyon, 1886), fig. 174 et 175 d'après une vieille gravure.

portant des oiseaux. Cette idée est très nettement exprimée sur le petit char en terre cuite de Canosa (fig. 16,6) (1). Quatre roues pleines marquant en relief les quatre rayons, portent un grand oiseau caractérisé par une queue et deux ailes rappelant un peu celles des chauves-souris. Mais au lieu de deux pattes, l'animal en a quatre, soit tout simplement pour adapter le nombre à celui des roues, soit qu'on ait voulu accuser par ce détail son caractère d'animal fantastique, sorte de basilic. Le cou est celui d'un oiseau, la tête par contre rappelle plutôt celle d'un cheval, aussi bien par sa forme que par ses oreilles. Enfin on remarque sur le museau trois petits trous qu'on retrouve aussi sur les oiseaux italiques montés sur roues (fig. 17,2,3), toujours trop petits pour y supporter des anneaux ou des pendentifs. Je pense qu'on les a plutôt utilisés pour y fixer une crinière, crins de cheval ou soies de porc, et donner ainsi à l'animal un aspect encore plus fantastique. Peut-être aussi sont-ils destinés à lui conférer quelque force magique comme cela semble avoir été le cas pour la queue du cheval de Trundholm (fig. 12,1) En somme ce char à basilic ne se prêtait à aucun but pratique et on ne peut douter, comme pour le char à taureau (fig. 11), de sa destination nettement cultuelle. On a attribué ce petit char au culte solaire. J'ai l'impression qu'il faut peut-être songer plutôt au culte du feu, le basilic étant dans les traditions antique et médiévale un animal exhalant du feu, de la fumée ou des vapeurs enivrantes.

Cette interprétation ne peut qu'être confirmée par d'autres petits chars à basilics aviformes (fig. 17,2,3), tous également d'origines italiques et hallstatiniennes, la plupart en bronze. Ils sont caractérisés par un corps et une queue d'oiseau, mais comme dans le cas précédent ils sont pourvus de quatre pattes correspondant aux quatre roues. Le cou est trop long pour celui d'un canard, d'une oie ou d'une colombe, trop court pour celui d'un cygne. La tête n'a pas de bec et sa forme rappelle plutôt celle d'un quadrupède que d'un oiseau. Elle porte parfois même des cornes de bœuf ou de taureau (fig. 17,2 de Corneto). Sur la pièce de bronze (fig. 17,3) elle est devenue tout à fait schématique, sur celle en terre cuite d'Este (fig. 17,1), il n'en reste plus qu'un vague ornement. Toutes les pièces en bronze portent au museau des petits trous dont il a été déjà fait mention. Undset en signale de semblables à Salerne et Viterbe.

Ces curieuses figurines aviformes sont toujours creuses et portent au dos une ouverture rectangulaire munie d'un couvercle, reproduisant le dos, la queue, le cou et la tête de l'animal, ce qui leur prête un aspect encore plus étrange. On est d'accord pour admettre que l'ouverture était utilisée pour introduire dans le ventre creux de l'animal des grains d'encens qui, allumés et le char mis

(1) Voir Giovanni Pansa, *Situla di terracotta in forma di carro processionale ed altri unstensili della seconda età del bronzo attinenti al mito solare* (Ecole fr. de Rome, Mélanges, 1921).

en marche par un mouvement de va-et-vient, produisaient des fumées aromatiques. Aujourd'hui on trouve encore en Chine des figurines en cuivre émaillé, en forme d'oiseaux, destinées à servir de brûle-parfums ; on les ferme au moyen d'un couvercle épousant les ailes de l'oiseau. Le choix d'un basilic pour nos petits chars italiens répond donc tout à fait à leur destination d'encensoirs, ayant servi dans les cérémonies d'un culte public ou privé ou bien encore déposés dans les tombes parmi le mobilier funéraire.

Un objet analogue, en terre cuite et également à quatre roues, a été découvert dans le cimetière hallstattien de Glasinac (Bohême), avec cette différence qu'il n'est pas en forme de dragon, mais d'un oiseau aquatique, un canard portant au dos, comme couvercle, un canard plus petit (fig. 16,1).

Ces types aviformes ont donné par la suite naissance à des dérivés où la forme utilitaire domine de plus en plus. C'est le cas du petit char à quatre roues du Musée Kircher (fig. 16,7,7a) qui, vu de côté prend la forme d'un petit bateau tandis que le couvercle vu d'en haut trahit encore nettement le prototype aviforme. Le cou et la tête, par contre, ne sont plus guère reconnaissables. Le couvercle (fig. 16,8) a dû appartenir à un petit char semblable, mais qui a disparu. Au-dessus du couvercle on a placé une statuette d'homme qui semble diriger les deux chevaux. En d'autres termes, on a oublié la signification primitive du type originel pour n'y avoir qu'un petit char à quatre roues et partant on lui a donné un attelage de deux chevaux et un cocher.

Une forme encore plus nettement utilitaire est conservée par un curieux objet de bronze de provenance également italienne (fig. 14,4). Le corps aviforme de l'ancien prototype ressemble ici plutôt à une bassinoire moderne ; du cou de l'oiseau il ne reste qu'un tube assez court. Au-dessus du corps une anse a été ajoutée ; sous l'animal on a placé quatre roues mais celles-ci, au lieu de suivre la ligne du chaudron, sont disposées de travers. Le petit char semble avoir été destiné à contenir dans ses flancs un liquide aromatique dont le parfum s'évaporerait lentement par le petit cylindre rappelant une cheminée. Je me demande même si l'on ne disposait pas sur les deux essieux un petit plateau à braises pour chauffer le liquide et rendre ainsi son effet plus intense. Les quatre roues servaient alors au mouvement du va-et-vient qui, activant la combustion de la braise intensifiait ainsi l'effet d'évaporation du liquide.

Ce mouvement se pratiquait, à en juger par la position des roues, non en poussant le char en avant, mais en le tenant par derrière et en le remuant de gauche à droite et de droite à gauche ; ainsi la main risquait moins d'être touchée par les braises placées au-dessous du chaudron. C'est probablement aussi la raison pour laquelle le corps est placé si haut au-dessus des essieux. Si nettement utilitaire que soit l'ensemble, sa simplicité et l'absence de tout ornement



n'exclut point une utilisation cultuelle. Dans les temples et les églises le thuriféraire a toujours joué, jusqu'à la Réforme, un rôle important.

Il ne serait pas impossible que le petit char à écuelle de Szaszvarossek (Bohême) (fig. 13,4 et 15,2) ait eu une destination semblable. Il se distingue par les nombreuses protubérances ; j'en compte douze sur l'écuelle et le couvercle se terminant en têtes d'oiseaux, des colombes peut-être. Celles-ci pourraient faire allusion à la fumée aromatique montant vers le ciel. Ces protubérances pouvaient servir à la rigueur d'anses pour mettre le petit véhicule en mouvement. On les rapprochera des quatre anses du char à chaudron de Skallerup (fig. 13,2), dont les extrémités sont, elles aussi, ornées de figurines d'oiseaux (colombes) et dont nous parlerons plus loin en traitant des chars à chaudron. Ici j'insiste seulement sur le fait que, si les oiseaux ou les quadrupèdes placés sur les chars indiquent bien la direction que devait suivre celui-ci, les oiseaux des chars de Skallerup et de Szaszvarossek tournant des deux côtés le dos au bassin, indiquent nettement un mouvement de va-et-vient ; celui-ci dans le cas de ces petits chars correspondrait fort bien à l'hypothèse de brûle-parfums ; ce geste était en effet tout indiqué pour activer la combustion des braises ardentes saupoudrées d'encens.

En fait de *petits chars ornés d'oiseaux* (1) il faut encore signaler le groupe connu depuis longtemps sous la dénomination de *chars à timon* (Deichselwagen) (2) (fig. 17,4-7). Ils tirent leur nom de la douille destinée à recevoir un timon de bois plus ou moins long et d'environ $1\frac{1}{2}$ à $2\frac{2}{m}$ de diamètre. La largeur totale de ces véhicules, à deux ou à trois roues, est en moyenne d'une vingtaine de centimètres. Les roues mesurent toutes à peu près $10\frac{2}{m}$ de diamètre. Le timon se rattache tantôt directement à l'essieu (fig. 17,4,5), tantôt par l'intermédiaire d'une fourche (fig. 17,6,7). Il se termine alors en se redressant par d'élégantes têtes de taureaux assez schématisées ou, dans le cas de l'un des deux chars de Gross-Perschnitz (fig. 17,4), en une tête de cygne nettement caractérisée par son bec et par son beau cou serpentiforme. Des groupes de trois ou quatre canards, ou même de trois colombes (fig. 17,6,7), ornent la douille du timon ou sa fourche.

On connaît jusqu'à présent six exemplaires de ce véhicule énigmatique. Le premier à trois roues avait été trouvé en 1848 entre Francfort-sur-Oder et Drossen (fig. 29,3) ; le deuxième, en 1861, à Ober-Kehle, en Silésie, également à trois roues (fig. 17,6) ; le troisième, à deux roues, en 1865, à Bourg-sur-Sprée (fig. 29,2) dans un champ riche en tessons préhistoriques, probablement dans un cimetière à urnes cinéraires ; le quatrième, à trois roues, a été également découvert à Bourg-sur-Sprée, en 1876, mais dans un terrain tourbeux (fig. 17,7) ; enfin, en 1928,

(1) Sur le corbeau du char de Crannon, voir plus loin.

(2) R. Virchow, dans *Verhandl. d. Berliner Anthropol. Ges.*, 1873 p. 198 et 1876, p. 238.

le cinquième et le sixième, l'un et l'autre à deux roues, ont été recueillis ensemble à Gross-Perschnitz (Silésie) (fig. 17,4 et 17,5) près d'un champ d'urnes cinéraires hallstattiennes (1).

On remarquera que tous ces petits chars à timon trouvés entre 1848 et 1928 forment un groupe assez compact, se répartissant aux environs de Berlin, Francfort-sur-Oder et en Silésie, c'est-à-dire plus ou moins dans la vallée de l'Oder. Il semble donc que dans ces territoires on utilisait ce type de véhicule tout particulièrement. La succession de ces découvertes en laisse prévoir d'autres et leur répartition permet de supposer que par la suite de nouvelles découvertes se feront surtout dans la direction du nord. En effet, face à l'embouchure de l'Oder, les gravures rupestres suédoises prouvent nettement que des chars du même type ont été connus aussi en Suède ; c'est le char de Backa (fig. 3,6) où l'on voit trois roues former un ensemble analogue à ceux des chars à timon de Bourg-sur-Sprée et Francfort-sur-Oder ; sur celui de Backa un serpent symbolique semble traîner le char. Le char à timon de Tanum (fig. 3,11) est à deux roues et porte une tête à deux longues cornes rappelant celles des taureaux représentées sur la plupart des petits chars de ce genre ; entre les deux roues se trouve placée en timon une longue tige. Deux chevaux tirent le char, conduits à pied par un homme, à moins que ce dernier ne soit couché par terre pour se faire écraser, à la façon des Hindous, par les sabots des chevaux ou les roues du char (2). Devant chaque tête de cheval apparaît, taillée dans le roc, une petite cuvette ronde qui semble accentuer le caractère cultuel du groupe. A en juger par les proportions des animaux et de l'homme, il ne s'agit ici point d'un char minuscule, mais d'un char processionnel de dimensions normales. Aussi suis-je porté à supposer que les petits chars à timon de la vallée de l'Oder ne sont pas autre chose que des copies réduites de grands chars cultuels célèbres à deux ou à trois roues, ayant existé en Suède et probablement aussi de l'autre côté des détroits dans la vallée de l'Oder. C'est dire que je maintiens l'opinion de Virchow et d'Undset qui reconnaissaient dans les chars minuscules du type Bourg-sur-Sprée de petits chars cultuels. La différence entre ceux-ci et les grands chars reproduits sur les rochers de Tanum et Backa consiste en ce que ces derniers ont le timon placé en avant du char, tout simplement parce qu'ils sont tirés par des animaux, tandis que les petits chars portent le timon à l'arrière, parce que, évidemment, ils étaient poussés au moyen d'une tige de bois.

La présence de trois roues sur les chars à timon de Francfort-sur-Oder, d'Ober-Kehle et de Burg-sur-Sprée (fig. 17,6,7 et 29,3) a beaucoup intrigué les

(1) Voyez la très utile statistique de ces chars à timon allemands avec renvois bibliographiques que M. H. Seger, directeur du Musée de Breslau, a donnée dans *Altshlesien*, 1931, lors de la publication des deux chars découverts en 1928 : « *Die Deichsel-Wagen von Gross-Perschnitz Kreis, Militsch* ».

(2) Voir p. 60.

archéologues. Les uns y ont vu un nombre magique. D'autres y ont vu un but plutôt utilitaire (1). M. Hoernes a pensé à la roue solaire tombée du char pour venir se placer entre les deux roues ; explication qui se confirme par la découverte du char à trois roues de Duplaj (fig. 9).

Le char sacré à trois roues des deux frères Açvin, de la mythologie indovédique, est également une réminiscence de cet état sans qu'il soit possible déjà de reconstituer le processus de son développement. Mettez à la place des figurines de taureaux qui couronnent les fourches de Francfort et d'Ober-Kehle des têtes ou des statuettes de chevaux, car le mot « Açvin » désigne « cheval », et vous aurez une image de ce que pouvait être ce char avant que les chevaux n'aient pris la forme humaine des deux frères divins.

Il y a là des rapports encore cachés, mais qui un jour apparaîtront plus clairement et permettront alors une explication précise de la nature de ces petits chars à timon. Les deux frères Açvin sont les Dioscures de la mythologie hindoue (2). Or, Castor et Pollux étaient fils de Léda dont Zeus s'était approché sous la forme d'un cygne ; n'y a-t-il pas là quelque parallèle, encore mystérieux il est vrai, avec le timon du char de Gross Perschnitz (fig. 17,4) représentant un cygne ? Les Açvins et les Dioscures sont des divinités symbolisant la lumière, aux origines le soleil et la lune, plus tard l'étoile du matin et l'étoile du soir ; ces éléments réapparaissent sur les chars à timon par les représentations du feu (taureaux) et de l'eau (oiseaux aquatiques). Les deux chars de Gross-Perschnitz, l'un au taureau et aux colombes, l'autre aux cygnes et au canard, symbolisant le premier, le feu, le second, l'eau, la lune, semblent ainsi se compléter mutuellement. Les deux frères Açvin aussi bien que les deux cavaliers des Dioscures étaient les protecteurs des marins et voyageurs : on remarquera la distribution des chars à timon le long de la grande route fluviale de l'Oder et leur extension à travers la Baltique jusqu'en Suède. Ce n'est peut-être pas

(1) Avec les deux chars de Gross-Perschnitz, on avait découvert deux bracelets cylindriques de bronze de $6 \frac{1}{2} \%$ de diamètre intérieur. M. Jahn les supposait fixés à l'extrémité inférieure d'une longue tige servant de timon destiné à porter les petits chars en procession. Bien que reconnaissant également que les timons étaient assez longs pour mettre le petit char en mouvement, même sur une certaine distance, je ne crois pas que les deux cylindres en aient fait partie. Je ne crois pas non plus à l'interprétation de mon très estimé ami M. Seger (*l. c.*) qui voit dans ces six chars à timon une sorte de tracteurs symboliques attachés par le timon à des prétendus chars de bois destinés à servir de récipients, utilisés pour y mettre des boissons. Je ne puis partager cette interprétation trop spéciale qui cherche à tout prix à écarter de ces objets toute attribution culturelle pour leur donner une destination pratique. Aucune trouvaille n'a été faite permettant de justifier une pareille interprétation, pas même celle d'une seule autre roue de bronze trouvée avec un de ces petits chars découverts en somme tous les six intacts et fort bien conservés. Le seul point où je suis tout à fait d'accord avec mon ami, c'est que les figurines d'oiseaux et de taureaux représentent un attelage symbolique, aussi bien sur ces chars à timon que sur bien d'autres. Il en est de même pour les extrémités de timons, plus grandes, de Svijany (Hongrie) et d'Hergermühl (Autriche) signalés par le même auteur. Les gravures rupestres scandinaves si riches en représentations de chars ne confirment en rien la thèse de M. Seger, mais reproduisent au moins deux fois des chars cultuels du type de Bourg-sur-Sprée et précisément sans aucune trace de l'appareil que M. Seger veut leur octroyer.

(2) Myrrianteus, *Die Açvins oder arischen Dioscuren*, Munich, 1876.

non plus par hasard que l'un des chars de Bourg-sur-Sprée a été découvert dans les marais d'un ancien lit de la Sprée ; on se rappellera à ce sujet que les chars de Dejbjerg et des ex-votos les plus divers ont été déposés dans les marais, les lacs ou le lit des fleuves. — Castor est également un cocher de char, et les deux Açvin conduisent leur char à trois roues. Ainsi, l'étude des monuments et le rapprochement des diverses traditions antiques, bien qu'il y ait encore mainte lacune, suppriment les distances et font ressortir l'unité de certaines conceptions religieuses primitives. On rencontre en effet l'utilisation du char cultuel de Scandinavie jusqu'aux Indes, des Indes jusqu'en Espagne et en Gaule. Cette distribution géographique ne répond-elle pas assez bien à celle des langues indo-européennes ?

Je viens d'indiquer que je considère le char à trois roues de Bourg comme un objet votif consacré à quelque divinité. Les deux chars (fig. 17,4,5) de Gross-Perschnitz sont probablement également des objets déposés comme ex-votos. On les a découverts ensemble (1) l'un contre l'autre, les deux bracelets cylindriques placés dessous, au pied d'un bloc erratique dressé verticalement, haut de 40 $\frac{\%}{m}$, large de 34 $\frac{\%}{m}$, épais seulement de 19 $\frac{\%}{m}$, qui rappelle un peu la forme d'une stèle. Les petites pierres découvertes à la base servaient très probablement de calage. Dans ce trou conique on a trouvé un seul tesson, sans autre trace de vase. L'emplacement de la trouvaille est situé tout près d'un pré marécageux, et l'eau s'y rencontre à une profondeur de 65 $\frac{\%}{m}$. Dans le voisinage immédiat on a jadis exploré un cimetière à urnes de la fin de l'âge du bronze et du premier âge du fer, époques auxquelles appartiennent tous les chars à timon. En somme, on peut songer, plutôt qu'à une tombe, à un enfouissement rituel, en rapport peut-être avec un petit sanctuaire voisin du cimetière. Le char d'Ober-Kehle (fig. 17,6) a été découvert également avec quelques tessons de poterie dans le voisinage d'un cimetière à urnes. Il en est de même pour le char à deux roues de Bourg-sur-Sprée recueilli dans un champ renfermant des fragments de céramique indiquant la présence d'un habitat, sanctuaire ou cimetière. Ces diverses constatations laissent supposer que les petits chars à timon jouaient également un rôle dans le culte des morts ; mais sans que nous puissions en préciser déjà leur emploi.

Le voyage du défunt dans l'au-delà s'effectue en char (2) ou en barque. La traversée du Styx sur une barque est une des réminiscences classiques bien connues de la tradition préhistorique. Ici nous n'avons à nous préoccuper de la barque des morts (3) que dans ses rapports avec les *chars transportant la barque*. L'idée est exprimée de la façon la plus nette et la plus artistique en

(1) Seger, *l. c.*, p. 185.

(2) En Bretagne il y a la tradition du mystérieux char de la mort.

(3) Cf. à ce sujet Ebert, *Die Bootfahrt ins Jenseits* (1920).

Égypte, par le char à barque trouvé dans la tombe de la reine Iahhetep (fig. 21,2). La barque est en or, la plate-forme en bois ; les roues sont en bronze ; l'équipage est en argent. L'idée directrice est peut-être celle du transport du défunt par terre jusqu'au Nil, de là par eau sur le fleuve et enfin, de nouveau en char, dans la vallée des morts. C'est peut-être par une conception analogue qu'en Italie on a placé dans la tombe les petits chars à quatre roues dont la caisse affecte la forme d'une barque (fig. 16,7,8) et dont sur l'un les deux chevaux sont dirigés par un cocher.

Cependant, cette explication « utilitaire » ne suffit pas à expliquer la combinaison du char et de la barque. « Char solaire et barque solaire » semblent y avoir joué l'un et l'autre un rôle symbolique. Sur un relief égyptien représentant le combat du soleil et du dragon des orages, le soleil est figuré trônant en l'air sur un bateau. En Mésopotamie, le dieu Mardouk était promené en procession sur un char portant une barque. Un cylindre à inscription cunéiforme du VIII^e siècle av. J. C. représente ce char-bateau (1). Or, Mardouk, le grand dieu de Babylone, est le « seigneur des seigneurs, roi du ciel et de la terre », roi du ciel, roi solaire, en tant que roi de la terre, maître de la terre et des eaux, maître de la vie et de la mort. La combinaison de char et barque semble donc symboliser la combinaison des deux qualités ou éléments suprêmes.

Dionysos lui aussi a réuni, aux origines de son culte, ces différentes qualités et pour ces raisons voyage tantôt en barque, tantôt en char. Sur le vase archaïque (fig. 21,3) on le voit dans une grande barque montée sur un char à quatre roues ; l'une des extrémités du bateau est ornée d'une tête d'oiseau, l'autre d'une tête de sanglier (2). Dionysos y trône sous une vigne tandis que deux Satyres l'accompagnent dans le char en jouant la flûte. Ce char travesti en barque rappelle nos chars de Mi-Carême et il semble bien qu'on se trouve en présence d'un char processionnel dont le caractère nettement religieux disparaît pour faire place aux mascarades dionysiaques. On en rapprochera encore le char à quatre roues (fig. 21,1) reproduit sur un fragment de situle hallstattienne de Moritzing (Styrie), dont la caisse est nettement en forme de barque et dont les deux extrémités se terminent par têtes d'oiseaux. Il y a lieu de rappeler en passant le fait curieux que Poséidon, roi des mers et des eaux, ne voyage jamais sur mer en bateau, avec Amphitrite, mais toujours sur un char à deux roues tiré tantôt par des chevaux, tantôt par des hippocampes. Rien ne montre plus clairement l'importance que l'antiquité a attribué au char en tant que véhicule sacré des dieux.

Mais n'est-ce pas dire aussi que la barque, même solaire, n'a joué dans le

(1) Mentionné par Ebert, *Reallexikon*, VIII, p. 330.

(2) D'après Baumeister, *Denkmaeler* (Panofka), fig. 2321.

monde antique qu'un rôle bien de second plan ? On peut même se demander si le culte de la barque posée sur un char n'est pas issu de celui du chaudron mis sur roues. C'est là un problème qui serait à étudier de plus près. Du reste chaudron et barque sont liés l'un à l'autre : les bateaux primitifs de l'Euphrate et du Tigre étaient construits en forme de récipients circulaires faits de peaux ; sur un fragment de poterie romaine trouvé à Koenigshoffen, un personnage, très probablement Noë dans son arche, debout dans un chaudron de métal, est entouré de représentants de tous les animaux (1). En effet, le culte du chaudron placé sur un char a bien existé et a eu son importance.

Ceci nous conduit à l'étude des *chars à chaudron* dont le type est connu depuis la découverte, faite en 1843, dans un tumulus à Peccatel (Mecklenbourg). C'est un chaudron en tôle de bronze orné de lignes à bossettes repoussées et muni de deux anses, dont le pied cylindrique repose sur un châssis de lames courbes de bronze reliant les quatre roues (fig. 13,3). La hauteur totale est d'environ 46 $\frac{m}{m}$. Une monture tout à fait analogue, mais sans le vase aujourd'hui perdu, a été trouvée à Ystad (Suède) (fig. 14,3), ce qui permet de supposer que ce type de char à chaudron monté sur ressorts était jadis assez répandu dans le Nord de l'Europe. Un troisième et un quatrième exemplaire, mais dont les chaudrons sont plus volumineux et autrement placés sur les roues, ont été découverts à Skallerup (Danemark) (fig. 13,2) et à Milavec (Bohême) (fig. 13,1). Ce dernier, d'un type plus simple est un chaudron sans pied. Celui de Skallerup, à pied cylindrique assez court, est orné de pendentifs, formant sonnailles, et les lames du châssis se terminent par des figurines d'oiseaux. Ces quatre chars forment un groupe très homogène s'étendant de la Scandinavie sur le nord de l'Allemagne et jusqu'en Bohême. S'agit-il ici encore évidemment de copies réduites et variées d'un prototype bien plus grand ? nous le verrons tout à l'heure.

La ligne se poursuit vers le Sud-Est par une suite de tout petits chars où le chaudron n'a que des dimensions très réduites : le char de Szaszvarossek (fig. 13,4 et 15,2) et le petit char à récipient de Dergischow en Silésie, modelé en terre cuite (fig. 14,5) publié pour la première fois tout récemment par M. Seger (2). Il faut y ajouter encore le char de Judenburg (Transylvanie) (fig. 13,5) dont la statuette principale portait jadis une coupe à bords droits ornée d'anneaux résonnants (fig. 30,2) (3), et les deux petits chars de terre cuite de Duplaj

(1) R. Forrer, *Ein roemisches Noahbild von Koenigshofen*, dans *Cahiers d'Arch. als.*, 1910, n° 6.

(2) Seger, *l. c.*, fig. 11 ; long. 18 $\frac{m}{m}$; largeur, 10 $\frac{m}{m}$ 1/2. J'ai indiqué en pointillé les quatre petites roues disparues.

(3) Voyez E. Chantre, *Recherches anthropologiques* (1886), p. 205, fig. 179 où ce char (mentionné là par erreur comme provenant d'un « Tumulus de Klein-Glein, Styrie ») est reproduit avec, sur la tête de la grande déesse, une sorte de bassin à bord plat muni des deux côtés d'anneaux résonnants. En effet, la petite coupe portée par la déesse, comme on la reproduit généralement (voir notre figure 13,5) n'est que le reste d'une plus grande, mais fortement détruite, ayant eu à peu près la forme donnée par M. Chantre.

(Tchécoslovaquie) (fig. 9) où la caisse forme une sorte de cuvette ronde inspirée probablement d'autres chars à écuelles ou à petit chaudron. De Serbie on passe en Thessalie où l'antique ville de Crannon possédait encore au III^e siècle av. J.-C. un char à chaudron si célèbre que la ville s'en est servie sur ses monnaies comme d'un blason ou d'une enseigne. Ce char devait avoir des dimensions assez considérables, au moins celles des chars de la Côte-Saint-André et de Stade, c'est-à-dire d'environ 1 m. 50 de longueur et de hauteur, s'il ne les dépassait pas de beaucoup.

Le char à chaudron le plus méridional que j'ai rencontré jusqu'à ce jour, est le petit monument en bronze du Musée du Caire (fig. 36) (1) qui porte sur ses quatre roues et sa plate-forme travaillée à jour une sorte de tube qui semble avoir été muni jadis d'un couvercle. L'Italie n'a pas livré encore de ces grands chars dont nous avons parlé plus haut, mais seulement plusieurs petits véhicules à écuelles (fig. 14,1 et 15,4,5 puis 14,2,8,9 et 15,3) dont nous parlerons plus loin, sans qu'on puisse les classer nettement à côté de ceux que nous avons énumérés.

En résumé, on peut distinguer d'après leurs dimensions trois classes de chars à chaudron, les très grands, dans le genre de ceux de Crannon et de la Côte-Saint-André (fig. 24,3-5); les moyens comme ceux de Peccatel, Milavec et Ystad; enfin les petits, dont les monuments de Szaszvarossek, Dergischow et ceux d'Italie et d'Égypte, offrant des spécimens très variés.

Les plus anciens types de chars à chaudron (type Peccatel) appartiennent à la seconde moitié de l'âge du bronze, mais la plupart appartiennent à l'époque hallstattienne; aucun ne paraît avoir été fabriqué à l'époque de la Tène. C'est-à-dire que leur date peut se placer entre 1300/1200 et 800/700 avant J.-C. Ils disparaissent ensuite complètement; déjà même à la seconde moitié de l'époque hallstattienne ils sont extrêmement rares. La vogue en a passé. Il n'en reste que des réminiscences ou, à la rigueur, quelques exemplaires attardés. Le char de Crannon en est un exemple, curieuse relique des temps préhistoriques qui a survécu au début de La Tène. On a même l'impression, en lisant le texte d'Antigone de Cariste que, de son temps, on ne croyait déjà plus à l'efficacité mystérieuse de ce char et qu'il était un sujet de moquerie pour la crédulité des gens de Crannon. Mais à en juger par le char à chaudron de Côte-Saint-André, les quatre roues de Stade (2) et les assez nombreuses roues du même type,

(1) Ce char m'a été signalé par mon collaborateur M. F. A. Schaeffer et sa photographie communiquée par le conservateur du musée du Caire. On remarquera la position extraordinaire des quatre roues, l'une des deux paires ayant l'essieu plus long que l'autre pour pouvoir les fixer à la plate-forme relativement courte.

(2) Il n'est pas dans notre programme de faire la statistique soit des chars, soit des roues trouvées isolément, bien que de ces dernières un assez grand nombre ait pu appartenir à des chars cultuels. On consultera à ce sujet le travail de Lindenschmit dans les *Altötamer unserer heidnischen Vorzeit*, volume III, livraison IV, planche I, où plusieurs de ces grandes roues sont reproduites, trouvaille d'Abos en Hongrie, deux roues au musée de Liverpool; trouvaille de la région de Toulouse, deux roues au musée de cette ville; trouvaille de Hassloch, Palatinat, deux roues au musée de Spire; trouvaille d'Arokajja, Hongrie, deux roues

comme celle de Cortaillod (fig. 19,11), ce genre de char, à un certain temps, doit avoir été très répandu en Europe, principalement en Gaule, en Allemagne et en Hongrie (1).

Le char de Crannon est pour l'histoire des chars à chaudron et pour l'histoire des chars cultuels en général d'une importance extraordinaire grâce au texte d'Antigone de Cariste, auteur grec du III^e siècle av. J.-C. Dans ses *Histoires merveilleuses des animaux*, écrites vers 270, il rapporte un jeu de mots qu'on ne manquait pas de faire aux étrangers visitant la ville de Crannon et qui avait trait aux deux corbeaux ornant le char cultuel conservé dans un temple de la cité. Ce véhicule était célèbre par ses pouvoirs magiques de faire tomber la pluie en temps de sécheresse. « On dit qu'à Crannon, en Thessalie, il n'y a que deux corbeaux. Aussi chaque fois que les étrangers veulent rendre le signe caractéristique de la ville, ils dessinent deux corbeaux sur un char d'airain, et cela parce que jamais on n'en a vu plus. Le char se reproduit pour le même motif. Car cela leur paraît également étrange. Ce char d'airain est sacré [pour les habitants]. Chaque fois qu'une sécheresse se produit, ils demandent de l'eau à leur dieu en secouant le char et [ils] disent que cela produit la pluie. » On rapprochera de ce texte le proverbe paysan : « le corbeau sait prophétiser la pluie », et le corbeau des monuments mithriaques conseillant à Mithra, divinité solaire, de tuer le taureau pour asperger la terre avec son sang, c'est-à-dire produire de la pluie.

Les deux corbeaux du char de Crannon étaient deux figurines probablement en bronze, placées l'une en avant, l'autre en arrière du chaudron occupant le châssis (2). On connaît ce dispositif par les monnaies de Crannon qui reproduisent le fameux char dès le IV^e siècle avant J.-C. (fig. 24,3,5). Les reproductions varient comme si à un certain moment on avait remplacé le chaudron primitif, très large et orné de bourrelets verticaux (fig. 24,3), par un autre, en forme d'amphore répondant mieux au goût et à l'art classiques (fig. 24,4,5). Des substitutions de ce genre ont souvent eu lieu, aussi bien dans les mobiliers cultuels

au Musée de Budapest ; une roue de Nîmes au Cabinet des Médailles à Paris ; des fragments trouvés, dit-on à Pérouse au Musée de Munich ; une roue de moyenne grandeur également de Pérouse au même Musée. On consultera d'autre part ce que disent au sujet de ces grandes roues J. Déchelette à propos de la découverte des quatre roues et de fragments d'un chaudron à Côte Saint-André (*Manuel*, II, p. 289 à 296) et H. Jacob Friesen (*Der Bronzeräderfund von Stade*, au musée de cette ville, in *Prähistor. Zeitschr.*, 1927, p. 154-186), avec détails techniques et chronologiques, dessins des quatre roues de Stade, Hassloch, Langres, Cortaillod, Nîmes, Fa (Aude) et Côte-Saint-André. A ces grandes roues il faut associer encore les toutes petites en bronze ou terre cuite, très nombreuses, ayant fait partie la plupart sans doute de tout petits chars, réductions des grands chars cultuels (voir fig. 15,1, les quatre rayons disposés par exception en forme de swastica, fig. 18,2,4,5,7-9).

(1) *Ibid.*

(2) Ad. Furtwaengler, *Meisterwerke der griechischen Plastik*, croit que les deux corbeaux étaient placés sur les roues. Il a été induit en erreur par les monnaies (fig. 24,3,5). Mais ceux-là avaient leur place sans doute quelque part sur la plate-forme ou sur l'échafaudage servant de support au grand chaudron (cf. les chars, fig. 13,2,4 où les oiseaux servent à la fois d'ornements symboliques et de poignées).

antiques, que plus tard dans ceux des églises médiévales; elles ne sauraient donc nous étonner pour le char de Crannon certainement très ancien, très probablement hallstattien sinon remontant jusqu'à l'âge du bronze. Lors des cérémonies on devait frapper le chaudron (1) comme un tympan, ce qui peu à peu a dû le déformer et l'endommager jusqu'à nécessiter son remplacement. Roues et châssis ont pu également subir les injures du temps. Ainsi, la pièce de monnaie (fig. 25,3), la plus ancienne (IV^e siècle) montre des roues, sans doute de bronze, à cinq et six rayons et jantes de bronze doublées de bois, semblables à celles des chars assyriens et aux grandes roues de bronze de Côte-Saint-André et de Cortailod. Par contre sur la monnaie de Crannon (fig. 24,4) le char est muni de roues de bois à traverses du type de Mercurago (2). Y a-t-il eu changement des roues, les premières étant trop usées et brisées? La même constatation s'impose pour le châssis du char. Celui des premières monnaies (fig. 24,3) est une sorte de haut échafaudage orné de zigzags, sorte de support rappelant le char chypriote de Larnaca (fig. 16,2). Sur les monnaies de Crannon les plus récentes (fig. 24,4,5) ce support n'existe plus, soit qu'il ait été également brisé et qu'on l'ait réduit en hauteur, soit que les deux pièces n'en donnent pas une copie exacte. On remarquera pourtant que le vase, également transformé, ne repose pas directement sur la plate-forme, mais laisse supposer l'existence d'un support intermédiaire (3).

Ce qui nous intéresse ici tout particulièrement, c'est le témoignage très net d'Antigone de Cariste disant que ce char de bronze et de dimensions assez considérables, était pour les habitants de Crannon un objet sacré qui, en temps de sécheresse avait le pouvoir de faire tomber la pluie. La mise en marche du chariot par un mouvement de va-et-vient était accompagnée, sans doute, de toutes sortes de cérémonies et de chants qui venaient encore renforcer le bruit produit par le mouvement et les coups frappés contre le chaudron, ce dernier servant ainsi de gong.

La forme du char de Crannon correspond à celle des chariots de Peccatel, Skallerup, Milavec et aussi celui de Côte-Saint-André; il est évident qu'ils forment ensemble un groupe assez homogène, destiné au même usage. Or, le texte d'Antigone de Cariste nous révèle une destination nettement cultuelle où la superstition joue le rôle prépondérant. On attribuait au char une force magique, comparable à celle des *Regenprozessionen*, processions pour amener de la pluie qui se font encore aujourd'hui dans beaucoup de contrées catholiques en temps de sécheresse. Sans ce témoignage d'un auteur antique les archéologues

(1) Furtwaengler, *l. c.*

(2) Voir plus haut, page 76.

(3) C'est pourquoi aussi la reconstitution essayée par M. Jacob-Friesen du char de Stade *Prähistor. Zeitschr.*, 1927, fig. 38 qui met le chaudron hypothétique directement sur la plate-forme de bois, sans aucun support, ne me semble pas répondre à la réalité. Voir Jacob-Friesen, *Der Bronzeräderfund von Stade*.

partisans d'une utilisation pratique de ces chars à chaudron auraient eu beau jeu et l'on n'aurait jamais osé émettre l'hypothèse que les chars de ce type étaient considérés dès la plus haute antiquité comme intimement associés à des rites agraires. Il est vrai que l'homme d'aujourd'hui, imprégné d'idées utilitaires, ne comprend que difficilement la mentalité des primitifs qui repose sur de tout autres fondements.

M. Furtwaengler a supposé que le chaudron de Crannon, avant d'entrer en service, avait été rempli d'eau et qu'en le remuant, l'eau qui en jaillissait était un présage de pluie. Le char rempli d'eau du dieu indien Parjanya pourrait parler en sa faveur (voir p. 120). C'était peut-être l'idée primitive du char à chaudron. M. Hoernes pensait que le chaudron était plutôt vide, car, rempli d'eau, il n'aurait pu produire le son qu'on en attendait en frappant l'airain. On dirait en effet qu'en temps de grande sécheresse il a dû être assez difficile de remplir le grand chaudron et qu'il était peu logique de gaspiller ainsi le précieux liquide. J'incline à admettre l'argument de M. Hoernes pour la bonne raison que frapper le chaudron, c'était imiter les grondements du tonnerre, bruit annonçant généralement l'approche de la pluie et qui semble avoir joué dans la « production » de la pluie un assez grand rôle. Encore aujourd'hui dans certaines régions de l'intérieur de l'Afrique, les indigènes, en temps de sécheresse prolongée et pour hâter l'arrivée de la pluie battent, sous la conduite des sorciers, leurs grands tambours de bois en forme de chaudrons cylindriques. Une survivance de ces coutumes préhistoriques paraît être, dans certaines régions catholiques, celle de sonner les cloches lors de l'approche de l'orage, moins sans doute pour dissiper les nuées que pour conjurer leurs conséquences dangereuses.

On connaît du reste à propos de l'imitation du tonnerre par le moyen d'un char ou de chaudrons violemment frappés un intéressant témoignage remontant à l'époque préhistorique. Déjà M. S. Reinach (1) a mis en parallèle avec le char de Crannon, producteur de pluie, la légende du prince thessalien Salmonée, fils d'Éole et frère de Sisyphe, qui se crut égal à Zeus lui-même et auquel on offrait des sacrifices comme au maître des dieux. Pour prouver sa puissance divine Salmonée imitait les éclairs en brandissant des torches et le tonnerre en faisant rouler son char sur des feuilles d'airain fixées au sol (2), ou bien encore en attachant des chaudrons d'airain à son char. Mais Zeus, irrité de cette concurrence le foudroya. On pourra peut-être conclure de cette curieuse légende que les procédés d'imiter le tonnerre et les éclairs pour produire de la pluie étaient considérés comme réservés aux dieux et à leurs représentants sur terre, les prêtres, et par contre défendus aux laïques. Ainsi la monopolisation de ces pro-

(1) *Sisyphe aux Enfers et quelques autres damnés*, dans *Rev. arch.* 1903, p. 158.

(2) Ce procédé a été employé peut-être aussi à Crannon et ailleurs.

cédés par une certaine caste garantissait à ces rites une vie plus durable et à leurs serviteurs une situation à la fois forte et profitable.

Au tonnerre, précurseur des orages et de la pluie, s'associe la foudre, autre phénomène ressortissant de la puissance et de la divinité de Zeus-Jupiter. Salmonée l'imitait au moyen de torches brûlantes. On peut en rapprocher l'antique Dispater gaulois qui tantôt porte, comme attribut, une torche (1), tantôt un maillet placé sur un long bâton ou même des tonneaux montés sur une longue tige. Le tonneau caractérise le tonnerre, la torche symbolise la foudre.

La torche est remplacée parfois par un faisceau de bâtons ou de lames en cuivre, bronze ou fer brillants : symboles des éclairs. C'est ainsi qu'il faut se représenter, à mon avis, l'énigmatique statuette de Shardana (fig. 2, 1) du musée Kircher à Rome, sorte de Mars archaïque tenant de la main gauche cachée derrière le bouclier rond, symbole du disque solaire, un faisceau de flèches, signe des éclairs. Une ciste à cordons, symbole du tonnerre, est fixée au milieu de son enseigne, et l'extrémité de la hampe porte un petit char solaire à deux roues (2). Voir dans ces statuettes de Shardana de simples guerriers ne répond nullement aux conceptions antiques. Ce sont là des divinités semblables aux centaines de statuettes de Mars et d'Hercule, avec la seule différence qu'il s'agit d'un objet d'art bien plus ancien et probablement phénicien. On se trouverait en présence d'une forme intermédiaire entre le Reshef phénicien et le Dispater gaulois. Ce n'est que de cette façon qu'il est possible de s'expliquer d'une manière satisfaisante la combinaison d'un équipement guerrier avec les attributs d'un dieu des orages, char solaire, foudres et chaudron.

Le témoignage d'Antigone de Cariste signalant le char à chaudron de Crannon comme un char magique destiné à produire la pluie éclaircit la nuit qui sans lui entourerait pour toujours ces chars à chaudron préhistoriques. D'autres témoignages, non moins irréfutables, concernent un autre groupe de chars à chaudron, les consoles, *sur roues portant des chaudrons à eau ou à braise*. Un spécimen, évidemment phénicien, a été découvert à Larnaca (Chypre) (fig. 16,2). C'est une sorte de caisson ou cadre carré posé sur quatre pieds munis de quatre roues assez fortes. Le caisson est travaillé à jour et porte des chevaux ailés, les chérubins de la Bible. Il est décoré aux quatre angles des oiseaux de nos chars à chaudron, colombes ou corbeaux, plutôt que canards. Au-dessus est placé un cercle orné de spirales qui devait maintenir en place un chaudron de bronze destiné à porter de l'eau ou de la braise. Le chariot italique (fig. 16,4), avec les petites

(1) Exemple Forrer, *Strasbourg-Argentorate préhistorique, gallo-romain et mérovingien*, II, pl. 141.

(2) J'ai dû insister sur ce curieux document parce qu'il a toujours été cité en rapport avec les chars culturels, mais sans interprétation suffisante. La dernière (M. Seger, *All-Schlesien*, l. c.) y voit un guerrier transportant avec lui un petit char à bagages, attribution qu'il m'est impossible d'accepter. Quant au char à deux roues qui lui sert d'enseigne symbolique rapprochez-en la gravure rupestre votive du char espagnol, fig. 4,11.

figurines qui l'accompagnent, est un autre exemple de ce type de monuments. La partie supérieure et le chaudron ont disparu. La partie inférieure est ornée de statuettes d'hommes et d'animaux ayant un rapport évident avec l'élevage du bétail. De très anciens textes mentionnent ces supports à quatre pieds et ils nous intéressent tout particulièrement.

C'est d'abord Homère (1) qui en parle lors de la visite de Thétis chez Héphaïstos. Le célèbre forgeron est en train de fabriquer vingt trépieds munis de roues d'or pour qu'ils puissent se rendre par leurs propres moyens chez les dieux réunis et en revenir « merveille aux yeux... il n'y a que les anses qui encore manquent... ». Dans le « Livre des Rois » (2) on décrit les dix supports de chaudrons, chacun à quatre roues fabriqués par le fondeur Hiram de Tyr pour le temple de Salomon à Jérusalem. Ils sont ornés de lions, de taureaux et de chérubins, les roues sont faites comme les roues d'un chariot, à essieux, moyeux, jantes et rayons : « Elles avaient une aune et demie en hauteur ; chacun des supports avait trois aunes de hauteur sur quatre de largeur dans les deux sens ; chaque chaudron avait quatre aunes de diamètre sur quarante cath de contenant. » Pour ceux qui seraient tentés d'expliquer à priori tous ces objets sur roues comme simples ustensiles, ces monuments sont d'autant plus gênants que le Livre des Rois signale avec précision la place qu'ils occupaient dans le temple de Salomon : « Cinq étaient placés du côté droit de la nef, cinq du côté gauche, le grand chaudron, la Mer d'airain, occupait le côté droit vers l'est, en face du midi. »

Le Roi Salomon, ayant vécu de 993 à 953, d'après d'autres de 970 à 930 av. J.-C., on sait d'une façon assez précise la date de ces brûle-parfums parents de ceux d'Héphaïstos, décrits par Homère (950 et 900 av. J.-C.) ; c'est dire que ces derniers se placent à peu près à la même époque. Cette date est d'autant plus certaine que les chants homériques ont des origines sans doute plus anciennes. Hiram de Tyr est un Phénicien qui exporte les produits de son industrie en Palestine. Héphaïstos, fils de Héra, est un Grec expatrié, qui de son atelier souterrain méditerranéen envoie ses braseros roulants chez les dieux de l'Olympe. Là encore les Phéniciens ont joué peut-être leur rôle de commerçants, tout au moins d'initiateurs. Le char à brûle-parfum de Larnaca (Chypre) (fig. 16,2) montre le chemin suivi par ces productions phéniciennes vers l'Ouest. Mais la légende d'Héphaïstos semble indiquer que, de bonne heure, les Grecs ont dû se rendre maîtres de leur technique et diriger l'exportation de leurs propres produits vers l'intérieur de l'Europe orientale ainsi que vers l'Italie. Là aussi, peu à peu, les indigènes sont devenus d'habiles forgerons et il devient alors bien difficile de déterminer les lieux de

(1) *Iliade*, XVIII, 378 à 381.

(2) I, 7, 27-40.

fabrication des trépieds et chars à figures ou à chaudron. Trop longtemps on a attribué tous ces monuments, tantôt exclusivement aux Phéniciens, tantôt tous aux Étrusques.

En Italie, il est vrai, les grands chars à chaudron font défaut, du moins jusqu'à présent, mais on en connaît des réductions assez variées. En plus des petits chars en forme d'oiseaux (fig. 17,1-3) (1), sorte de brûle-parfums, il en est d'autres ayant l'apparence de salières montées sur roues, mais qui ont pu servir peut-être encore de brûle-parfums ou de porte-encens (fig. 14,1 et 15,4,5). D'autres encore pourraient avoir été utilisés comme braseros pour le chauffage des sanctuaires ou intérieurs privés, ou encore comme porte-viandes lors de festins ou d'agapes religieuses (à comparer aux repas mithriaques). Qu'ils aient été introduits peu à peu dans les usages domestiques, c'est possible, mais je crois que leur origine est plutôt cultuelle.

Le développement dans ce sens (et non en sens contraire) s'impose déjà par le caractère d'ornementation assez particulière de ces objets. Les petits chars de Vulci et Cervetri (fig. 14,2 et 15,3) (2) sont ornés de figurines de chevaux qui rappellent très nettement ceux des chars géants hindous (fig. 29,30) où les statues de coursiers ne représentent plus que l'imitation des animaux qui, à l'origine, traînaient le véhicule sacré. Dans les Indes, le char a pris par la suite des dimensions gigantesques. Les petits chars susmentionnés montrent un développement en sens inverse. Un véhicule tiré jadis effectivement par des chevaux a été pris comme modèle des réductions qui, d'étape en étape ont subi des simplifications et des déformations. Vouloir admettre une ligne de développement inverse serait absurde.

Plus tard on a placé aux quatre angles du chaudron les figurines d'autres animaux, lions sur le porte-viande ou brasero (fig. 14,8), hippocampes sur celui de la figure 14,9. Là encore on peut suivre sans difficulté un autre développement du réel vers l'incompris. Les quatre roues du brasero aux lions (fig. 14,8) sont encore des roues véritables et mobiles. Par contre sur le monument à hippocampes (fig. 14,9) les roues ne sont plus que des simulacres, de simples ornements fixes, certes toujours encore symboliques, mais immobiles ; pour déplacer le chariot il fallait le porter à bras (3).

Un autre exemple très intéressant où les roues d'un objet mobile deviennent de simples symboles fixes, sont les deux disques solaires en bronze de Balkakra (Schonen en Suède) (fig. 29,4), et de Hazfalva (Haschendorf en Hongrie) (fig. 29,6),

(1) Voir plus haut page 97 et suiv.

(2) Montelius, *Civilisation prim.*, pl. 267, fig. 12 et 13.

(3) Les petits chars italiens très bas, à plate-forme munie d'une écuelle, dont nos figures 14,1 et 15,4,5 sont les représentants, ont leurs parallèles sans roues où la plate-forme repose tout simplement sur un pied court et conique. Montelius en reproduit plusieurs, en bronze et en terre cuite, dans sa *Civilisation primitive* en Italie, de Bologne par exemple (pl. 76 et 86).

presqu'identiques malgré la grande distance des provenances (1). Renversés, ces objets ressemblent à des couronnes préhistoriques. En réalité le disque solaire se place en haut, les dix rouelles en bas, et celles-ci ne sont rien d'autre que des images devenues fixes des dix roues jadis mobiles qui permirent de mettre le disque en rotation pour imiter la marche du soleil. C'est toujours la même idée religieuse et rituelle qu'on voit réapparaître, que le disque solaire soit placé verticalement ou horizontalement et mis en rotation par des ficelles comme sur le relief de Sippara (fig. 12,2), qu'il soit mis en mouvement directement par les mains des deux hommes de Hallstatt (fig. 2e) ou par ceux de Tanum (fig. 3,1), ou que la roue solaire fasse partie d'un char cultuel grand ou petit. Les dimensions considérables des deux « couronnes » de Balkakra et de Hazfalva (42 %_m de diamètre du disque) font songer à quelque autel solaire qui, posé sur un socle de bois, était mis en mouvement par des lanières s'enroulant et se déroulant sur le cylindre de bois servant de treuil. Le fait que deux pièces tout à fait semblables et aussi importantes ont été découvertes l'une en Hongrie, l'autre en Suède, est un indice qu'il s'agit d'un mobilier cultuel assez répandu à l'âge du bronze dans le Nord et dans l'Est de l'Europe. Mais nous ne savons pas encore où situer le sanctuaire primitif ayant créé le prototype aux roues mobiles.

Un autre exemple de déformation apparaît dans le type de la grande déesse du char hallstattien de Judenburg-Strettweg (fig. 13,5 et 30,2) et ses parents. Sur ledit char la déesse porte sur la tête une grande coupe qu'elle retient de ses bras. Sur le char étrusque du Louvre (fig. 20,6), d'excellente facture, la déesse balance le chaudron sur sa tête sans avoir recours aux bras. Dans les deux cas le chaudron a des dimensions encore considérables. Mais alors, sur d'autres statuettes, évidemment de la même déesse, mais de travail barbare, le chaudron devient de plus en plus petit jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une petite boule de bronze (2).

Une dernière étape de ces développements négatifs apparaît sur le petit plomb hallstattien (fig. 14,6) de la nécropole de Frög (Autriche) où le dessin d'un char surmonté d'une divinité ne se reconnaît plus que difficilement. Le prototype était un char à quatre roues ; la statuette avait les bras étendus ; à ses pieds sur la plate-forme du char étaient placées, comme sur les chars à chaudron, des figurines d'oiseaux ; la tête de la divinité était assez grosse et portait peut-être jadis, sur le prototype, un petit chaudron. Qui sait si ce prototype, barbarisé d'étape en étape jusqu'à devenir méconnaissable, n'était pas à l'origine un de ces très beaux petits chars étrusques à chaudron semblable à celui du Louvre (fig. 20,6).

(1) D'après Ebert, *Reallexikon*, vol. I, article *Balkakra* et planche 73.

(2) Cf. Montelius, *Civilisation primitive*, p. 148, fig. 32 et les fig. 25 et 26 à chaudron encore plus petit (dans les trois cas la statuette seule est conservée).

Mais la déformation n'a pas toujours pris le chemin de la barbarisation ; elle conduit parfois à une simplification en ne retenant du prototype que certains éléments nettement symboliques. Il en est ainsi du char à chaudron, avec son attelage d'oiseaux. Un curieux pendentif de bronze (fig. 2,m) provenant d'un tumulus de Néméjice, en Bohême, et appartenant à l'époque de La Tène (1) n'a conservé du char proprement dit qu'une seule roue, du chaudron la petite écuelle placée à l'emplacement du moyeu et paraissant le remplacer, enfin les oiseaux symboliques répartis là l'un derrière l'autre. On en rapprochera les oiseaux de la roue hallstattienne (fig. 2,g) où les colombes marquent par leur position la rotation permanente du disque solaire. Parfois il ne reste du char qu'une rouelle sans aucun autre attribut. L'Église chrétienne byzantine a conservé le sujet des colombes buvant dans une coupe et même la roue sous la forme de la croix inscrite dans un cercle ou dans le nimbe.

C'est qu'en effet on voit toujours apparaître et réapparaître, tantôt sous d'autres formes, tantôt simplement sous d'autres noms, les éléments des cultes primitifs, culte du soleil, culte des sources, culte des pierres. Ce dernier lui aussi a des rapports avec le char cultuel sous la forme des *chars porteurs de bétyles*.

Le célèbre char d'Astarté de Sidon (fig. 24,7,8) en est un des plus connus, ayant été à plusieurs reprises reproduit sur les monnaies de la ville. Mais il a subi les mêmes transformations déjà observées sur les monnaies de Crannon. La représentation de l'idole d'Astarté n'est pas toujours figurée sous le même aspect et le dessin du baldaquin en forme de temple qui surmonte l'idole a également varié dans son dispositif. Cette idole est représentée tantôt sous la forme d'une bétyle surmonté d'un disque ou d'une boule (fig. 24,7), tantôt d'une sorte d'écuelle ou de croissant surmonté du disque solaire (fig. 24,8). Le char élamite (2) du Musée du Louvre (fig. 6,1) montre déjà un dieu, roi ou prêtre, précédé de deux bétyles en forme de colonnes, l'une conique, l'autre rappelant une lourde massue ou un menhir. Le texte protohatti déjà cité (3) signale la présence d'un prêtre assis à côté ou derrière la stèle du dieu pour la maintenir en place ; le char d'or du trésor de l'Oxus (fig. 19,3) transporte la stèle de divinité accompagnée d'un prêtre ou du roi conducteur. Peut-être s'agit-il là déjà de la translation solennelle de bétyles sacrés d'un temple à un autre ou d'une résidence à une autre, comme c'est le cas pour la pierre sacrée d'Émèse (Homs), transportée par Héliogabale à Rome. Les monnaies de cet empereur et de sa femme Paula en ont conservé le souvenir. Sur le denier (fig. 28,1) le bétyle, SANCT DEO SOLI, repose sur un quadrigé entouré de croix solaires ; sur le bronze (fig. 28,2) la pierre est ornée de l'aigle et au-dessus d'elle se lève une grande étoile. Sur

(1) Déchelette, *Manuel*, 4, p. 890, fig. 377.

(2) Voir plus haut, pages 38 et 80.

(3) Voir plus haut, p. 36.

un autre denier de la même impératrice, on voit celle-ci placée sur le char derrière la pierre sacrée et la tenant dans un mouvement qui rappelle celui signalé dans le texte protohatti. Des translations analogues de reliques ont eu lieu aussi dans le culte chrétien jusqu'aux temps modernes. Un célèbre ivoire de Trèves montre sur un grand char de procession richement orné d'images de Saints, deux prêtres portant en grande pompe sous les yeux d'une foule de curieux et de dévots un reliquaire destiné à être déposé entre les mains de la reine Héléne.

Il semble que parfois on a promené lors des processions de quelque divinité non seulement la statue de celle-ci, mais aussi, et sur des chars séparés, ses attributs. De ces *chars porteurs d'attributs divins* j'ai déjà signalé ceux des processions dionysiaques, chars du grand phallus et grand char transportant une énorme outre toute remplie de vin (1). Dans la même catégorie rentre le curieux et jusqu'ici énigmatique objet mentionné déjà par Undset représentant une tenaille en bronze, munie de deux roues, placées à un endroit où elles ne pouvaient être d'aucune utilité (fig. 14,7). Elles y étaient donc appliquées tout simplement à titre de symbole. Mais là encore il ne s'agit que de la copie mal comprise d'un char processionnel de dimensions plus grandes, construit en forme d'une grande tenaille montée du côté du boulon sur deux roues et proménée ainsi en procession lors des fêtes du culte de Vulcain. On n'oubliera pas que la tenaille est l'attribut le plus caractéristique de Vulcain-Héphaïstos, le très ancien dieu du feu céleste et des volcans, l'habile fondeur et forgeron, l'inventeur et fabricant, entre autres objets curieux, du char magique d'Hélios Sol et des trépieds magiques à roues (2). Ainsi l'énigmatique tenaille à roues, objet pratiquement inutilisable, trouve son explication logique.

Ce genre d'attributs se répand peu à peu dès que les images des divinités, autrefois représentées sous la forme de bétyles de pierre, menhirs ou pierres à cupules, disques ou roues solaires, disque lunaire ou croissant, chaudron de bronze, chars, chevaux, taureaux, oiseaux, etc. ont pris la forme humaine. Un des exemples les plus instructifs pour montrer *la transition vers la forme anthropomorphe*, est la gravure rupestre suédoise de Backa (fig. 1,P) où soleil et lune sont représentés par des roues solaires dont la plus grande se prolonge en un corps humain dont le sexe est indiqué par un phallus. L'un des bras porte une grande charrue, marquant ainsi les rapports intimes du soleil et de l'agriculture. L'autre bras semble tenir un quadrupède cornu dirigé vers l'autre roue solaire montée sur une fourche; dans celle-ci est placé un second quadrupède orienté vers ce second disque. A gauche on voit deux cercles concentriques qui symbo-

(1) Voir plus haut, p. 64.

(2) Voir plus haut, p. 46.

lisent un astre. On pourrait être tenté de reconnaître dans l'ensemble le soleil poursuivant la lune, de même que la lutte quotidienne des deux astres est reproduite, mais avec tous les moyens de l'art classique, sur le vase Blacas (fig. 24,1). Mais là, soleil, lune et astres étant devenus nettement anthropomorphes, c'est Apollon-Phœbos, Hélios-Sol, qui sur le char solaire, est enlevé par quatre coursiers ailés vers le Zénith. La tête en forme de roue solaire de Backa est remplacée par la tête classique d'Hélios ornée du nimbe entouré des rayons solaires. Séléné-Luna fuyant sur sa monture annonce la fin de la nuit tandis que les astres anthropomorphisés en adolescents, vont disparaître dans les brouillards du matin. L'Aurore également a pris la forme humaine. C'est Aurora en femme ailée, saluant l'amant chasseur qui la quitte. — Le char gréco-étrusque de Monteleone (fig. 20,2) forme le pont entre le dessin primitif de Backa et le dessin classique du vase Blacas (fig. 24,1). Sol est représenté sur le char de Monteleone dans une attitude moins agitée et porte une barbe archaïque. Le char est orné du signe solaire et roule à terre où Nox-Luna couchée dans sa robe parsemée d'étoiles, se protège la tête contre les sabots des Pégases. Seuls ceux-ci trahissent par leurs ailes, la position oblique du corps et des pieds, l'envol vers le ciel. Entre ces deux monuments se place la terre-cuite grecque du ve siècle (fig. 26,1) où Apollon-Phœbos sur son char tiré par un bouc monte rapidement vers le zénith. Cette terre cuite offre un intérêt particulier par sa polychromie encore assez bien conservée. Le char et la roue à quatre rayons sont peints en jaune or, répondant à la couleur du soleil. Le manteau flottant dans le vent est figuré en bleu clair, couleur de l'azur. Le bouc, précédant le dieu soleil, est peint en rouge feu pour indiquer probablement la couleur de l'aurore. Apollon-Phœbos lui-même est représenté dans les mêmes teintes violentes. La base du groupe, en bleu clair, est parsemée de points blancs symbolisant les brouillards du matin ou la mer que le char s'apprête à fuir.

Ces chars porteurs de divinités anthropomorphes apparaissent de très bonne heure en Mésopotamie et également, du moins vers la fin de l'âge du bronze, en Europe. Le dieu phallique de Backa, guidant du haut de la plate-forme son char à deux roues (fig. 3,9), en est un exemple. Le char gravé, portant le dieu chasseur de l'urne cinéraire de Wittkau (fig. 4,5) en est un autre. Les chars de Judenbourg-Strettweg (fig. 13,5) et celui, disparu, de Pennewitt (Mecklenbourg) à quatre roues, avec ses deux chevaux et la figure humaine qui le surmonte, rentrent dans la même série (1). A peu près à la même époque, peut-être même un peu antérieurs, appartiennent les deux chars en terre cuite de Duplaj (fig. 9 et 10), puis ceux de Frög (fig. 14,6 et 18,1), les chars italiques et étrusque

(1) Lisch, *Ueber die ehernen Kesselwagen der Bronzezeit*, in *Jahrbücher Mecklenburg*, XV. Le char de Pennewitt (près Warin) fut découvert en 1843 dans une urne, mais semble avoir disparu.

(fig. 16,4,5,8), celui de Castro Figueira (fig. 21,4), enfin le char à la déesse au chaudron étrusque (fig. 20,6). Les cavaliers espagnols (fig. 20,3,4) et en dernier lieu le char de Mérida de l'époque de La Tène II terminent la série préhistorique pour faire place aux séries gréco-romaines.

Dans la plupart des cas on est en présence de divinités invoquées pour la fertilité de la terre et des troupeaux, la guérison des hommes et la résurrection des morts. Vouloir trop préciser serait téméraire, on n'a qu'à songer aux multiples services que l'antiquité exigeait d'Apollon par exemple, ou que le moyen âge chrétien attendait de tel saint ou de telle sainte. Le cavalier de Mérida représente très probablement le soleil desséchant les terres submergées ou combattant les fleuves débordant sur les rives, mais ne peut-on pas supposer encore bien d'autres destinations ? Du char de Judenbourg on semble avoir attendu l'effet plutôt contraire, de la pluie en temps de sécheresse, la fertilité par la pluie. Des chars de Duplaj, on espérait peut-être plutôt la guérison pour les malades, la résurrection pour les morts, du char italique à cierges (fig. 16,5) et du brûle-parfums à roues (fig. 16,4), la fertilité agricole et la multiplication du bétail. Mais que savons-nous de tout ce que l'homme préhistorique demandait à ces objets, protection, assistance, panacées de toutes sortes ?

En connaissons-nous beaucoup plus sur le caractère des divinités à char venues de l'Orient proche ou lointain, figurées sur les chars en terre cuite de Chypre, Suse, etc. (fig. 5 et 6) ? Le phallus et le chaudron symbolisent peut-être les deux éléments, feu et eau. Savons-nous au juste tout ce qu'attendent les milliers d'Hindous de leurs chars géants ? Sur un vase mycénien de la nécropole d'Enkomi (Chypre) (fig. 29,4) (1) on voit deux personnages dans leur char, dans un entretien, semble-t-il assez vif, tandis que de la laisse et du timon flottent des traits rappelant des banderoles mais qui n'ont là aucune utilisation pratique et pourraient peut-être symboliser plutôt des éclairs ou des gouttes de pluie fertilisant la terre (2). On en rapprochera d'une part la pluie d'or tombée du ciel et cachant les amours de Zeus et de Danaë ; d'autre part la vénération qu'aux Indes on attache au câble servant à tirer les grands chars sacrés ; les dévots s'agenouillent devant lui et le touchent de leur front. Il semble qu'on attache au câble des forces mystérieuses comme on les a attribuées, paraît-il, aux temps mycénio-chypriotes à la laisse du cheval tirant certains chars (3).

(1) E. Gjerstad, *Summary of swedish excavations in Cyprus*, « Syria » fig. 2, p. 62.

(2) Le même sujet est reproduit aussi sur des vases de Ras Shamra, en Syrie.

(3) On en rapprochera les curieuses passe-laises de bronze ornées de chevaux divins, publiées par Rostovtzeff, *Dieux et chevaux, à propos de quelques bronzes d'Anatolie, de Syrie et d'Arménie*, in *Syria*, 1931, p. 48 et suiv.

Du petit char égyptisant mais plutôt syro-phénicien (fig. 19,1) (1), avec l'image d'Ammon, dieu du soleil, M. Dussaud, m'écrit : « le groupe en char dont vous me parlez est pour moi un produit de l'art phénicien. Cela répond à votre impression. Le dieu est Ammon, le personnage probablement un roi. Est-ce un roi local ou le pharaon lui-même, il est difficile de le dire. Dans le poème de Pentaom sur la bataille de Qadesh, Ramsès II dit qu'Ammon le guidait dans son char et lui assura la victoire. » Les couples en char chypriote s'expliquent peut-être à peu près de la même façon. Il en est probablement de même en ce qui concerne le curieux groupe en char du trésor de l'Oxus (fig. 19,3).

Le relief égyptien d'Edfou (fig. 19,2) montre la déesse Astarté, à tête de lion, couronnée du disque solaire, ou plutôt disque de la lune, car Astarté est une divinité lunaire et de la nuit. Elle est en train de passer sur le corps d'un homme couché à terre, sur le dos, paraissant attendre l'approche du char. Ce serait, dit-on, un symbole des méfaits du soleil (2). Mais je me demande s'il ne s'agit pas plutôt d'un de ces chariots sacrés, sous lequel, comme dans les Indes (fig. 31 et 32), des fanatiques venaient se jeter volontairement pour mourir d'une mort glorieuse et sainte. En effet, la déesse est appelée dans l'inscription hiéroglyphique « Astarté maîtresse des chevaux, souveraine du char d'Anteshor », c'est-à-dire à mon avis maîtresse des chevaux sacrés et du grand char cultuel et processionnel dont le relief reproduit l'image. Le char s'explique du fait que, semblable au soleil, la lune est considérée comme se déplaçant en roulant à travers le ciel. Ce sera plus tard Luna dans son char (fig. 28,4).

En Mésopotamie l'anthropomorphisation des divinités a commencé particulièrement de bonne heure. Ce que le char du Louvre (fig. 6,1) représente au juste nous ne le savons pas, mais les deux cylindres (fig. 23,1 et 2) avec leur attelage de lions, indiquent nettement que ce sont des divinités à formes humaines qui occupent ces chars ; celui de la figure 23,1 ne laisse même aucun doute sur leur caractère de divinités de la foudre et des orages.

Les chars à trois roues des frères Açvin, divinités solaires, et les grands chars sacrés des Indes avec leurs statues anthropomorphes (fig. 31 et 32) ont été trop souvent cités ici pour s'y arrêter de nouveau. Mais il faut signaler le joli groupe chinois en terre cuite, émaillée de blanc (fig. 33,1), découvert à Loyang dans un cimetière de l'époque T'ang (618-906 p.c.) où le char, sorte de trône roulant, porte, semble-t-il, la reine du ciel, Hsiwang mu (3). Là comme pour les nombreux petits chars cultuels d'Europe trouvés dans les tombes, le petit char chinois semble avoir été déposé près du mort pour l'accompagner et pour que le

(1) A. de Ridder, *Collection de Clercq*, III. *Les bronzes* p. 134-35, et p. 128-130.

(2) *Gazette archéologique*, 1880 « personnification des forces terribles de la nature, le soleil surtout dans ses ardeurs brûlantes ».

(3) Je dois la photographie inédite à Mme Elvira, antiquaire à Cannes.

dieu ou la déesse protège le défunt lors de son voyage dans l'au-delà. Le caractère funéraire de ce genre de chars sacrés résulte aussi du fait qu'en Corée, à Séoul, lors des funérailles de l'empereur, on faisait précéder le char funéraire impérial d'un char à quatre roues portant une statue de cheval empaillé. Ces statues coréennes de chevaux montés sur roues ne se distinguent guère de celles encore en usage au Tonkin (fig. 31,1) qui représentent « le génie du village » qu'on roule en procession par villes et villages accompagné de ses autels, de ses trônes et de ses éléphants. Ce « Génie » est un cheval blanc sculpté en bois ou empaillé, richement harnaché et sellé, semblable à ceux des chars hindous (fig. 31 et 32).

On le voit, culte des vivants et culte des morts prennent les mêmes formes et se mêlent dans la préhistoire comme dans l'histoire, si intimement qu'il est trop souvent impossible de faire le départ aussi bien entre la religion officielle et les rites du magicien, qu'entre les mobiliers domestiques et les dépôts funéraires. Aussi est-ce une erreur que de considérer comme dépourvus de tout caractère cultuel les chars de quelque forme et provenance soient-ils, « parce qu'ils ont été découverts dans une tombe ».

C'est sur un char que les divinités enlèvent le mort pour le conduire vers le ciel, tel Héraclès qui, après sa mort et son incinération, est enlevé par Pallas Athéna et conduit au ciel sur son char. Sur un vase grec (1) la déesse, dans ce but, a pris de grandes ailes, tout comme dans d'autres cas c'est le cheval du char qui pour son envol reçoit des ailes. On en rapprochera aussi les chars ou trépieds pourvus d'ailes pour voler par eux-mêmes vers le ciel (fig. 25,1) (2). Mais là déjà il s'agit de réminiscences d'une époque bien plus lointaine, où le char considéré comme objet cultuel et magique avait encore plus de puissance et où, tout comme l'obole, il était considéré, du moins pour les morts illustres, comme capable de les aider puissamment dans leur ultime voyage. C'est encore de cette façon que l'on peut expliquer les rites hallstattiens et gaulois, du dépôt dans la tombe de chars de combat ou de culte du type de ceux de Monteleone (fig. 20,2), d'Ohnenheim (fig. 22,2) et de la Marne.

Avec l'anthropomorphisation des divinités, le char perd de plus en plus son caractère mystérieux et magique, il devient un simple attribut de la divinité. J'ai l'impression que, plus l'emploi du char profane se répand chez les peuples de l'antiquité, plus il perd la renommée magique qu'il a su conquérir aux époques préhistoriques proches de son invention. Le mystère qui l'entoure pâlit ; la force symbolique et surnaturelle de ses roues, le geste symbolique de va-et-vient ne sont plus connus à l'époque romaine, mais l'éclat des processions a gagné. L'image de la divinité et le char lui-même prennent des formes plus

(1) Baumeister, *loc. cit.*, fig. 322.

(2) Voir Baumeister, fig. 108 : Apollon volant sur un trépied ailé au-dessus de la mer.

artistiques. On augmente le nombre des attelages ; on attèle même des éléphants et pour que le char et la divinité ne disparaissent pas derrière ces colosses on rehausse la caisse, parfois jusqu'à l'excès (chars de l'Abondance fig. 27,2 et de l'Æternitas fig. 28,5). On va même jusqu'à atteler au char d'Harpocrate des hippopotames (fig. 23,9), des léopards devant le char de Dionysos-Bacchus-Pan (fig. 23,11,12 et fig. 25,4), des lions devant celui de Cybèle (fig. 27,1,2). C'est dire qu'aux temps où les jeux de cirque amènent toujours plus d'animaux sauvages et en facilitent le dressage, on réalise, en pratique, autant qu'il est possible et pour étonner les foules, les attelages symboliques, jadis simples simulacres empaillés ou de bois, de bronze ou même mannequins masqués. Il va de soi que les taureaux du char de Luna (fig. 28,4), les cerfs de celui d'Artémis (fig. 28,7), les biches et les sangliers du char de l'Amour (fig. 27,7,8) et les mulets du char funéraire des impératrices (fig. 28,11) étaient des attelages réels. Mais les serpents du char de Déméter, de Tryptolémus, etc. (fig. 24,6, fig. 25,2,3), les Centaures du char de Dionysos (fig. 28,8), ou les colombes de celui de Vénus (fig. 27,6, antique?) sont sans doute toujours restés des attelages symboliques, à moins qu'on y ait utilisé des figurants revêtus, comme sur nos chars carnavalesques, de la dépouille des animaux les plus divers. C'est le sort de bien des créations humaines jadis sacrées qui, toute foi dans leur efficacité perdue, finissent dans de banales mascarades populaires. On constatera cependant à travers maintes vicissitudes que le char cultuel préhistorique a survécu dans bien des cas, jusqu'au moyen âge et parfois même en certaines régions a conservé son caractère sacré jusqu'à l'époque contemporaine.

Je résume en quelques mots quelques-uns des faits acquis par notre travail sur les chars culturels :

L'invention du char est due aux idées religieuses que l'homme préhistorique au début de l'âge du métal s'est faites sur le soleil, sa nature et ses qualités bienfaisantes. On l'a vu et interprété sous la forme d'un disque roulant, imité dans un but superstitieux et magique. De la roue unique mise en marche au moyen d'une fourche à traverse, on est arrivé peu à peu au char à plusieurs roues, les uns à utilisation religieuse, les autres à destination profane.

Au cours des siècles, au char solaire des fêtes de printemps et de la résurrection du soleil, se sont associés les chars solaires minuscules et tout un groupe de véhicules sacrés utilisés dans le rituel des cérémonies destinées à assurer, en temps de sécheresses prolongées, l'action bienfaisante des pluies. Des transformations aussi bien dans la forme que dans l'usage apparaissent dès l'âge du bronze. Elles sont surtout sensibles au premier âge du fer, période pendant laquelle ce culte s'est répandu sur l'Europe entière et au delà de ses frontières. Vers la fin de l'époque hallstattienne, l'usage du char cultuel

disparaît peu à peu dans le monde européen, probablement à la suite de l'expansion d'idées religieuses nouvelles, originaires de Grèce ou d'Israël, peut-être aussi à la suite de révolutions d'ordre moral ayant amené une assez brusque disparition de ces monuments. Isaïe, vers 700 av. J.-C. rapporte que le pays d'Israël « abonde en chevaux et en chars, abonde en idoles », c'est-à-dire en statues de chevaux et de chars sacrés ; par contre, au II^e Livre des Rois, il est dit que le roi Josué (640-600 av. J.-C.) ordonna l'enlèvement des chevaux placés en l'honneur du Soleil dans les temples par les rois du pays de Juda, et fit brûler les chars qui lui étaient consacrés. Des révolutions de ce genre ont dû amener l'abolition du culte des chars dans les divers pays de l'Europe et à peu près à la même époque.

Ces chariots solaires, d'origine étrangère en Palestine, se retrouvent en Mésopotamie et jusque dans les Indes, comme le prouve dans le Rig-Véda, la légende des deux frères Agvin, divinités solaires dont le nom signifie « cheval », représentées dans leurs chars à trois roues. Les Indes ont aussi leur char de la pluie. Dans les Védas le dieu Parjanya, divinité des orages et des pluies, producteur et nourricier des plantes et de tous les êtres vivants, est comparé à un taureau mugissant comme le tonnerre imbibant la terre au-dessus de laquelle il court dans son char rempli d'eau (1). Ici le char est donc nettement *un chaudron sur roues rempli d'eau qui distribue la pluie sur la terre*.

Peu importe la forme donnée au véhicule, l'idole qui l'occupe ou l'animal qui le traîne, le char est toujours un porteur de bienfaits ou de bienfaiteurs (même s'il écrase les dévôts) (2). Ce caractère sacré se retrouve en Europe, dans les pays du Nord, de l'Ouest, de l'Est comme dans ceux de la Méditerranée, en Orient, en Asie Mineure comme aux Indes et en Indo-Chine, à l'époque classique, comme aux temps préhistoriques. Ainsi le char cultuel se révèle à nous comme *création indo-européenne*, que l'origine des Indo-Européens soit à chercher en Europe ou quelque part en Asie. Et pendant plusieurs milliers d'années nous le voyons jouer dans la vie religieuse des peuples un rôle prépondérant.

Partout c'est le même fond qui donne naissance au char cultuel, les grands phénomènes et problèmes de la nature qui, si énigmatiques pour l'homme primitif, l'ont occupé et qu'il a implorés tantôt pour l'aider, tantôt pour ne pas lui nuire. Le tonnerre, la foudre, l'orage l'ont effrayé mais il a reconnu aussi les bienfaits qu'ils apportent par la pluie fertilisant la terre et dissipant la sécheresse. Il a su apprécier le soleil chassant la nuit, les froids et les brouillards de l'hiver, et faisant pousser les plantes, guérissant les hommes et les animaux. C'étaient

(1) Darmesteter, *Ormuzd et Ahriman, leurs origines et leur histoire* (1877), p. 150, et Muir, *Original Sanskrit texts* (1870).

(2) Dans les Indes on expulse la déesse de la maladie en mettant l'idole dans un char minuscule qu'on fait descendre sur un fleuve (voir aussi Frazer, *Le Bouc émissaire*, 1925).

les forces surnaturelles indispensables et reconnues dans toute leur utilité surtout à partir du moment où l'homme primitif, au néolithique, était arrivé à l'état d'éleveur de bétail et d'agriculteur.

Une fois parvenu à ces conceptions, l'homme a dû se créer l'idée de bons et de mauvais démons, les bons utiles, les mauvais nuisibles à ses entreprises, tous les deux, en tant qu'il s'agissait du soleil et de la pluie résidant sur les sommets des montagnes ou au firmament.

Peu à peu a dû se cristalliser l'idée qu'en temps de sécheresse, il fallait s'adresser au démon suprême de la pluie, en temps d'inondations ou de gel prolongé, au soleil. Ce dernier, on le voyait (on croyait le voir) voyager le jour pour disparaître la nuit et faire place à la lune, mais réapparaître le lendemain. Les peuples chasseurs ont sû comparer cette course continuelle entre soleil et lune, jour et nuit, à une chasse. Ainsi les Indiens d'Amérique voyaient le soleil sous la forme d'un lapin fuyant et se cachant la nuit dans son nid. En Europe on semble également avoir comparé ce phénomène à une chasse, où Diane, représentant de la lune, chasse le cerf, symbole du soleil, Méléagre, ancien dieu solaire, poursuit le sanglier, image de la lune et de la pluie, le cavalier-chasseur de Mérida est un dieu solaire chassant l'humidité. Les scènes de chasse au cerf du char de Judenbourg et des tessons d'Oedenbourg, Darslup et Wittkau (fig. 4,1,2,5) ont la même origine.

Une autre conception, particulière aux peuples d'agriculteurs, voit dans le Soleil un disque en feu toujours roulant. C'est là l'origine des idées ayant amené la création du char cultuel. On imite le disque pour l'implorer en temps de froid ou de pluies trop abondantes; on l'imite en métal luisant ou en bois, en mettant l'idole en rotation ou en marche. On perfectionne ces procédés et on crée un rituel de processions, de danses, de musique, de sacrifices et de prières. Une fois le char entré dans la vie de l'homme préhistorique, char et roue deviennent les idoles du soleil; l'animal qui les traîne devient idole solaire lui-même et avec l'anthropomorphisation du cheval, le char devient porteur du soleil anthropomorphisé en la personne des Agvin, d'Hélios, de Sol, etc. (1).

Aux chars solaires sont associés d'autres véhicules qu'on implore à peu près de la même façon : chars portant des menhirs-stèles, des bassins ou chaudrons, des quadrupèdes ou oiseaux, idoles ou divinités tout court. Des chars à chaudron on attendait en temps de sécheresse la pluie, d'autres chars amenaient sans doute d'autres bienfaits sans que nous puissions toujours les préciser, guérisons, fertilisation de la terre et des troupeaux, facilités accordées aux

(1) Parfois, à Sol, est associée son adversaire Luna (fig. 30,5,28,6). Le dieu nordique Freyr, représenté sur un char tiré par un sanglier, est à la fois imploré pour obtenir la pluie ou le beau temps.

défunts dans l'au-delà. Là encore l'idole primitive devient anthropomorphe. Le chaudron ne suffit plus, une statue de femme le tient et devient dans le cours des temps la déesse principale. Mais c'est toujours le char qui joue encore son rôle de véhicule divin, même chez le maître des mers, Poseidon. Ensuite, peu à peu il perd aussi cette dernière importance en faveur de l'image du dieu ou de la déesse qui a occupé le char, mais qui plus souvent qu'autrefois en descend et finalement le quitte.

J'ai montré que les petits chars culturels ne sont que des réductions votives de chars semblables bien plus grands, parfois même de dimensions extraordinaires ayant orné les grands temples. Mais ces chars prototypes et ces grands sanctuaires sont encore à retrouver. Le grand char de la ville de Crannon était probablement, à en juger par sa renommée, un de ces prototypes qui ont été copiés, avec des variantes, pour d'autres sanctuaires. A en juger par la diffusion des autres chars à chaudrons (Milavec, Peccatel, Ystad, sans oublier Judenbourg) les stations qui ont donné ces chars de la pluie, ont dû s'étendre sur une ligne gagnant la Scandinavie. Une seconde ligne est marquée par les chars de la Côte Saint-André en France et de Stade en Hannovre.

L'aire de répartition des chars solaires est à peu près la même. Elle s'étend des pays scandinaves jusqu'en Grèce (Syros), et de là se prolonge jusqu'en Mésopotamie.

Un autre groupe de chars solaires comprend la péninsule ibérique, caractérisé moins par la roue solaire, que par le cavalier chassant de sa lance la pluie et les inondations. Les chars de Mérida et de Cabeza de Buey en sont les représentants principaux. Le cavalier de la ceinture hallstattienne de Caceres (fig. 29,8) en est peut-être le prototype ; les monnaies ibériques au type des Dioscures en sont les successeurs. Ces derniers se retrouvent aussi sur le char culturel de Rome (fig. 24,2) surmonté d'un modèle de temple copié sans doute sur quelque grand temple.

Le char de Sidon (fig. 24,7,8) reproduit également un char culturel copié sur un grand monument, le temple d'Astarté élevé en la dite ville. La terre cuite de Thèbes, en Grèce (fig. 26,2), semble être de même la reproduction d'un véhicule analogue copié sur un temple ; serait-ce peut-être un souvenir de pèlerinage à celui de Sidon ?

L'Italie est sans doute la patrie, du moins pour l'Europe, des brûle-parfums en forme d'oiseaux ou de quadrupèdes sur quatre roues (fig. 17, 11-3) et des petits chars avec plate-forme très basse munie d'une écuelle centrale (fig. 15,4,5).

Quant aux chars à timon, par leur distribution allant de Suède jusqu'en Silésie, ils s'étendent sur une ligne nettement déterminée et homogène ; mais nous ignorons toujours le sanctuaire où ils ont été inventés.

Pour les autres chars ou groupes de chars nous sommes encore trop peu renseignés pour émettre sur l'origine de leurs prototypes une hypothèse raisonnable. C'est dire que malgré la multitude des documents réunis dans ce travail, les chars culturels présentent encore bien des problèmes que seul l'avenir pourra élucider.

Robert FORRER,
*Conservateur du Musée Préhistorique
et Gallo-Romain de Strasbourg.*



Fig. 36. Petit chariot portant un vase de bronze.
Musée du Caire.